"DIEU ET PATRIE"

LA SURVIVANCE

C'est dans le recueillement du travail ordonné, discipliné et dirigé que s'élabore l'action féconde.
—Maréchal Lyantez.

On fait du bien non dans la mesure de ce qu'on dit, mais dans la mesure de ce qu'on est. —P. De Foucaud.

VOL. IX — EDMONTON, ALBERTA, MERCREDI, 14 JUILLET, 1937 — No. 37

"Notre Dette Envers Québec"

Texte intégral du discours de Son Hon. le Juge L. Dubuc au Congrès de la Langue française

Nous avons donné en page 9 un résumé du discours de Son Honneur le juge Dubuc au Congrès de Québec. Nous venons justement de recevoir de l'organisation du Congrès une copie complète de cet excellent travail. Nous sommes heureux de le reproduire intégralement.

On m'a chargé de vous présenter les hommages des membres de ce congrès.

Plusieurs se demandent peut-être pourquoi cette mission honorable a été confiée à quelqu'un qui n'a d'autre titre à cette distinction que de venir de la lointaine Alberta. Je me le demanderais moi-même, et non sans quelque malaise, si je ne savais que les organisateurs du Congrès ont voulu surtout que l'ancien évêque de Gravelbourg soit ici salué par un Canadien français de l'Ouest.

C'est, il est vrai, au nom de tous les Congressistes que j'ai l'honneur de parler; mais il m'est particulièrement agréable d'être l'interprète de mes compatriotes de l'Ouest, spécialement de l'Alberta. S'il est vrai que, quelque part dans ce pays d'où je viens, on parle parfois de liquider ses dettes sans qu'il en coûte beaucoup, il est certain que tous, gens de l'Alberta aussi bien que de la Saskatchewan ou du Manitoba, nous entendons rester de bons créanciers envers ceux à qui nous devons ce que nous avons de plus cher, notre foi, notre langue, notre esprit. Cette dette de reconnaissance, nous ne voulons pas même en être déchargés: dette héréditaire et imprescriptible envers la vieille Province, qui nous a donné ses enfants; dette plus lointaine, mais sans cesse renouvelée, envers la France, qui nous a légué son génie, son idéal et sa langue; dette de piété filiale envers l'Eglise, dont les missionnaires apportèrent jadis la bonne nou-

(Suite à la page 8)

LA BATAILLE FINALE

BERLIN.— L'un des personnages les plus éminents de l'Eglise catholique allemande a déclaré que "la bataille finale approchait" en ce qui concerne le confit entre l'Eglise et l'Etat. D'autre part une congrégation protestante allemande a donné son ferme appui à son pasteur qui vient d'être arrêté.

S. E. le cardinal von Faulhaber, archevêque de Munich, a déclaré au sujet de l'arrestation, faite le mois dernier, d'un Jésuite dénoncé pour avoir critiqué le gouvernement, qu'on avait la preuve "que la bataille pour l'annihilation de l'Eglise catholique entrait dans une phase nouvelle".

Il ajouta que l'on était à la "veille de la bataille finale" et que "l'on n'entendrait plus parler du bolchevisme comme l'ennemi public no 1.— Ce rôle sera réservé aux Eglises maintenant."

Le Docteur L. O. Beauchemin au Congrès

Le Révérend Père Victor Lelièvre O.M.I. à Edmonton

Honneur conféré à Son Hon. le Juge L. Dubuc



Collation de diplôme par l'Université Laval, dans la salle des Promotions à Québec, le 1er juillet 1937, à l'occasion du 2e Congrès de la Langue française de l'Amérique. L'honorable juge Lucien Dubuc reçoit du Secrétaire de l'Université Laval la toge universitaire, et de Son Eminence le cardinal Villeneuve, chancelier de l'Université, le Diplôme de Docteur en Droit, LL.D. De gauche à droite: L'honorable Juge Lucien Dubuc, M. l'abbé Maheux, secrétaire de l'Université; Son Eminence le cardinal Villeneuve, chancelier de l'Université.

COADJUTEUR DE MGR TURQUETIL

Au moment d'aller sous presse nous apprenons que le R. P. Clabaud, O.M.I., vient d'être nommé coadjuteur de S. Exc. Mgr. Turquetil, O.M.I., du Vicariat de la Baie d'Hudson.

PACTE NAVAL

Avec l'Allemagne et la Russie

LONDRES — On apprend que l'Angleterre conclura prochainement un pacte naval avec l'Allemagne et la Russie. Le nouveau pacte consisterait surtout à assujettir les deux pays concernés au pacte déjà signé entre l'Angleterre, la France et les Etats-Unis.

Le nouvel accord est débattu secrètement depuis plusieurs mois entre les parties intéressées et il se rapportera au tonnage des navires, au calibre des canons de défense desdits navires, de même qu'il obligera les parties contractantes à se fournir mutuellement des informations sur leurs constructions de navires.

CHICAGO.— Le conseil national de la sécurité a révélé que les accidents aux Etats-Unis ont coûté la vie à 111,000 personnes et causé des pertes matérielles de $3,700,000,000 en 1936.

UN ATTENTAT

Contre Salazar

LISBONNE.— M. Antonio de Oliveira Salazar, premier ministre et dictateur du Portugal a échappé à un attentat à sa vie. Au moment où il descendait de son auto pour se rendre à la messe dans le chapelle privée de l'un de ses amis, une bombe explosa dans l'égout situé sous le trottoir à l'endroit exact où se trouvait M. Salazar. A cent pieds plus loin des fenêtres ont été brisées par le choc; des pavés se sont ouverts, mais le célèbre homme d'Etat ne reçut qu'un peu de poussière.

LES DIVIDENDES

En Alberta

CALGARY — L'Alberta doit tout d'abord prendre le contrôle de ses ressources naturelles et de ses moyens de production avant que l'on puisse verser à la population les dividendes du crédit social. C'est ce que vient de déclarer le député créditiste fédéral M. J. Coldwell.

ELLE SERA RESTAUREE

Générosité de Rockfeller

PARIS.— Grâce à la générosité de John-D. Rockefeller, jr., la cathédrale de Reims, qu'on a appelé avec raison la "cathédrale du couronnement" (une trentaine de rois y ont été couronnés), sera complètement restaurée en octobre prochain, apprend-on. D'impressionnantes cérémonies se dérouleront à cette occasion.

La cathédrale de Reims a été soumise à bien des bombardements au cours de la dernière guerre, et M. Rockefeller a fait commencer aussitôt après l'armistice des travaux de restauration qui seront terminés dans quelques mois. Une rue de Reims porte le nom de Rockefeller, à titre de gratitude.

UN MAGNIFIQUE APOTRE DE NOTRE TEMPS

Un ami de l'ouvrier — Le fondateur et l'âme d'une maison de retraite fermée, riche de la plus merveilleuse histoire

IL PARLERA A EDMONTON

Le R. P. Victor Lelièvre, le magnifique apôtre du Sacré-Coeur au Canada, est débarqué à Edmonton la semaine dernière pour prêcher les deux retraites annuelles des Pères Oblats des provinces de l'Alberta-Saskatchewan. Le célèbre apôtre du Sacré-Coeur prêchera aussi des retraites paroissiales dans le district d'Edmonton et notamment une mission dans la paroisse de Legal.

Plusieurs compatriotes connaissant le P. Lelièvre ont manifesté le désir de l'entendre dans une grande conférence. Il de conférence à Edmonton. Il

(Suite à la page 2)

MAGASINS A SUCCURSALE

Relèvement modéré

OTTAWA — D'après les compilations préliminaires du recensement annuel des établissements de commerce, le commerce des magasins à succursales au Canada montre un relèvement modéré. Elles indiquent qu'en 1936 les ventes de 90 chaînes de magasins se livrant à la distribution au détail des épiceries et des viandes l'emportent de 6 p.c. sur celles de 86 compagnies en 1935. Les 90 chaînes de magasins au Canada l'an dernier exploitent 2,341 succursales dont les ventes s'établissent à $111,560,900, tandis qu'en 1935, 86 chaînes comptaient 2,309 succursales dont les ventes s'élevaient à $105,635,900. La moyenne des ventes par succursale était de $49,938 l'an dernier, soit environ 6 p.c. de plus qu'en 1935 mais 13 p.c. au-dessous de la moyenne de 1930.

DECES DE M. T. NOBERT

Service et funérailles à St-Charles

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Walter Télesphore Nobert, survenue mercredi dernier à l'âge de 57 ans, dans un hôpital d'Edmonton.

Le service a été chanté samedi matin dans l'église St-Charles de Mears par M. l'abbé J. Fay, assisté de M. l'abbé A. McIntyre de Rivière qui Barre et du R. P. Nadeau, O.M.I.

L'inhumation se fit dans le cimetière de la paroisse St-Charles. Ses



M. T. Nobert

fils furent les porteurs de la dépouille mortelle.

Il laisse dans le deuil, son épouse, trois filles et cinq fils: Mme R. Tellier, Morinville; Mme E. Pelletier, Legal; Mlle Emma Nobert, MM.

(Suite à la page 8)

UN SUCCES MUSICAL

Obtenu par Mlle Thérèse Turgeon

C'est avec plaisir que nos lecteurs apprendront le brillant succès de la petite Thérèse Turgeon, âgée de six ans, qui vient de passer brillamment les examens de musique du Grade I avec honneur de première classe au Conservatoire de Toronto, obtenant 83 points sur 100.

Thérèse est élève de Mademoiselle Catherine Marshal, A.T.C.M., L.R.S.M., sous la direction de Madame Jenny Le Saunier.

Notre petite artiste obtint tout dernièrement les mêmes honneurs,



La petite Thérèse

83 points sur 100 au "Boys' and Girls' Fair," pour le chant.

La "Survivance" est heureuse d'offrir ses félicitations à cette charmante petite compatriote, et se joint à ses parents et ses amis pour lui souhaiter des succès constants dans sa jeune carrière musicale.

"LA CROIX"

Et les jumelles Dionne

PARIS — Avec un léger retard la presse française signale que les quintuplettes Dionne viennent d'avoir trois ans. "La Croix" et toute la presse catholique soulignent à cette occasion que le troisième anniversaire des cinq petites canadiennes fût célébré par une messe d'action de grâces à l'église du Sacré-Coeur de Corbeil: "Ainsi, ajoute l'organe officieux de l'Eglise de France, l'année nouvelle aura été ouverte sous le signe de Dieu qui leur a accordé une si évidente protection en les conservant toutes cinq en vie et en bonne santé alors que leur naissance est un phénomène par elle-même et qu'il est très rare que des jumeaux nombreux survivent tous".

UN CONGRES EUCHARISTIQUE

A Québec

QUEBEC — La "Semaine Religieuse de Québec", publie l'important communiqué suivant de Son Em. le Cardinal Archevêque au sujet du Congrès Eucharistique de 1938.

Le Congrès Eucharistique National du Canada, annoncé depuis plus d'un an, est maintenant en pleine voie d'organisation.

ORGANISATION NATIONALE

Un Comité National est formé sous la présidence de S. Em. le Cardinal Archevêque de Québec et la vice-présidence de S. Exc. Mgr l'Archevêque de Toronto. Ce Comité sera composé, en outre, d'un représentant de chacune des onze provinces ecclésiastiques du Canada. Son Exc. Mgr l'Archevêque de Toronto veut bien ériger dans sa ville archiépiscopale un centre de propagande pour les fidèles de langue anglaise du Canada.

Dans chaque diocèse un COMITE DIOCESAIN sera aussi formé pour la préparation du Congrès. Déjà la plupart des membres correspondants en ont été désignés par leurs Ordinaires respectifs.

L'oeuvre principale de ces Comités sera d'organiser au cours de l'année des congrès diocésains, régionaux ou paroissiaux, pour préparer le Congrès National.

ORGANISATION CENTRALE

Pour ce qui concerne, à Québec, l'organisation centrale, Son Em. le Cardinal Archevêque de Québec, afin d'ssurer le succès

(Suite à la page 3)

SECHERESSE COMPLETE

OTTAWA — D'après le relevé hebdomadaire de l'état des cultures à travers le Canada, fait par le Bureau fédéral de la statistique, la Saskatchewan est en face du pire désastre de son histoire. Tous les malheurs, diraiton, se sont abattus sur cette province depuis le commencement de la saison. Une sécheresse torride y sévit maintenant depuis plusieurs semaines et brûle récoltes et pâturages. La consternation règne parmi les cultivateurs qui ne voient plus maintenant dans ce qui reste de leurs cultures qu'un peu de graines de semence et de provende. Rien pour le commerce. A l'exception de quelques rares endroits où les perspectives sont encore passables et ne se maintiendront telles quelles s'il pleut immédiatement, toutes les régions confirment le désastre.

IL REPOND AU TOAST DE L'ALBERTA AU COURS DU DINER DE CLOTURE DU CONGRES.

Résumé d'un travail présenté à la Section des lois

Mes remerciements vont d'abord au comité du Congrès et à son digne président, Mgr Camille Roy, pour l'honneur qui m'est dévolu de répondre au toast de l'Alberta, et mes compatriotes pardonneront, je l'espère, la modeste contribution de leur représentant.

La réunion de famille est donc au complet ce soir et comme il convenait, c'est au berceau de la race française en Amérique que tous les frères de notre continent et même de la mère patrie sont venus renouveler leurs promesses d'amour, de dévoue-ment et de fidélité à notre langue française, à l'esprit français.

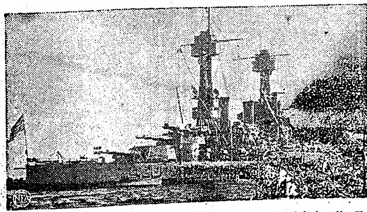
Nous, les benjamins, nous sommes heureux d'être du nombre, et je voudrais durant les quelques minutes que j'ai à ma disposition vous ouvrir

(Suite à la page 4)

UNE SITUATION ASSEZ GRAVE

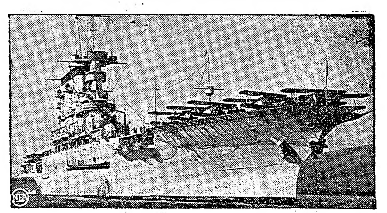
Les perspectives de récoltes ne sont pas rassurantes, si l'on en croit un communiqué du ministère fédéral de l'agriculture. La majeure partie de la Saskatchewan et une bonne partie de l'Est et du Nord de l'Alberta, souffrent de cette sécheresse. Certaines régions de l'Ouest du Manitoba commencent à se sentir du manque d'humidité. Ailleurs, au Manitoba, les perspectives de récoltes restent bonnes bien que les cultures soient menacées de la rouille. La récolte sera bonne dans le Sud-Ouest de l'Alberta. Dans les régions du Nord de l'Alberta et de la Saskatchewan, les perspectives ont baissé au cours de la semaine écoulée. La région de la Rivière La Paix ne compte plus que sur cinquante pour 100 de sa récolte normale. Les perspectives dans le Nord-Est de la Saskatchewan restent passables mais ailleurs elles ne sont que de passables à pauvres. C'est la faillite complète dans le Sud et le centre.

A la recherche d'Amelia Earhart



Un vaisseau américain porteur de 3 avions qui ont cherché Amelia Earhart

A la recherche d'Amelia Earhart



Le "Lexington" transportant des avions qui ont cherché Amelia Earhart

La Séance de nos Avant-Gardistes à Québec

LE R. P. LELIEVRE, O.M.I., A EDMONTON

(Suite à la page 2)

est possible que cette conférence soit organisée après la retraite que le R. P. Lelièvre prêchera à Legal. Nous pourrons donner dès la semaine prochaine des nouvelles définitives à ce sujet. A tout événement, il ne faudrait pas manquer d'entendre celui qui, à bon droit, a été surnommé l'apôtre des retraites fermées et du Sacré-Coeur et le prêtre des ouvriers. Il serait peut-être assez difficile de trouver dans toute la province de Québec quelqu'un qui ne connaît pas le Père Lelièvre, de St-Sauveur, qui s'est jeté dans le Sacré-Coeur et qui a sû donner au premier vendredi du mois une importance capitale; qui a su faire élever, par les ouvriers, dans l'église de St-Sauveur de Québec, un monument, véritable témoignage constant de leur amour sincère et de leur attachement tout filial au divin Coeur de Jésus.

Nous avons entendu conter plusieurs fois comment le Père Lelièvre, une année à peine après son arrivée au Canada, pénétrait, en 1906, chez les ouvriers d'une trentaine de manufactures de la ville de Québec. Le Père Lelièvre avait déjà saisi et s'était déjà assimilé toute la psychologie c.-française. Il adressait aux ouvriers, réunis dans une salle, un discours plutôt militaire que mystique, et avec une éloquence à nulle autre pareille. Ancien ouvrier luimême et ancien soldat, il savait et il a toujours su qu'on ne parle pas à des ouvriers comme à des Soeurs Carmélites. Il allait au peuple. Le peuple était son ami. Il avait pitié du peuple. Il avait su le capter avec un langage à sa portée. "Voulez-vous que je vous procure un billet d'entrée pour le Paradis, disait le Père Lelièvre aux ouvriers? Eh bien, vous n'avez qu'à me promettre de venir à St-Sauveur tous les premiers vendredis du mois, à 6 heures du soir, faire la garde d'honneur au S.-Coeur de Jésus, au sortir de la manufacture? Le Père Lelièvre voulait devant le Sacré-Coeur l'ouvrier en costume d'ouvrier; il le voulait couvert de ses sueurs, avec sous le bras ses outils et sa petite chaudière. "Ne craignez pas, les amis, leur disait-il, Jésus fut lui aussi un pauvre charpentier, pas riche, pas un sou, et il aime de tout son coeur à voir un costume d'ouvrier. Voyons, les amis du Sacré-Coeur; voyons, les braves qui viendrez, levez les mains." Et tous les ouvriers, sans exception, levaient les mains et promettaient de se rendre à l'église de St-Sauveur où le Père Lelièvre les accueillaient au pied du S.-Coeur. La garde d'honneur du S.-C. était formée, puissante, généreuse.

Nous avons nous même été témoin plusieurs fois de ces manifestations et nous en gardons toujours les plus grandes impressions. C'était plus qu'un spectacle touchant! C'était un triomphe pour le S.-Coeur, non seulement de voir ces milliers d'ouvriers se diriger à St-Sauveur, en habit de travail, mais surtout, de les voir se précipiter à la Ste-Table; de voir tout le long des jours des phalanges d'adorateurs et d'adoratrices, des enfants des écoles, des représentants des diverses congrégations et de tous les foyers, des mères de familles en adoration dans l'église de St-Sauveur.

Ce triomphe s'accentuait à 6 heures avec l'entrée de tous les ouvriers. C'était pour ainsi dire le coup de maître. Les femmes priaient au foyer. Pendant ce temps-là des malins allaient jusqu'à dire que les femmes ne causaient plus que de la piété de leurs hommes, ou tout au moins ne causaient plus de leurs défauts depuis que ces hommes, sous la direction du Père Lelièvre, étaient devenus les amis du Sacré-Coeur.

Cette cérémonie était unique dans tout le Canada. Le directeur et l'ami des ouvriers, le Père Lelièvre, O.M.I., y prenait la parole, après avoir eu soin de faire asseoir les braves ouvriers, fatigués de leur journée de labeur et qui avaient hâte de savoir ce que le S.-Coeur attendait d'eux. Il leur parlait en famille, simplement. Personne dormait. Tout le monde comprenait. "Il parle comme nous autres et il nous dit cependant de bonnes vérités en souriant", disaient les ouvriers en sortant.

Le directeur recommandait les ouvriers sans travail, les malades, les blasphémateurs et tous les pécheurs à la bonté et à la miséricorde du S.-Coeur. Il exhortait au devoir de la prière et de la communion fréquente. Tout le monde debout chantait comme d'une seule voir des cantiques entraînants et de circonstances. Personne ne sortait avant la fin de l'Heure d'Adoration, car c'était là que le P. Lelièvre donnait le mot d'ordre du Sacré-Coeur, afin que chacun puisse le mettre en pratique. Tantôt il parlait de la tempérance, tantôt de l'amour du prochain, enfin de toutes les vertus qui doivent se donner rendez-vous dans le coeur de tout bon catholique et de tout bon Canadien français. Il parlait aussi de l'amour de la Patrie. "Comme la fête nationale a été belle cette année comparativement à l'année dernière", disait-il un jour, à la fin d'une heure sainte, au lendemain de la fête de saint Jean-Baptiste. A qui revient cette gloire? A vous mes amis qui avez fêté saint Jean-Baptiste, debout comme l'honneur, une croix de tempérance dans la main". Il avait encore des formules types comme celle-ci par exemple, à la veille d'une St-Jean-Baptiste. "Je vous en supplie, mes amis les ouvriers, passez devant un hôtel sans y entrer et le peuple canadien sera le premier peuple du monde."

Après avoir entendu les mots d'ordre qu'ils comprenaient, les ouvriers se jetaient à genoux. Puis ils écoutaient pieusement le Père Lelièvre qui leur demandait, au nom du Sacré-Coeur, d'être toujours fidèles à pratiquer et à défendre la religion catholique, afin de garder le Canada à Dieu. "Pour qu'il en soit ainsi, disait-il, priez, communiez, unissez-vous, dévouez-vous comme vos aïeux à tous les intérêts de la gloire de Dieu. Vous possédez la vérité; ditesle hautement. Vous avez des droits, réclamez-les hardiment; vous avez une conscience, défendez-la chrétiennement. Parlez en français et vivez en catholique."

Tous les ouvriers faisaient écho à ces paroles apostoliques et lançaient au ciel un dernier chant d'amour. "Nous voulons Dieu dans nos familles, dans nos écoles, dans nos ateliers, partout et toujours". Enfin, chacun rentrait chez soi, désireux de revenir visiter le S.-Coeur. La garde d'honneur du S.-C. a été fidèle au mot d'ordre. Elle a toujours vu ses rangs grossir. Elle a connu des victoires et des triomphes sans pareils dans ces processions du S.-C. par exemple, qui immobilisaient tout un peuple, soit à Québec, soit même à Lévis. Nous nous rappelons avoir assisté à une couple de ces processions qui étaient de grandioses manifestations de foi. Nous n'en finirions pas, si nous voulions suivre l'influence apostolique du Père Victor Lelièvre.

Depuis plusieurs années le P. Lelièvre est l'âme d'une oeuvre de retraite fermée qu'il a fondée et développée à Québec pour la classe ouvrière et agricole des villes et des campagnes. Cette oeuvre est riche de la plus merveilleuse histoire et de résultats non moins merveilleux. Des milliers d'hommes et de jeunes gens sont déjà passés par la maison de Jésus-Ouvrier et y ont souvent puisé, avec la conversion, le meilleur esprit d'apostolat catholique. Dans cette maison de Jésus-Ouvrier, le Père Lelièvre n'a pas changé de méthode. Il est l'ami des ouvriers et les ouvriers de Québec le savent. Même les communistes de la banlieue de Paris s'en sont aperçu.

Et nous voulons justement terminer ces quelques notes par un petit fait que le Père Lelièvre nous racontait, il y a quelques années, au retour d'un voyage dans son pays natal, la France. Il était à Paris et il avait été, par tout un concours de circonstances, invité à aller rencontrer un groupe de communistes assez malfamés de la fameuse banlieue rouge. Au premier contact, ces gens avaient un regard assez rebarbatif. Le Père Lelièvre, après avoir parlé à chacun comme il sait le faire, monta sur un vieux quart et réussit à capter si bien la sympathie de ces gens que le chef de la bande, pris d'enthousiasme, attrappe un chapeau et le tend à tous ses collègues en criant: "Camarades, je vous demande de donner quelque chose pour le Curé du Canada." Le Père Lelièvre eut beau ne pas vouloir accepter les sous de ces pauvres gens, ce fut en vain. De tous les coins on lui criait: "Emportez ce qu'on vous a donné, M. le curé du Canada, et faites d'autres curés comme vous avez cela."

Le Père Lelièvre est réellement l'un des plus magnifiques apôtres de notre temps. Il ne faudra pas manquer de l'entendre dans une grande causerie qu'il donnera probablement à Edmonton, au cours de la semaine du 25. Nous annoncerons la date exacte la semaine prochaine.

Héritiers d'une vaste fortune



Cette photographie représente M. et Mme Margaret Strong de Cuevas et leurs deux enfants qui ont hérité d'un legs de $25,000,000 de John-D. Rickfeller. Cette photographie a été prise en 1932.

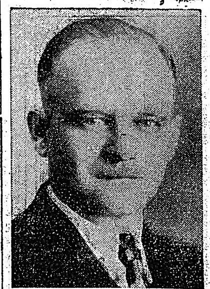
PELERINAGE A STE-ANNE

(Suite de la page 3)

ce mois. De nombreuses lettres nous font savoir que beaucoup de guérisons corporelles s'obtiennent par l'intercession de Ste Anne du Lac. Et, ce dont nous ne pouvons douter —les confesseurs des pèlerins sont là pour le témoigner—de nombreuses guérisons spirituelles surtout s'obtiennent. Et, sans nul doute, avonsnous encore plus besoin de celles-ci que des autres, car notre bonheur éternel en dépend.

Donc, rendez-vous à tous pour le 29 juillet!

—Le DIRECTEUR.



M. Philip G. Johnson dont M. S. J. Hungerford, président de la nouvelle compagnie aérienne "Trans-Canada Air Lines" et président du conseil d'administration et directeur général du Canadien National, annonce la nomination au poste de vice-président et directeur de l'exploitation de cette compagnie aérienne. Cette nomination a été annoncée à la suite d'une assemblée du bureau de direction de la nouvelle compagnie de transport aérien.

CETTE PIECE EST PIQUANTE D'INTERET

(Suite de la semaine dernière)

Les trois plus jeunes, assis autour d'une table, lisent attentivement LA SURVIVANCE DES JEUNES. De temps à autre, la petite regarde son camarade: Captivé par la lecture de ce journal, le petit s'écrit:

M. Boulanger: — Ah! le villain Hérode! Faut-il être méchant pour massacrer de pauvres petits innocents?

R. Philion: — Tiens, c'est cela que tu lis, toi aussi. Mais il a dû en pelleter du charbon de l'autre côté, ce gars-là. Il ne l'a pas volé non plus.

H. Lirette: — Tout de même, je me console à la pensée que ces petits enfants sont tous au ciel aujourd'hui, car, si Hérode avait bien tué leur corps, il n'avait pas réussi à faire mourir leur âme.

R. Maisonneuve: (Un grand qui a tout entendu, entre. Il approuve Henriette en lui tapant sur l'épaule): — Bravo, Henriette. Voilà qui est bien pensé.

R. Philion: — Dis donc, Raymond, est-ce qu'il y a encore des Hérodes de nos jours?

R. Maisonneuve: — Oui, et c'est ce que nous discutions, David et moi, tout à l'heure, en préparant notre réunion d'Avant-Garde.

M. Boulanger: — Il n'y en a pas au Canada, hein! des gens comme cela?

R. Maisonneuve (en souriant): — Votre naïveté me fait sourire. Je vous souhaite de n'en jamais rencontrer.

D. Larose: (Voyant venir les grandes). Voici vos aînées. Ensemble nous vous ferons connaître le résultat de nos recherches à propos de cet article de M. Gérard LeMoyne, intitulé: Le Masacre des Innocents.

M. J. Viens: — Comment Raymond, est-ce que nos petits Avant-Gardistes se sont aventurés de lire Le Massacre des Innocents, publié dans notre petite Survivance? (regardant les petits): Vous avez dû vous emballer tous deux.

M. Boulanger: — Pas tant que cela, Mlle Marie-Jeanne. J'avoue que les textes de la loi m'embêtent un peu, mais, nous comptons sur votre sagësse pour nous les expliquer.

R. Philion: — Marie-Jeanne, je veux savoir s'il existe encore des Hérodes au Canada?

L. Proulx: — Hérode, toujours méchant, a pris de l'expérience depuis son fameux massacre. Aujourd'hui, il s'attaque surtout aux âmes.

H. Lirette: — C'est bien plus cruel et plus traitre, n'est-ce pas?

R. Philion: — Il ne viendra pas en Alberta?

T. Vallée: — (Une grande regardant ses compagnes). Cette chère petite ignore encore son influence néfaste dans nos prairies.

Y. Paré: — Si vous lisez attentivement votre petit journal, vous verrez que Gérard LeMoyne nous prévient contre ses attaques sournoises.

M. Boulanger: — S'il vient m'attaquer, je le plains.

M. J. Viens: — Il n'y a pas à se le cacher, Hérode règne en maître dans nos écoles. Il a réussi à effacer le nom de Dieu de nos livres de classe, pour en effacer l'amour du coeur des petits enfants. Il nous oblige à apprendre et à aimer l'anglais tout jeune. Et, comme cette langue est, par excellence, la langue du protestantisme, il est certain que peu à peu nous perdons l'amour du bon Jésus et bientôt après l'amour de nos parents. "Qui ne respecte pas Dieu, ne respecte pas ses parents."

R. Philion: — C'est un bon moyen de donner la mort à notre âme, cela.

H. Lirette: — Certainement. Mais y a-t-il longtemps qu'on fait ce jeu-là ici?

D. Larose: — Puisque la question vous intéresse si vivement, et que vous paraissez comprendre la portée de ce geste, je demande à Léona de nous faire connaître le mandement du Roi d'Angleterre paru lors de la conquête.

L. Proulx: — Voici ce que nous lisons dans la Proclamation royale du 7 octobre 1763:

«Sa Majesté, qui a décidé l'établissement de l'Eglise Protestante au Canada entend bien que l'école serve à amener les Canadiens vers cette église. Et afin de parvenir à établir l'Eglise d'Angleterre (protestante) tant en principe qu'en pratique et que les dits habitants puissent être graduellement induits à embrasser la religion protestante et à élever leurs enfants dans les principes de cette religion, nous déclarons par les présentes que c'est notre intention que tout l'encouragement possible soit donné à la construction d'écoles protestantes, etc.»

M. Boulanger: — Ah! quelle injustice! Je me demande ce que j'aurais fait si j'eusse été là.

R. Philion: — Ho! la! la! tu n'aurais pas mieux fait que nos ancêtres.

M. J. Viens: — C'est cela, Rita. Connaissez-vous la belle réponse de nos pères de Québec?

M. Boulanger: — Non, dis-la-nous, grande soeur.

M. J. Viens: — "Non, vous n'aurez pas l'âme de nos enfants," répondirent-ils. Puisque tu veux tuer leur âme à l'école, nous allons les garder chez-nous et nous leur ferons la classe nous-mêmes.

H. Lirette: — Est-ce que ce régime a duré longtemps?

T. Vallée: — Passablement. Voilà ce qui explique le manque de culture intellectuelle d'un grand nombre de Canadiens-français de ce temps-là.

R. Philion: — (Une petite). Oui, peut-être, mais ils n'ont pas appris à oublier le bon Dieu qui les a toujours bénis et protégés.

T. Vallée: — Tout juste.

H. Lirette: — Mais aujourd'hui, est-ce que tous ces charmants enfants du Québec n'ont pas de bons livres catholiques?

L. Proulx: — Certainement, petite. Les rôles sont changés et notre Hérode vaincu a dû rentrer chez-lui.

M. Boulanger: Je te dis que ça devient intéressant cette histoire.

R. Philion: — Puis, en sortant de cette province si riche d'espérances, où est-il allé?

Y. Paré: — Chez le voisin, en Ontario. Sans perdre de temps, Hérode fourbit ses armes et rentra un beau matin à l'école des petits Canadiens-français, livres et bagages en mains pour commencer le massacre.

H. Lirette: — Est-ce qu'ils l'ont laissé faire?

Y. Paré: — Certes non. Aussitôt que Hérode est entré, les élèves sont sortis à pleines portes. Ce sont eux qui se sont servis des armes. Les petites filles se rendirent à l'église pour demander la protection de Sainte Jeanne d'Arc tandis que les petits gars se rendaient vers le parlement fédéral d'Ottawa pour voir le premier ministre.

R. Philion: — Quel courage chez ces petits Ontariens!

H. Lirette: — Qu'ont-ils gagné

(Suite à la 8e page)

La Survivance

MERCREDI, 14 JUILLET, 1937 — Edmonton, Alta.

LA SURVIVANCE

Organe de l'Association canadienne-française de l'Alberta, publiée par l'Imprimerie "La Survivance" Ltée, Edmonton

DIRECTEUR: Gérard Forcade, O.M.I. — ADMINISTRATEUR: Le commandeur J.-E. Morrier

Rédacteur: D.-A. Gobeil, O.M.I.

Secrétaire de la rédaction: Maurice Lavallée

Abonnement annuel	CANADA	ETATS-UNIS	EUROPE
	$2.00	$2.50	$3.00

La correspondance est reçue avec l'indication du service, Rédaction ou Administration, à

10010-109e rue, Edmonton, Alberta — Téléphone: 24702

La presse jaune

Pour l'édification de nos lecteurs, et aussi pour mettre le doigt sur une plaie mortelle qui ne manque pas de faire beaucoup de tort à quelques-uns de nos concitoyens, nous nous permettons de citer un extrait du "Passing Show" de l'Edmonton Bulletin. — Nous pourrions en citer plus d'un, conçu dans le même esprit.

En date du 7 juillet 1937, le rédacteur de cette colonne écrivait donc:—

"Echoes of the appalling crime against three little girls in California were heard in a Vancouver police court last week, when a police prosecutor asked for exemplary sentence against a man found plying two boys with a bottle of gin.

"Only a degenerate, with evil intentions in view, would do such a thing", the court was told. The magistrate responded with a fine of $1000 or six months in jail.

Hitler doesn't get many compliments in this column, but he certainly knows the fitting punishment for sexual degenerates."

Nous traduisons de notre mieux, et le plus littéralement possible:—

"Des échos du crime épouvantable dont furent victimes trois petites filles de Californie furent entendus dans une cour de police de Vancouver, la semaine dernière, lorsqu'un policier demanda qu'une sentence exemplaire fût imposée à un homme pris alors qu'il poussait deux garçons à boire une bouteille de gin.

"Seul un homme dégénéré, animé de mauvaises intentions, peut faire un tel acte", dit-on à la Cour. — Le magistrat répondit à cette remarque par une amende de $1000 ou six mois de prison.

Hitler ne reçoit pas beaucoup de compliments dans cette colonne, mais il connait certainement le châtiment approprié à imposer aux dégénérés sexuels!"

Et voilà! Un texte de trois lignes seulement et qui se glisse, avec tout son venin, à la fin d'un article dont la teneur est de bonne morale.

Vous avez là, chers lecteurs, la manière de procéder de la presse jaune — et c'est cette manière de procéder qui explique qu'elle fasse tant de tort à ceux qui s'y laissent prendre.

Car, à bien réfléchir, que vient faire Hitler dans un article où il est question d'un meurtre en Californie, et d'un procès à Vancouver.

Mais voilà — l'auteur a trouvé sous sa plume le mot dégénéré, et aussitôt par une association d'idées qui ne laisse aucun doute sur sa moralité, son imagination lui a rappelé les accusations portées contre Hitler contre les prêtres d'Allemagne — accusations fausses, nous le savons tous, mais que lui prend pour un fait acquis — et le venin est aussitôt distillé, et le mal est fait!

Et pourtant, il n'aime pas Hitler, il le dit lui-même; il n'aime pas Hitler parce que le dictateur allemand soutient le parti de Franco, et non le Front populaire espagnol que lui aime d'amour tendre.

Mais Hitler a, en commun avec lui, une haine, celle du prêtre! Et les deux ennemis de la veille — rappelez-vous Pilate et Hérode — s'entendent pour condamner l'innocent, le juste! — "Et à partir de ce jour, d'ennemis qu'ils étaient, ils devinrent amis!" c'est l'Evangile qui en fait foi.

Nos lecteurs catholiques comprendront-ils enfin qu'il y a pour eux un devoir supérieur à un intérêt bien mesquin, et ce devoir leur impose de défendre la religion attaquée avec autant d'hypocrisie que de haine. La défendre d'abord et avant tout, sinon en protestant ouvertement, ils ne le peuvent pas toujours, au moins en ne permettant pas que le poison de la presse jaune pénètre chez eux!

De notre côté, nous tâcherons de les avertir du danger chaque fois qu'il se présentera, et sous quelque forme qu'il se présente. Mais nous faisons aussi appel à la conscience des rédacteurs de nos journaux anglais que nous voulons bien appuyer mais à la condition bien expresse qu'ils respecteront à l'avenir ce qui doit nous être plus cher que tout: notre religion, notre Eglise, nos prêtres et nos religieux.

Histoire du Lac la Biche

(Suite)

"Un troisième vice est le sortilège, le manitokaso, et toute espèce de jongleries sauvages qui paralysent tout bien. Si on ne peut s'assurer a priori que le diable soit le grand agent de ces détestables scènes, les effets le disent assez. Aucune confiance à mettre en un faiseur de médecine; il peut avoir de bons et même de longs moments de bonne vie extérieurement, mais on verra rarement en lui un homme pieux, attentif à sa religion; il est distrait d'une manière extraordinaire, et la mémoire pour apprendre la religion parait lui manquer.

"Un autre grand défaut est le manque d'autorité des pères et des mères. L'autorité dans la famille est répartie à chacun des membres. La coutume est que le père se dit maître des

(Suite à la page 8)

Les réflexions d'un ermite

(Par Pierre Nicole)

Le vent gémit plaintivement dans les bosquets, l'aurore boréale sillonne le firmament de ses jets de lumière vert-pâle; sur les buissons et les hautes herbes, les mouches à feu jettent des étincelles brillantes et éphémères. La fraicheur délicieuse du soir, succédant à une journée torride, amène la détente aux corps alourdis par la chaleur. Du seuil de sa demeure, l'ermite respire à pleins poumons l'air vivifiant tout en fumant distraitement; il est évident que quelque chose trouble sa sérénité habituelle, car un pli songeur barre son front et son regard est pensif, même soucieux.... De quel problème ardu s'occupe-t-il?.... Quel cas difficile a-t-il été appelé à résoudre?.... Eh bien, voici: on l'a accusé d'hérésie!.... Lui qui, sans se croire à la hauteur d'un saint Thomas d'Aquin, d'un Suarez ou d'un Bellarmin, se piquait pourtant d'orthodoxie!.... On ne l'a pas cité à la barre du Saint-Office, je l'admets, mais c'est sérieux quand même. L'accusation est précise et de nature telle que seul un ami intime — ou un directeur de conscience — ose la formuler impunément: l'ermite manque de confiance! Voici des détails: il désire obtenir une grâce de belle envergure et appelle à son aide la sainte Vierge ainsi qu'un autre saint qu'il a en grande vénération. Je disais donc, à ce sujet, que je demandais beaucoup dans l'espoir d'obtenir au moins un peu. Sur quoi mon ami se récria avec vivacité: "Quelle hérésie!" Je dois vous expliquer qu'il est doué, lui, d'une confiance sans bornes et à toute épreuve qui se voit récompensée par des faveurs quasi-miraculeuses; il parle donc en connaissance de cause. Me voyant un peu interloqué, il continue, de cet accent railleur qui n'appartient qu'à lui: "Votre confiance n'est pas excessive!" Piqué au vif, je cherche à m'excuser, à chercher des circonstances atténuantes. D'un air tant soit peu moqueur, il attend mes explications, qu'il se fera un vrai plaisir de démolir une à une, si possible. "Eh bien, dis-je, je crois certainement que le bon Dieu est tout-puissant, qu'il n'y a rien en ce monde qui lui soit impossible, ou que sa sainte Mère ne sache nous obtenir. Cependant, mon esprit humain, pauvre et chétif, refuse d'envisager dans toute son immensité une telle infinité de puissance, et de par ses limites mêmes, il met inconsciemment des bornes au pouvoir divin, le jugeant, pour ainsi dire, d'après les données humaines. Cela me semble excuse raisonnable. D'ailleurs, je possède la confiance ultime en Dieu; étant fermement persuadé qu'au jour du jugement son amour et sa miséricorde viendront tempérer sa justice. Ce n'est que dans ce cas particulier, où j'ai la prétention de tant demander, que je n'ose m'attendre à tout recevoir". — "La confiance en Dieu", riposte mon ami, "doit être illimitée. Quand on demande beaucoup, c'est pour obtenir tout. C'est cette confiance modérée qui rend nos prières inefficaces". Sur ce, très sagement, il se tait, sachant qu'il m'a donné matière à penser et que je ne manquerai pas, plus tard, de ruminer à fond ses réflexions et d'en tirer parti.

Ce soir, en effet, cette question sort de son casier.... En regardant la nature endormie, mais très active malgré sa torpeur apparente, la puissance du Créateur me saute aux yeux: tout ce que je vois est l'ouvrage de ses mains. Je reconnais donc son pouvoir souverain.... Est-ce suffisant pour me donner confiance? Non, car il pourrait être puissant sans se soucier de nos désirs et de notre bonheur. Mais cette puissance s'exerce à notre service; une bonté constante et incomparable se préoccupe de toutes les créatures, grandes et petites. Où trouver la cause de cette bonté agissante? Dans l'amour infini de Dieu. Il m'aime donc, moi pécheur, moi être imparfait et si terre-à-terre. Laissez-moi me pénétrer de cette vérité! Dieu est amour et il m'aime, il m'a aimé de toute éternité: chose inconcevable et cependant certaine. Ne me l'a-t-il pas prouvée en me créant, en me comblant de jour en jour de bienfaits temporels et spirituels? Le moins que je puisse faire pour lui est de lui rendre amour pour amour et de mettre en lui la confiance la plus étendue et la plus complète. Mais je suis faible; serai-je comme certains chrétiens dont parle l'auteur du "Christ dans nos frères", de ceux qui, en toute vérité, devraient s'exprimer ainsi: Mon Dieu, je crois en vous peu fermement, je vous aime de la moitié de mon coeur? Vais-

(Suite à la page 7)

LE CONGRES EUCHARISTIQUE DE QUEBEC

(Suite de la page 1)

du futur Congrès Eucharistique National de 1938, a cru devoir fixer les règles suivantes:

1o S. Eminence entend prendre une part active à l'organisation du Congrès, se réservant l'approbation définitive de toutes les initiatives générales concernant cette organisation.

2o Le Président général, les vice-présidents, les secrétaires généraux, et les autres membres du Comité central, en particulier les présidents des différents comités (membres EX OFFICIO du Comité central), seront nommés officiellement par Son Eminence.

3o Les membres du Comité central se réuniront sur convocation du Président général; et les membres des comités particuliers sur invitation de leurs présidents respectifs.

4o Aux réunions du Comité central, les présidents des comités particuliers feront rapport complet des projets émis à leurs séances. Ces projets n'entreront en vigueur qu'après avoir été acceptés par le Comité central et approuvés définitivement par Son Eminence.

5o Les articles, publications, communiqués officiels concernant le Congrès devront être soumis à l'approbation de Son Eminence.

6o Aucune RESPONSABILITES financière ne sera encourue par les comités particuliers sans l'approbation du Comité central.

Le COMITE CENTRAL se composera comme suit:

Président: Son Exc. Révérendissime Mgr J.-Omer PLANTE, Evêque Auxiliaire de Québec;

1er Vice-Président: Illustrissime et Révérendissime Mgr E.-C. LAFLAMME, P.A.;

2e Vice-Président: Rév. Père Patrick-J. GALLERY, C.SS.R.;

Secrétaires: RR. PP. Romain SAINT-CYR, S.S.S.; R. Père W. MURPHY, C.SS.R.

Président du Comité de publicité: R. Père René SAINTE-MARIE, S.S.S.

Président du Comité de finances: Très Rév. M. le chanoine Victor ROCHETTE.

Président du Comité de réception: M. l'abbé A. TURMEL.

Président du Comité des études: M. l'abbé Ferdinand VANDRY.

Président du Comité des démonstrations: M. l'abbé Arthur GAUTHIER.

Président du Comité de la procession: Monsieur l'abbé A.-A. GODBOUT.

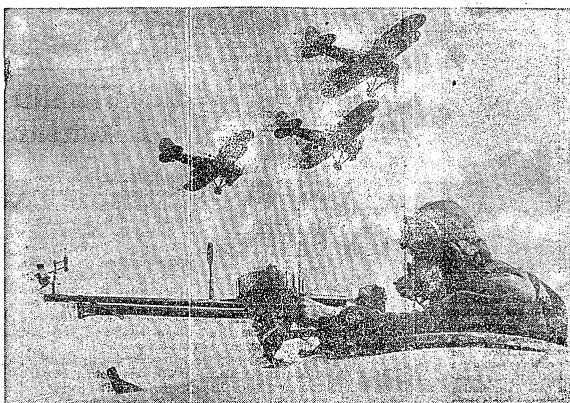
Comité des Cérémonies générales: La Commission diocésaine des Cérémonies liturgiques.

Comité du Chant: La Commission diocésaine du Chant sacré et de la musique religieuse.

Comité des reposoirs: Commission diocésaine des arts sacrés.

Québec, le 5 juillet 1937.

La guerre aérienne



Ce n'est pas en vain que l'on parle de guerre en Europe, quand la population peut assister à des manoeuvres aériennes semblables à celle de cettes de cette photo.

La journée des enfants au Congrès

Messe en plein air au Parc Victoria — Séance de la section juvenile de l'A.C.F.A.

QUEBEC, 28. (De notre envoyé spécial) — Ce matin à 9 h. 30, au Parc Victoria, la journée des enfants a débuté par une messe en plein air célébrée par S. Ex. Mgr. P. A. Chiasson, évêque de Chatham. Assistaient à cette messe: NN. SS. Langlois, évêque de Valleyfield, et Melanson, archevêque de Moncton, ainsi que Mgr Camille Roy, président général du IIème congrès de la langue française, Mgr Cyrille Gagnon, supérieur du Petit Séminaire de Québec, MM. les abbés Pilon, secrétaire de Mgr Chiasson, le R. P. Lamontagne, Eudiste, supérieur du collège de Gravelbourg; le R. P. E. Groulx, C.S.C., supérieur du collège de Saint-Laurent, accompagné des RR. PP. Trudeau, Benoît, Montplaisir, tous religieux de Sainte-Croix, et nombre d'autres.

Parmi l'assistance on remarquait de nombreux religieux et religieuses de différentes maisons d'enseignement de Québec et des environs; entourés de leurs élèves, ainsi que plusieurs corps de cadets.

Les corps de clairons des Zouaves, de l'Ecole Jacques-Cartier, et de Saint-François d'Assise ont sonné un salut d'honneur au Saint-Sacrement à l'élévation, et ont précédé le célébrant à son arrivée à l'Autel ainsi qu'à son départ.

Après la messe, le R. P. Emile Legault, C.S.C., professeur au collège de Saint-Laurent, a prononcé le sermon de circonstance.

Cette messe célébrée en plein air, dans la chapelle des enfants dont les portes entrouvertes permettaient à la foule de suivre tous les mouvements du célébrant, évoquait quelque peu les premiers temps de la colonie, quand nos pères durent eux aussi très souvent, dans un coin de forêt sous les arbres, dont la cime se balançait mollement au souffle de la brise, agenouillés sur l'herbe épaisse comme les tapis de grandes cathédrales ou de riches palais, élever de cette façon leur âme vers le Tout-Puissant pour lui demander la force et la persévérance nécessaire pour mener à bien l'oeuvre entreprise en Son Nom....

Les écoliers de l'Alberta

Après le sermon du Père Legault, la section juvénile de la Société Canadienne-française de l'Alberta, a répété en présence de Mgr Melanson et d'une foule de spectateurs, une séance régulière de leurs cercles d'études. Pour cette fois, chacun des membres du cercle représentait une école française de l'Alberta: les écoles Falher, Chauvin, Legal, Beaumont, Edmonton, etc.

Après la prière, ils ont salué le drapeau en se déclarant prêts à tous les sacrifices pour Dieu et pour la patrie, puis ils ont prêté le serment de fidélité à leurs traditions. Cette séance a eu le don de plaire à la foule, qui en a suivi avec beaucoup d'attention tous les actes. Cette séance explique aussi comment nos compatriotes des provinces éloignées ont pu si victorieusement résister aux infiltrations étrangères et conserver intact leur héritage ancestral, la fidélité à la foi catholique et au verbe français.

BANQUET EN L'HONNEUR DE J.-B. BOULANGER

Offert par la Chambre de Commerce de Bordeaux

Un télégramme du Docteur Jos. Boulanger à son épouse communique les bonnes nouvelles suivantes au sujet du volume que son fils, Jean-Baptiste, vient d'écrire sur Napoléon.

Le volume vient d'être terminé, et sera publié vers le quinze juillet.

Mercredi dernier, avait lieu en l'honneur du jeune écrivain un banquet offert par la Chambre de Commerce de Bordeaux. Jean-Baptiste y lut le premier et le dernier chapitre de son ouvrage. Le Dr Cruchet, professeur de médecine à l'Université de Bordeaux, M. Martin, professeur de littérature à l'Université de Poitiers, et le maire de Bordeaux prirent successivement la parole pour féliciter le jeune auteur de son excellent travail qui fait honneur à ses parents et à ses compatriotes.

La Gironde, journal de Bordeaux a aussi publié d'élogieux articles sur Jean-Baptiste et le volume qu'il vient d'écrire.

Cela nous rappelle les paroles enthousiastes que M. Pierre Augé, Consul de France à Vancouver adressait récemment à Madame Boulanger. Il se disait heureux d'avoir l'occasion de la remercier publiquement de sa cordiale réception — et de la féliciter d'avoir en son fils quelqu'un qui faisait honneur non seulement à sa famille et à ses compatriotes mais aussi à la province de l'Alberta, au Canada, à la race française toute entière.

Nous sommes heureux d'offrir à notre tour nos plus sincères félicitations à Jean-Baptiste Boulanger, en lui souhaitant d'aller de l'avant, de succès en succès.

Nous sommes aussi heureux de le voir revenir bientôt à Edmonton, ainsi que le Docteur J. Boulanger.

PELERINAGE AU LAC STE-ANNE

Il aura lieu le 29 juillet pour les Blancs

LAC STE-ANNE.— Les dates de nos pèlerinages approchent. En effet, le 28 pour les Indiens et Métis, et le 29 pour les Blancs, seront nos jours assignés, vu que nos pèlerinages ont lieu dans la semaine du 26, fête de Ste Anne. Nos pèlerins, cette année, pourront voir trois nouvelles stations ou futur chemin de croix.

Connaissant la grande dévotion des lecteurs de La Survivance pour la bonne Ste Anne, il me semble que je n'ai point besoin d'insister pour les inviter à venir, tous, si possible. Récemment, Son Eminence le Cardinal Villeneuve nous rappelait que le culte de Ste Anne est un culte national. Evidemment, tous ne peuvent se rendre à Ste Anne de Beaupré, grand centre de cette dévotion à Ste Anne. Mais, nous avons, proche de chez nous la même Sainte, qu'elle s'appelle Ste Anne du Lac ou Ste Anne de Beaupré. C'est vous dire que si les Albertains veulent répondre au désir de Son Eminence, ils peuvent le faire en venant tous, si possible, au Lac-Ste-Anne, le 29 de

(suite page 2)

IL N'Y A PAS D'OPPOSITION

Le premier ministre d'Alberta, William Aberhart, a déclaré son intention de ne pas présenter de candidat du Crédit Social aux élections partielles, devenues nécessaires à la suite de la mort de George-H. Van Allen, libéral. Le premier ministre a dit qu'il espérait que les libéraux puissent s'entendre avec les autres partis afin que leur candidat soit élu par acclamation. Les membres du Crédit Social sont unis et nous avons suffisamment de majorité pour mener nos entreprises à bonne fin, a dit M. Aberhart.

RETOUR DE M. GOUIN

MONTREAL.— Une tèntative de renflouement en faveur de M. Paul Gouin, chef de l'Action Libérale Nationale, sera effectuée publiquement, dimanche, le 1er août, dans le comté de l'Assomption, sous forme d'une fête que l'on veut grandiose et dont M. Gouin sera le héros.

CHARLES MAURRAS

PARIS.—Charles Maurras, le fougueux chef royaliste français, est sorti de la Santé la semaine dernière aux acclamations de ses partisans, après avoir purgé une sentence de 8 mois d'emprisonnement pour avoir écrit des articles "incitant le public à la violence et provoquant le meurtre politique".

Le directeur de l'Action Française a pu sortir de prison à 5.30 le mardi matin, une heure et demie avant l'expiration de la sentence, probablement dans le but d'éviter une rixe entre ses partisans et ses adversaires.

Plusieurs centaines d'admirateurs l'acclamèrent et brisèrent les cordons de la police pour se précipiter vers son automobile. Maurras se rendit au boulevard Argo à pied.

NOUVEAU DIOCESE

DETROIT.— Le nouveau diocèse de Lansing, créé récemment par le Souverain Pontife, comprend 46 paroisses, vingt missions et 71 prêtres. Sa population est approximativement de 50,000 âmes. Ce diocèse relève de l'Archidiocèse de Détroit qui compte 550,000 catholiques.

Lansing est le vingtième diocèse détaché du diocèse original de Détroit. Ce dernier diocèse a été fondé en 1883.

DES ESPIONS ARRETES

MOSCOU.— Léonide Zakovsky, chef de la police secrète de Leninegrad, a annoncé aujourd'hui l'arrestation et la confiscation des biens de plus de 70 personnes qui auraient agi comme espions contre-révolutionnaires et "soudoyeurs" pour le compte du service d'espionnage de l'Esthonie.

PAS D'ACCORD POSSIBLE

PARIS — L'archevêque de Salzbourg en Autriche, S. Exc. Mgr Sigismand Waitz, a déclaré dans une entrevue au "Figaro" qu'il n'y a pas d'accord possible entre le catholicisme et le nazisme. Il a rappelé que les prêtres chassés d'Allemagne en 1870 par le Kulturkampf ont stimulé la vie catholique en Amérique du Nord et il a déclaré que la persécution d'aujourd'hui a forcé des prêtres et des religieux de chercher refuge dans les pays de l'Amérique du Sud auxquels ils apporteront les bénédictions de Dieu. Il a conclu que l'Eglise sortirait victorieuse de cette persécution comme ce fut toujours le cas depuis sa fondation.

NOUVEAUX VICARIATS

CITE DU VATICAN.— L'organisation ecclésiastique de l'Ethiopie est annoncée ici aujourd'hui dans les décrets publiés par les Congrégations de l'Eglise d'Orient et de la Propagation de la Foi.

Un comité pontifical travaillait à cette organisation depuis l'établissement de la souveraineté italienne sur l'ancien empire de Hailé Sélassié, et son oeuvre a été approuvée par S. S. Pie XI avant d'être publiée.

Un vicariat apostolique sera créé à Addis Ababa, et cette fonction sera confiée à S. Exc. Mgr Giovanni Castellani, auparavant archevêque de Rhodes. La préfecture apostolique de Kaffa est élevée à un vicariat apostolique, et portera le nom de Djima. D'autres vicariats apostoliques sont créés à Gondar, Dessié et Néghelli.

OTTAWA.— Un plan de $200,000 pour entrainer de 800 à 1,200 jeunes hommes et femmes du Manitoba dans l'industrie forestière, l'industrie en général et les travanx domestiques, a été arrêté par les gouvernements du Manitoba et du Canada, a annoncé l'hon. Norman Rogers, ministre du Travail.

DIVISION DE LA TERRE-SAINTE

LONDRES.— La Commission royale britannique d'enquête sur la Palestine a recommandé la division de la Terre-Sainte en trois parties: un état juif, une province sous mandat permanent de l'Angleterre et un état arabe.

Le plan de la Commission britannique propose que l'état juif soit constitué par la vallée de la Galilée; par les plaines côtières d'Esdraelon, de Raselnakura au nord à Beertuvia au sud; par la plus grande partie de la région béisane et par les villes de Haifa, Safad, Acre et Tiberias.

DES AVIONS DE GUERRE

WASHINGTON — Le ministère de la Guerre des Etats-Unis annonce que le contrat pour la construction de 210 avions a été octroyé à la Curtiss Wright Corporation, de Buffalo, au prix de $4,113,550.

Ce sont des monoplans, avec cabines en métal, munies de moteur de 1,100 c.v. Ces avions pourront voler à plus de 300 milles à l'heure. Ce seront les avions les plus modernes et les plus rapides de l'armée américaine.

A. E. SMITH A LOURDES

LONDRES.— M. Alfred-E. Smith, ancien gouverneur de l'Etat de New-York, a visité Lourdes, en France, ces jours derniers. Interrogé par un journaliste, il a déclaré que les scènes religieuses qui se déroulent à Lourdes sont très impressionnantes et indescriptibles.

PROCES SECRET

BERLIN.— Trois pasteurs protestants et un avocat ecclésiastique ont subi un procès secret, devant le tribunal de Moabit, accusés d'avoir incité le peuple à défier les décrets du gouvernement. Le Rév. Gerhard Jacobi, pasteur de l'Eglise Commémorative du Kaiser Guillaume, à Berlin, et ses trois compagnons sont accusés surtout d'avoir lu publiquement les noms des personnes ayant quitté l'Eglise protestante.

JERUSALEM.— Le dix-neuvième centenaire de la conversion de saint Paul a donné lieu à d'impressionnantes cérémonies, ces jours derniers, à Damas. Ces cérémonies ont été présidées par Son Excellence Mgr Remigio Leprêtre, Délégué Apostolique en Syrie.

AUDIENCE DU ST-PERE

CASTELGANDOLFO—En dépit d'une chaleur extrême, le Pape Pie XI a accordé ces jours derniers l'une des plus grosses audiences de l'été, en recevant d'un seul coup 700 pèlerins, dont plusieurs venus d'Amérique, et 30 couples de nouveaux mariés.

LES MAGICIENS A BERLIN

BERLIN.— La Chambre des Théâtres d'Allemagne, appuyant le plan de quatre ans du gouvernement, a défendu hier aux magiciens, sous peine de sanctions sévères, d'utiliser des oeufs, du lait ou autres produits comestibles dans leurs exhibitions, donnant comme raison que c'est là un gaspillage injustifiable.

DES TAXES EN FRANCE

PARIS — En vertu des pouvoirs dictatoriaux qui lui ont été consentis par la Chambre et le Sénat, ces jours derniers, le premier ministre Camille Chautemps va probablement décréter de nouveaux impôts. Les revenus de ces taxes additionnelles se chiffreraient à environ 8 milliards de francs ($320,000,000), somme nécessaire pour équilibrer le budget de 1937.

D'EDMONTON AU YUKON

Un gros monoplan gris argent a fait, dernièrement, un voyage pour relier Edmonton à Cheval-Blanc, en d'autres termes, Edmonton et le reste du Canada au Yukon.

Le trimoteur, qui appartient à l'United Air Transport Ltd., d'Edmonton, s'est trouvé à inaugurer un service de malle aérienne et de transport des passagers entre Edmonton et Cheval-Blanc, soit une distance de 1,200 milles.

Au lieu de prendre des jours, comme le demandait le service de navigation et de chemin de fer, l'avion ne prendra que des heures. Autrefois, les chercheurs d'or devaient marcher durant des mois avant d'arriver à Cheval-Blanc. Pendant les prochains mois, on donnera un service hebdomadaire et ce service deviendra quotidien avec les années. On projette même de continuer le service jusqu'en Alaska.

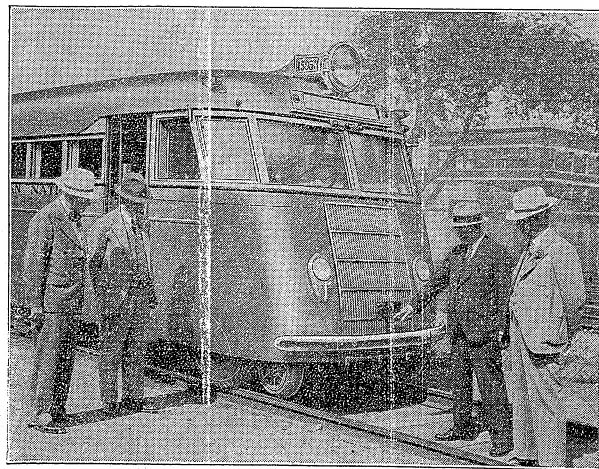
NOTE DE FRANCO

LONDRES—Le généralissime Franco a fait tenir une note à des puissances européennes, pour revendiquer la reconnaissance des droits de la belligérance à l'Espagne blanche. Il annonce, dans cette note, qu'il se peut que l'Espagne blanche ferme ses marchés aux pays qui lui nieront ces droits. D'après une dépêche spéciale que le "Time" de New-York a reçu de Salamanque, la note du généralissime rappelle que l'Espagne blanche défend la civilisation en luttant contre le communisme; le généralissime ajoute que les sacrifices qu'elle a faits donnent à l'Espagne blanche le droit d'exiger le respect de tous et de parler directement au monde, surtout aux pays qui "comme l'Angleterre et la France", soit en agissant, soit en s'abstenant d'agir, sont intervenus en faveur de ceux qui aspirent à bolcheviser et à détruire l'Espagne.

DES DERNIERS VOEUX

BANGKOK, Siam — La première Ursuline siamoise (indigène), vient de prononcer ses derniers voeux devant Mgr le Vicaire Apostolique de Bangkok. Elle se nomme Lucy Prachaksh Dardamananda. En religion, elle a pris le nom de Sr Marie Joseph de Jésus.

LE PREMIER AUTO-RAIL CANADIEN



UN nouveau type d'automotrice, circulant aussi bien sur route que sur rail, sera prochainement mis à l'essai dans les trois régions ferroviaires du Réseau Canadien National. La première voiture livrée par les constructeurs sera mise à l'épreuve dans Québec et Ontario dès la semaine prochaine. Elle a déjà subi l'inspection du directeur général du Canadien National, M. S. J. Hungerford que l'on voit ici avec quelques-uns de ses principaux officiers. Sur cette photographie, John Roberts, directeur de la traction montre les roues à boudin qui permettent à l'automotrice de passer de la route au rail. L'opération est contrôlée par le conducteur qui peut opérer le changement de roues en une minute. On remarque dans le groupe, de gauche à droite: MM. N. B. Walton, chef du transport, S. J. Hungerford, président du conseil d'administration et directeur général du réseau, John Roberts et R. L. Fairbairn, du service des voyageurs.

En plus de trois automotrices pouvant circuler sur route et sur rail sera mise en service une remorque pour le bagage.

En annonçant l'achat de ce nouveau matériel roulant M. Hungerford a fait remarquer qu'il s'agissait d'une expérience tendant à réduire considérablement les frais d'exploitation du réseau sur les lignes à faible trafic tout en donnant un meilleur service au public voyageur.

LE DR BEAUCHEMIN...

(Suite de la page 1)

le coeur canadien-français de l'Alberta pour vous faire voir qu'il est bien vivant et ne veut pas mourir. Répartis dans l'Alberta, nous sommes environ quarante mille canadiens français, soit cinq pour cent de la population totale. Autrefois, d'après les ordonnances des territoires du nord-ouest, le français avait sa place, aujourd'hui il ne l'a plus. C'est vous dire que ceux des nôtres qui se dévouent à la survivance des compatriotes font un travail excessivement difficile et dont l'issue dépend de la Providence et un peu de votre concours.

Nous avons perdu, comme je l'ai dit à la section des lois, le droit au français: nous avons perdu dans nos diocèses les plus importants, la direction religieuse, secret de notre survivance et malgré tout, je puis vous l'affirmer en toute sincérité, nous parlons encore le français et nous sommes le rempart le plus solide contre le protestantisme: cela, les statistiques le prouvent. On pourrait peut-être expliquer notre survivance par ces dificultés; car malgré tout j'en ai la ferme conviction, nous survivrons. Nous sommes comme le dit M. l'abbé Baudoux des fous d'espoir. It serait trop long de vous donner ici les détails de notre résistance, de nos organisations: nous espérons que notre sort vous intéressera au point de vouloir le connaître davantage.

Ainsi nous les quarante mille de l'Alberta formons une maille à la chaîne qui réunit toutes les provinces canadiennes les unes aux autres, aidant ainsi à rendre plus fière la devise du Canadien: **Ad mari usque ad mare: de la mer à la mer.** Quelle belle devise et croyez-moi chers compatriotes, ce n'est pas un sentiment personnel que j'exprime ici, mais bien un enthousiasme profond de tous les nôtres de l'Ouest qui travaillent chaque jour avec un courage et une persévérance dignes de nos ancêtres à garder au Canada pour les Canadiens français cette fière devise: "de la mer à la mer".

C'est avec ces sentiments que je réponds au toast de l'Alberta rendant ainsi hommage à nos découvreurs, à nos missionnaires, à nos évêques, aux prêtres, aux patriotes laïques, à nos sociétés nationales, à notre vaillante presse, à nos représentants aux Parlements, à nos jeunes, à tous nos compatriotes qui se défendent là-bas, et attendent de vous un appui français dans les moments difficiles qu'ils ont à traverser. Nous espérons que Québec trouvera bientôt sa véritable voie: nous saluons avec amour la collaboration de la vieille France, des Acadiens, des Franco-Américains, des Haïtiens, afin que se réalise en cette terre d'Amérique la destinée canadienne-française: "gesta Dei par Francos": la destinée du missionnaire, la destinée du paysan s'étendant de la mer à la mer plutôt vers le nord, là où les races fortes naissent et vivent.

* * *

M. le Dr L.-O. Beauchemin a parlé du statut juridique du français dans l'Alberta.

1o Les droits de la Langue Française au Parlement d'Edmonton.

La situation n'est pas changée depuis 1912. Seule la langue anglaise est officielle au Parlement d'Edmonton.

Il est notoire que sous les Ordonnances des Territoires du Nord Ouest, le français et l'anglais étaient langues officielles mais en 1891, à la suite de la proposition de Dalton McCarthy au Parlement d'Ottawa, l'Assemblée Législative des Territoires du Nord Ouest obtint le pouvoir de faire les règlements qu'elle désirait touchant ses débats et sa procédure. L'année suivante l'assemblée décréta que seule la langue anglaise était officielle.

Il ne s'agit pas pour moi de déterminer des responsabilités, mais je dois constater que c'est au Parlement d'Ottawa que la langue française reçut son coup de mort, et que c'est au Parlement d'Edmonton que nous devrons réconquérir ce droit perdu.

Advenant des amendements à l'Acte de l'Amérique du Nord, il y aurait lieu peut-être pour la province de Québec, si elle est appelée à faire des concession économiques pour l'unité canadienne, d'exiger la reconnaissance officielle de la langue française dans chacune des provinces, car la minorité française, laissée à elle-même dans chaque province, pourra difficilement obtenir la reconnaissance de ce droit.

Si l'Acte de l'Amérique du Nord est un pacte conclu entre les deux grandes races du pays, la logique exige que ce soit les deux mêmes races qui fassent de part et d'autres les concessions nécessaires pour refaire ce pacte. Il est à noter que la théorie que l'Acte de l'Amérique du Nord est un pacte est loin d'être accepté par tous les juristes. On attaque cette théorie de part et d'autres. Les quelques remarques du Conseil Privé lors de la référence sur l'aéronautique semblent bien favoriser cette théorie, mais la majorité anglaise refuse d'accepter cette doctrine. Il convient alors pour nous de préparer l'union de toute la minorité française au Canada sur le terrain national et économique pour faire respecter les droits que l'Acte de l'Amérique du Nord était sensé nous garantir. Pour réussir il faudra l'union parfaite de toute la minorité française au Canada. La chose est possible et désirable. N'oublions pas que nous représentons de 28 p.c. à 30 p.c. de la population, et que c'est à Ottawa que nous pouvons faire reconnaître l'importance de notre minorité. C'est sur la province de Québec que nous comptons en définitive pour faire respecter nos droits.

2o Les droits de la Langue Française devant les tribunaux.

Le français, comme le dit bien M. Giroux dans son étude, était officielle pour le Barreau des Territoires du Nord Ouest en vertu de la loi fédérale de 1877 (40 vis. ch. 7).

Ce droit nous a été enlevé par la manoeuvre de McCarthy à Ottawa. La législature provinciale decréta que seule la langue anglaise était officielle devant les tribunaux.

Nous savons tous que la langue française a conservé ses droits à la Cour de l'Echiquier et à la Cour Suprême.

Ici encore je tiens à répéter qu'advenant des amendements à l'Acte de l'Amérique du Nord il y aurait lieu pour la minorité française du Canada d'exiger l'officialité de la langue française devant **tous** les tribunaux du pays.

La nomination de juges catholiques de langue française pourrait alors se faire sans ce conflit toujours pressant entre catholiques, et qui n'a pas sa raison d'être au point de vue historique et politique.

En Alberta, nos confrères Irlandais ont la part du lion. Un juge à la Cour d'appel et deux juges à la Cour de District, et nous avons un juge à la Cour de District, et tous les greffiers, les clercs sont anglais.

3o Les droits de la Langue Française à l'école.

L'article 17 de l'Acte de l'Alberta —l'acte qui érigeait l'Alberta en province—dit ceci: (je cite le texte en anglais).

"Section 93 de l'Acte Britannique du Nord 18n7 devra s'appliquer à la dite province avec substitution pour le paragraphe 1 de la dite section 93 par le paragraphe suivant:

(1) Rien dans aucune loi ne devra être préjudiciable à tout droit concernant les écoles séparées en existence à la date du passage de cet acte sous les termes des chapitres 29 et 30 des ordonnances des Territoires du Nord Ouest passés en 1901 — ou concernant l'instruction religieuse dans toute école publique ou séparée comme prévu dans les dites Ordonnances."

Voici maintenant le texte de la loi des Ecoles qui nous assure un peu de français:

Clause 146: (1) Toutes les écoles devront être de langue anglaise, mais les commissaires de tout district auront la permission de faire enseigner un cours primaire en français.

All schools shall be taught in the English language, but it shall be permissible for the Board of any district to cause a primary course to be taught in the French language.

Cette clause 146 est expliquée par le règlement suivant publié en 1925 et réédité en 1936 par le Département d'Education:

"Dans toutes les écoles dans lesquelles les commissaires décident par résolution de donner un cours primaire en français suivant la section 146 des Ordonnances des Ecoles, le français sera pour les personnes de langue française un sujet autorisé d'étude et pourra servir dans l'enseignement de tout autre sujet durant la première année. La lecture anglaise devra néanmoins dès le commencement être incluse dans le programme comme sujet d'étude.

Durant la deuxième année et lorsque l'enfant peut lire dans sa langue maternelle, l'enseignement de l'anglais proprement dit devra commencer.

Depuis le Grade 3 le français ne devra pas être enseigné plus d'une heure: le terme français ici veut dire lecture, étude de la langue, de la grammaire, analyse, dictée ou composition.

Dans tous les grades au delà du Grade 2 le programme dans tous les sujets autres que le français devra être celui qui est autorisé par le département de l'éducation et les livres devront être l'édition anglaise autorisée et en usage dans toute la province. Les instituteurs peuvent cependant donner les explications dans la langue maternelle aux enfants, si nécessaire."

Depuis deux ans nous avons réorganisé l'association des Instituteurs bilingues et créé l'Association des Commissaires d'Ecole dans le but de stimuler les parents et les maîtresses à obtenir le maximum de français permis à l'école.

Les Révérends Pères Jésuites font un sacrifice réel en mettant à notre disposition le Révérend Père Fortier, s.j., qu officiellement est le visiteur des Cercles de l'A.C.F.A. Mais qui de fait est visiteur d'écoles où l'on applique le programme de français, etdéjà son travail fructueux produit des résultats merveilleux, au point ou plusieurs de nos maîtres s'adressent à lui, plutôt qu'à l'inspecteur officiel du gouvernement pour promotions dans les écoles françaises.

Le Concours de français chaque année est un autre moyen de suppléer à la pénurie de français à l'école. Soyez assurés que vos dons et cadeaux annuels sont essentiels pour le maintien et le succès de cette oeuvre.

L'année passée nous avons réussi à faire insérer de la pédagogie française aux cours d'été donnés par l'Université aux Instituteurs qui voulaient les suivre. Cette année on nous annonce que le même cours sera donné et amplifié.

Sec. 249. (2) de l'acte des Ecoles (1936).

Dans le cas où le comité d'un district scolaire dans la division passe une résolution demandant que l'instruction religieuse soit donnée, sujet aux règlements des sections 147-8-9 de cet acte dans toute école de ce district et transmet de telle résolution au bureau de la division, ce bureau devra nommer à cette école un instituteur désigné par les commissaires de ce district.

Vous voyez que ceci nous permet d'obtenir des maîtresses d'école catholiques. Dans le cas où nous contrôlons le district scolaire ces maîtresses seront françaises.

Section 249, (3).— Si le comité d'un district scolaire dans la division passe une résolution demandant qu'un cours primaire en français soit donné dans une école du district et transmet copie de cette résolution au Comité de la division, le comité de la division devra nommer à cette école un instituteur désigné par les commissaires de ce district.

Cette section d'après nous marque une étape, un pas en avant, et est une reconnaissance officielle du français. Nous osons espérer qu'elle nous conduira à l'établissement d'une école normale dans l'avenir; ou au moins l'inclusion d'un cours officiel de pédagogie française à l'école normale. Ce que nous avons déjà d'une façon plus ou moins officielle depuis deux ans.

En terminant je pose une question. Pour combien de temps encore serons-nous réduits à nous imposer tant de sacrifices pour maintenir notre langue? N'oublions pas que toute la population française du Canada représente 28 p.c. à 30 p.c. de la population.

Je vois dans ce chiffre une puissance et une force suffisante pour obtenir de notre pays la reconnaissance complète du statut du français, non pas seulement dans Québec, mais dans chacune des provinces, si nous le voulons.

La grande difficulté c'est de vouloir! Il faudra un jour que Québec se joigne à toutes les minorités françaises du pays pour que la langue française prenne sa place officielle dans tout le Canada.

L. BERTRAND A MONTREAL

MONTREAL.— Le distingué écrivain français, M. Louis Bertrand, délégué de l'Académie française au récent congrès de la Langue Française à Québec, était hier midi l'hôte d'honneur du Comité France-Amérique et du Cercle universitaire.

M. Bertrand suggéra la fondation d'une académie canadienne, à laquelle on pourrait trouver facilement quelque lien d'affiliation avec l'Académie française. Il déclara être beaucoup moins sévère que nous sur la manière dont la langue doit être parlée, nous mettant en garde "contre les excès d'un purisme qui pourrait être dangereux pour l'expression et l'expansion de la pensée et de la sensibilité canadiennes.

UN ACCIDENT MORTEL

M. Henri Nadeau est victime d'un accident d'auto

DONNELLY.— Un jeune homme du village, Henri Nadeau, âgé de 22 ans, a été victime d'un accident d'auto à Nampa, mardi le 6 juillet. Il fut transporté aussitôt à Peace River, mais ne put survivre à ses blessures.

Belle et grande consolation pour les parents dans une telle épreuve, il reçut les derniers sacrements et mourut en chrétien.

Il laisse pour pleurer sa perte, son père et sa mère, M. et Mme Michel Nadeau; cinq frères, Evangéliste, Emile, Gédéon, Allyre, Ferdinand; et deux soeurs, Mesdames Lamarche et Jos. Pariseau.

Son service eut lieu à Donnelly vendredi le 9 juillet, au milieu d'une grande foule de parents et d'amis. les porteurs étaient Messieurs Paul et Bernardin Champagne, Amédée Tanguay, Adrien Demeule, Bernard Beauchemin, Léo Lagacé. Emile Tanguay portait la croix. De nombreux bouquets spirituels et de belles fleurs lui furent offerts.

M. et Mme Nadeau remercient bien sincèrement tous ceux qui leur ont témoigné de la sympathie, ou qui se sont dévoués pour eux à cette occasion.

Chez les Amicalistes

AU COUVENT DE MORINVILLE

MORINVILLE.— Selon que La Survivance et les cartes d'invitation l'ont annoncé, il y avait dimanche, 4 juillet dernier, assemblée générale des Amicalistes et anciennes élèves du Couvent N.-Dame. Leur Alma Mater leur sourit sous ses gracieuses décorations et rappelle à toutes de bien doux souvenirs.

Chacune se sent la bienvenue: elle y accourt, sûre d'y rencontrer l'accueil joyeux et plein d'affection qu'un enfant retrouve toujours en franchissant le seuil de la maison familiale.... Il y a du soleil dans les âmes. Des rayons de joie errent dans tous les coins; tout est clair et joyeux malgré le ciel nuageux et même les quelques ondées.

La journée des Amicalistes commence à la chapelle du Couvent. Recueillies devant le tabernacle pendant la messe, elles semblent pleines de ferveur soit pour invoquer le secours de Dieu, soit pour chanter ses louanges par les belles mélodies grégoriennes de la messe des Anges. A l'Evangile, le Rév. Père D. Gobeil, O.M.I., prononce une brève allocution que nous aimerions retrouver dans les pages du journal. Je l'espère pour ma propre satisfaction mais surtout pour le bien des âmes.... Puis la messe se continue et s'achève dans le même recueillement, la même piété qui en avait marqué le début.

La cérémonie terminée, les Amicalistes visitent les différentes parties de la maison, ne pouvant remettre à plus tard ce qui fait l'objet d'une curiosité bien légitime d'ailleurs.

Le banquet est servi dans le réfectoire des filles. Tout offre un magnifique coup d'oeil: les fleurs et les guirlandes aux couleurs de l'Amicale —blanc et jaune—la devise aussi: "Semper Fidelis", etc.... Nous ne reproduisons pas le menu, il nous suffira de dire qu'il révélait la délicatesse des intentions et l'habileté de l'exécution. Sous la touche magique de nos jeunes ou futures Amicalistes, tout venait à temps comme par enchantement.

Vers la fin du repas, la Rév. Mère Provinciale exprime sa joie de revoir les chères Anciennes et leur souhaite la plus cordiale bienvenue. Puis, Mademoiselle C. Loiseau, digne présidente de l'Amicale, annonce Mme A. Riopel, Mesdemoiselles Georgette De Tonnancourt et Raymonde Perras qui expriment brièvement mais chaleureusement la gratitude de leurs compagnes.

Monseigneur M. Pilon, P.D., président d'honneur, veut bien adresser quelques paroles aux convives. Il vante le dévouement de nos bonnes religieuses et invite les Amicalistes à la reconnaissance envers celles qui se dévouent sans compter. Il dit l'intérêt qu'il porte à toutes ses anciennes filles et la part qu'il prend à leurs peines comme à leurs joies. Il les suit de loin comme de près, et est toujours heureux de se faire leur conseiller.

Nous pouvons aussi savourer les chaudes paroles du R. Père Gobeil, O.M.I., ce véritable apôtre qui ne manque aucune occasion de répandre la bonne semence.

Le R. Père Engelbert, O.F.M., offre ses félicitations à tous pour l'oeuvre accompli et en qualité d'éducateur, il présente ses sympathies aux institutrices dont il a expérimenté les difficultés. Il invite les anciennes à dire et à redire merci, ce petit mot du coeur, semeur de joie et seule récompense temporelle des bonnes religieuses.

Puis M. A. Ricard, séminariste, en qualité d'ancien élève, dit sa joie des concerts où tout est prêt pour la réunion officielle. Celle-ci s'ouvre par quelques mots de notre dévouée présidente. Elle se fait l'interprète de l'exécutif et félicite les Amicalistes d'être venues prendre part à cette agape fraternelle pour faire revivre les souvenirs d'autrefois, cimenter les vieilles amitiés et surtout pour exprimer leurs sentiments de gratitude envers leurs bonnes maîtresses et leur vénéré Pasteur. Ensuite Mlle Loiseau remercie les Amicalistes de la confiance qu'elles lui ont témoignée en la choisissant comme présidente, il y a cinq ans, et de leur collaboration qui ne lui a jamais fait défaut. Au grand regret de toutes, elle présenta sa démission comme présidente mais elle assure rester toujours un membre intéressé et enthousiaste de l'Amicale. Chacune aurait voulu traduire les sentiments d'admiration, d'appréciation et de reconnaissance qui remplissaient leur coeur pour le zèle et la vaillance de leur présidente. Mlle C. Loiseau mérite certainement les félicitations les plus sincères.

On procède ensuite aux rapports, discussions et aux résolutions, suivis des élections dont voici le résultat:

Présidente: Mme A. Riopel;
Vice-Présidente: Mme R. Robert;
Vice-Présidente: Mme L. Riopel.
Trésorière: Mme H. Dupuis;
Secrétaire: Melle M. Lafond;
Sous-Sec.: Melle T. Gauthier;
Conseillères: Mme A. Trottier, Mme Thériault, Mlle M. A. Brochu, Mlle M. Sabourin.

L'après-midi se passe dans la plus grande joie. Toutes ces dames et demoiselles, jeunes et anciennes, semblent oublier les soucis de leur ménage pour se livrer à des jeux qui les attiraient tant quand elles étaient petites. Entre autres amusements. une grande animation règne autour des tables de "Bingo". Tous les yeux sont rivés sur les cartes afin d'être sûrs de ne pas manquer de numéro pour pouvoir crier "Bingo" et remporter ainsi les jolis prints. Comme entr'actes, on parle de tout ce que ramène à la mémoire la vue de la salle de récréation, des classes, des dortoirs, etc. On se rappelle les larmes versées sur la première lettre reçue de maman, ou sur un morceau de musique ou une leçon si difficile à apprendre. On revit les grands jours de fête remplis de grâces où l'on avait fait sa première communion, reçu la confirmation ou consacré sa jeunesse à la très Sainte Vierge. On raconte les petits tours bien innocents joués à sa compagne, les étourderies de ces jeunes années et les petites remontrances qui en étaient la suite. Par moments, de francs éclats de rire révèlent des découvertes intéressantes et parfois des méprises. On vient de découvrir une figure aimée sous des traits un peu changés.

Mais le temps passe et bientôt nos jeunes amies viennent avertir les anciennes que le souper les attend. Même entrain, même enthousiasme qu'au dîner. Encore quelques mots à ses anciennes amies, et la cloche de l'église annonce l'heure d'adoration. Toutes répondent à l'appel et profitent de ces quelques instants pour puiser la force qui les soutient dans le rude chemin de la vie.

A huit heures et demie les anciennes sont de nouveau groupées dans la grande salle pour le dernier article du programme de la journée. Mgr. Pilon, accompagné de Mère Provinciale et de nos anciennes maîtresses et compagnes, entre au son d'un duo de bienvenue joué par Mlle A. Trottier et Madame L. Riopel que nous avons le plaisir d'entendre encore au cours de la soirée. La nouvelle présidente, Madame A. Riopel, félicite les membres de l'Amicale du grand esprit de foi qu'elles ont manifesté en la choisissant comme continuatrice d'une oeuvre si bien dirigée jusqu'à présent. Au nom de toutes, elle dit un cordial merci à Mgr. Pilon, à nos bonnes Mères, à toute l'assemblée, spécialement à ceux et celles qui ont contribué à faire de cette fête un véritable succès.

A tour de rôle, élèves anciennes ou actuelles viennent nous réjouir, nous édifier ou nous émouvoir par leurs beaux chants, leurs ravissantes mélodies ou leurs charmantes saynètes.

Je ne saurais mieux clore ce petit résumé de cette journée qu'en citant un verset du beau chant des Amicalistes:

Reine des élus troimphants
Mère, bénissez vos enfants,
De l'Amicale.
Afin que d'un vouloir égal
Nous tendions vers notre idéal
De l'Amicale.
Plus en vertu nous grandirons,
Et plus de bien nous sèmerons
Par l'Amicale.
En attendant qu'avec amour,
Au ciel vous appeliez un jour
Notre Amicale.

—Une Amicaliste.

LE MARCHE

PRIX A EDMONTON

Blé—	
No 1 Nord	1.24
No 2 Nord	1.22
No 3 Nord	1.18
No 4 Nord	1.11½
No 5 Nord	1.02½
No 6 Nord	.96½
Fourrage	.80½
No 1 CW Gar.	1.18
Avoine—	
No 2 CW	.50½
No 3 CW	.47½
Fourrage	.45
Orge—	
No 3 CW	.57
No 4 CW	.50
No 5 CW	.51
No 6 CW	.50
Seigle—	
No 2 CW	.90
No 3 CW	.85½
No 4 CW	.72½
Ergot	.70½
Bétail—	
Agneaux de choix	6.00 - 8.00
Moutons d'un an	3.00 - 4.50
Brebis	2.00 - 3.50
Taures de choix	5.00 - 5.50
Taures moyennes	3.50 - 4.50
Bouvillons de choix	6.00 - 7.00
Bouvillons moyens	4.50 - 5.50
Veaux de choix	5.00 - 5.50
Veaux moyens	3.00 - 4.50
Vaches de choix	3.00 - 3.50
Vaches moyennes	1.50 - 2.50
Taureau	2.00 - 3.00
Porc à Bacon	- 8.90
Boeuf d'engrais—	
Choix	3.00 - 3.50
Autres	1.75 - 2.50

Oeufs—Variations quotidiennes

Prix payés par les marchands de gros aux producteurs

Grade A	15
" B	11
" C	08
Crème—	
Spécial	22
No 1	20
No 2	17
BEURRE —	
No 1, en boîte	27
Enveloppé, No. 1	26
No. 2	25
No. 3	23

Distingués visiteurs à Donnelly

DONNELLY.— Mercredi, le 7 juillet, M. S.-O. Hillerud, agriculteur provincial, a su vivement intéresser une centaine de personnes, dont quelques-unes venues même de Kathleen et de Tangent, à une démonstration et inspection, au rucher de M. Jos. Fillion, suivies d'une conférence d'une heure, très instructive et très appréciée. Le lendemain, inspection de quelques ruchers des alentours, avec instructions complémentaires sur l'élevage des reines abeilles, au rucher de M. Conrad Côté.

Pour compléter la journée, M. le Dr. Strickland, professeur à l'université, donna aussi de bons conseils utiles, sur différents sujets, surtout appréciés des dames présentes.

La température très belle et l'assistance nombreuse, firent un succès complet de ces deux jours d'étude, aussi nos deux distingués visiteurs s'en sont montrés très heureux.

RETOUR DU DR BEAUCHEMIN

CALGARY.— M. le Dr Beauchemin, qui représentait l'A.C.F.A. au Congrès de la Langue Française, est revenu très impressionné de ces grandes démonstrations nationales. Il est malheureux de voir l'injustice que le Réseau National de la Radio nous a réservée pour l'ouest pendant ce congrès.

A l'assemblée régulière de l'A.C.F.A., lundi soir, M. le Dr Beauchemin esquissa brièvement les grands évènements et les principaux discours, entr'autres, celui de l'abbé Groulx.

VISITE A LA CAPITALE

Eaton reçoit des enfants de Vimy

VIMY.— Mardi de cette semaine, notre bon curé conduisait à Edmonton douze de ses servants de messe. Quelle fête pour ces jeunes. A en croire les récits ils ont parcouru toute la ville. Le zoo et le théâtre ont été les plus grands attraits. Le bon Père les fit dîner au café T. Eaton. Le gérant, qui connaît depuis longtemps le bon Père Koolen, lui demanda en riant si tout les garçons lui appartenaient. Il lui répondit: "Certainement, pour aujourd'hui. Mais ce soir je vais les retourner à leurs parents." Alors dit-il: "Vous allez tous être mes convives." Appelant la servante directrice, il lui dit: "Donnez à ce bon Père Koolen et à ces enfants tout ce qu'ils désirent manger." Inutile de dire qu'ils furent bien servis.

NOUVELLES DE VIMY

VIMY.— Baptisée: Marie Ubalda Alice, fille de M. et Mme Odilon Aquin. Parrain et marraine, M. et Mme Oscar Trudel de Legal.

M. Antonio Reginbald de Legal conduisait à l'autel, samedi, Mme Julia Martel veuve, née St-Arnauld de Vimy. La bénédiction nuptiale fut donnée par le Rév. Père Koolen à la cathédrale. Nos meilleurs souhaits aux nouveaux époux.

De passage parmi nous, M. Vallée de Beaumont, chez sa fille Mme Lucien Lavoie.

M. Joseph Gagné nous est revenu après un séjour de quatre mois à Midnapore.

Yvette Gagné, enfant de M. Benoit Gagné, est revenue chez ses parents, de l'hôpital général où elle a suivi des traitements depuis 16 mois sous les soins du Dr Mousseau.

MORT DE MME SOPHIE SIMONIN

A Bassano

Bassano a perdu une vieille citoyenne jeudi, le 17 juin, dans la personne de Mme Sophie Simonin, décédée à l'hôpital de Bassano après une courte maladie.

Mme Simonin naquit en France le 1er mars 1862, et à sa mort elle était âgée de 75 ans, 3 mois et 17 jours. En 1893 elle quittait la France pour venir s'établir à Wolseley, Sask., où elle demeurait jusqu'au mois de mars 1909. A cette époque elle allait s'établir à Ouelletteville, dans le district de Gleichen, au nord de Cluny, où elle fut une des premières résidentes. Elle acceptait la position de Maîtresse de Poste pendant le temps de sa résidence là. Le 22 septembre 1912 son mari, L. E. Simonin, mourait d'une maladie de coeur, la laissant avec 12 enfants entre les âges de huit et dix-huit ans. Elle continua à diriger la ferme et les biens de son mari pour quelques années, et puis elle alla résider à Bassano où elle se trouvait au temps de sa mort. D'un caractère tranquille et aimable elle avait de nombreux amis, lesquels vont beaucoup la regretter.

La chère défunte laisse, pour déplorer sa perte, cinq garçons: Lucien, de Cluny; Léon, de Kelowna, C.B.; Henri, de Montréal; Georges, de Calgary; et Louis, de Bassano; et six filles: Mme A. Gauthier, de Cluny; Mme P. Rishaug, de Gleichen; Mme A. Perron, de Kelowna, C.B.; Mme L. Bouchard, de Vancouver; Mme F. Whitney, de Shepard; Mme G. LePage, de Bassano. Elle fut précédée par une fille, Mme J. Giroux, de Holyoke, Mass., en août 1932. Il y a aussi 52 petits-enfants et 14 arrières-petits-enfants.

Après sa mort, elle fut transportée à la maison du plus vieux de ses fils, dont la ferme est au nord de Cluny, où elle fut exposée. Le cercueil fut alors porté à l'église paroissiale de Cluny où le service fut chanté, le Père Rioux étant l'Officiant. La procession se rendit à Gleichen où un court service eut lieu dans l'église catholique, officié par les Pères Hyatt et Rioux. Sa dépouille mortelle fut enterrée dans le Cimetière de Gleichen à côté de son mari.

L'entrepreneur de pompes funèbres était le Dr. B. E. Barlow. Les porteurs étaient: Gérard Beaudin, Jules Gourdine, Lucien Simonin, Laurent Gauthier, Aimé Gauthier et Georges Rishaug, tous ses petits-fils.

MARIAGE DUBUC-TETREAULT

Béni à Vègreville par le R. P. Alexis Tétreault, O.M.I.

VEGREVILLE.—Le R. P. Alexis Tétreault, O.M.I. curé de Delmas, Sask., bénissait le 6 juillet dernier le mariage de René Dubuc et de Yvonne Tétreault, sa nièce. Le R. P. Georges Tétreault, professeur au Juniorat d'Edmonton, assistait au choeur.

Parmi les assistants, on remarquait la grand'mère de la mariée, Mme A. Tétreault, mère des deux Pères Oblats, et une foule de parents et d'amis. Le chant, durant la messe, fut exécuté par les frères du marié.

Le dîner eut lieu chez le père de la mariée, M. Jos. Tétreault. On passa l'après-midi à chanter.

Le même jour une autre des nièces des RR. PP. A. et G. Tétreault, O. M. I., Mlle Thérèse Bélisle, unissait sa destinée à celle de M. Armand Théroux de Warwick, Alta.

Aux mariés, nos meilleurs voeux de bonheur.

voyageurs à prix réduits.

Les directeurs de l'exposition ont mis en vente des billets au prix réduit de 5 pour $1.00, soit une épargne de $1.50. Qu'on se hâte de les acheter.

NOUVELLES DE GUY

GUY.— Les paroissiens de Guy sont heureux de saluer l'arrivée de M. et Mme Desharnais, venus de la Saskatchewan pour résider au presbytère. Madame Desharnais est la cuisinière de M. le curé; elle est aussi musicienne et sacristine.

Mlle Marie Caron est revenue en vacance dans sa famille au couvent de Donnelly.

M. François Jasmin est aussi en vacance dans sa famille après avoir passé l'année au Collège des Jésuites d'Edmonton.

M. Roland et Joffre Bourgeois, revenus du Juniorat St-Jean d'Edmonton, sont venus passer quelques jours en vacance chez leurs frères, Robert et Jules.

Mlle Médora Brulotte est en vacance dans sa famille.

Mlle Lena Loiselle et son frère Gérald sont venus passer quelque temps en vacance chez leur oncle, M. Nap. Loiselle.

M. l'Abbé St-Pierre est allé à la retraite des prêtres à la mission St-Augustin.

M. Arsène Fournier nous quitta ces jours-ci pour aller travailler à la mission Calais du Lac Sturgeon.

Les écoles sont fermées pour les grandes vacances de l'été. Les instituteurs et institutrices sont heureux de prendre leur vacance après une année de travail; pour nos enfants, nous leurs souhaitons de bonnes vacances.

Mme Fred Caron, institutrice de l'école Jason, fit un concert avant de fermer sa classe. Il a été très bien executé.

La sécheresse fait ici comme ailleurs la crainte des fermiers et aussi des fermières qui ne pensent qu'à leur jardin.

Nour aurons à Guy un pique-nique dimanche le 18 juillet. A cette occasion nous invitons cordialement tous nos amis des paroisses environnantes. Espérons qu'ils se joindront à nous pour faire de cette fête un succès.

PATRONNEZ NOS ANNONCEURS

NOUVELLES DE VIMY

VIMY.— M. Tom Parent, un des pionniers de la paroisse, et depuis quelque temps à l'hôpital pour suivre des traitements aux rayons-X et violet, nous est revenu ces jours derniers dans une très faible condition. La science médicale a perdu tout espoir de le soulager. Sa nièce, Mme Tremblay de Lafond, et son fils, sont venus demeurer avec lui pour en prendre soin.

Mlle Marie Jubinville de Lousana, institutrice à Plamondon depuis deux ans, était de passage ici en visite chez ses amis, la famille F. N. Therrien.

Notre institutrice Mlle K. Therrien, est partie pour l'Université où elle suivra les cours d'été, ainsi que Mlles Germaine Fortier et Clyna Morin.

Il y avait de passage cette semaine parmi nous des gens de Pontex, Sask., qui cherchaient à acheter du terrain. Espérons que ces braves gens s'installeront parmi nous et formeront une nouvelle tige à la souche de nos vieux colons.

M. T. Lachance est à se construire une magnifique écurie de 35 x 60 pieds, fondations en ciment ainsi que le plancher. Terminée, cette bâtisse aura toutes les améliorations modernes. Cette grande et magnifique écurie est une belle annonce pour Vimy, car cela prend des revenus pour une belle installation. C'est ce que constatent les étrangers.

LA PROSPERITE AU CANADA

Un ouvrage d'un grand intérêt

Sous le titre "LA PROSPERITE AU CANADA" le Ministère a fait paraître un ouvrage du plus haut intérêt pour l'étudiant, je jeune naturaliste, bref, pour tous eux qui, de près ou de loin, s'intéressent aux ressources minérales du Canada. Cet ouvrage de plus de 300 pages a été rédigé en collaboration par les géologues et les ingénieurs du Ministère qui y ont incorporé les fruits de leur longue expérience dans toutes les parties du Canada.

Un index bien au point facilite la consultation de l'ouvrage dont le texte est étayé de nombreuses illustrations.

"LA PROSPERITE au Canada" se vend 50 sous l'exemplaire et ne peut être fourni gratuitement. On est prié d'adresser sa demande accompagnée d'un mandat-poste ou chèque barré à l'ordre du Receveur général du Canada, au Directeur des Editions, Ministère des Mines et des Ressources, Otawa, Ont.

Les commandes peuvent être envoyées en franchise.

Au 31 mars 1937 la quantité de blé qui restait sur les fermes canadiennes était de 46,931,000 boisseaux, soit 20 pour cent de la récolte totale de blé de 1936, qui se montait à 229,218,000 boisseaux. Au 31 mars 1936, il restait 17 pour cent, colte de 1935, qui était de 281,935,000 soit 46,754,000 boisseaux de la récolte de 1935, qui était de 281,935,000 boisseaux.

COIN DES ANCIENS

Il est 3 h. moins vingt, lundi matin. Tout, autour de moi, est calme et silencieux sauf les claquements de dents et les frappements de genoux de notre ami René que Jean Baptiste Dalphond essaie de tranquilliser. Ce pauvre garçon est dans un état pénible.

Plus tard: 5 h. et demie (René en semi-coma) Enfin! Un gros garçon. Félicitations, René. Trois hourrahs pour les Anciens.

Surprise: Charles Lafebvre, qui est établi comme médecin dans la Saskatchewan est arrivé dimanche pour revoir quelques amis durant ses vacances. René était très fier de te voir. Il retournait en Saskatchewan mardi matin.

Charles Rodberg, modèle d'humilité et de calme pendant son séjour au collège, a dû lui aussi dévier un peu de ses habitudes, mercredi dernier. *Mes amis, croyez-le, croyez-le pas* — Charles est père d'un gros garçon. (Du moins, j'espère que ce soit un garçon, je suis si habitué à me tromper que ça pourrait bien être une fille). L'un ou l'autre, Charles, félicitations. Trois hourrahs pour les anciens.

Jeudi dernier, avait lieu à Legal, la réunion des anciens donnée en l'honneur des amis Tellier et Chatain. Trente membres se sont rendus pour la fête et il paraît que ce fut un succès. Pour raison majeure, je n'ai pas pu me rendre moi-même; je ne puis donc pas vous donner beaucoup de détails; Rosaire Racette a fait un discours resplendissant de sa fécondité réconnue.... Jacques Jenvrin a raconté quelques histoires.... notre président a fait les présentations et les deux coupables ont répondu (ils devaient probablement prononcer leurs dernières paroles, car une fois mariés....). Il a dû aussi y avoir une discussion entre Lionel et Lucien sur quelque point technique.... c'est une vieille coutume.

Questions:

Lucien, es-tu revenu vite de Legal?

Combien de "weiners" aviez-vous à Spruce Grove, Ferd?

Léon, Oh! Léon, qui va gagner la troisième course, jeudi?

Pourquoi est-ce que le club dramatique de St-Paul va jouer à Morinville?

Gérard, combien de grains de blé est-ce qu'un charençon peut manger?

Pourquoi est-ce que LeBlanc ne peut pas devenir papa dans le jour?

N'oubliez pas:

1. Mariage de Lionel.... trop tard, c'est déjà fait, le mariage était ce matin.
2. Mariage de Paul, jeudi à 8 h., St-Joachim.
3. Baptême de LeBlanc....?
4. Grande fête des Anciens au mois d'août.

—Le Secrétaire.

DECES DE M. G. PELLETIER

A Grande-Prairie

GRANDE-PRAIRIE — M. G. Pelletier de Sweet-Water est décédé à l'hôpital municipal de Grande-Prairie le 3 juillet, à l'âge de 63 ans. Né à St-François, comté de Madawaska, Nouveau-Brunswick le 16 mars 1874 il vint s'établir à Coleman il y a plusieurs années où il dirigea un moulin à scie. Après un séjour d'une couple d'années dans l'Est, il revint dans l'Ouest. Il demeurait dans notre région depuis 1926. Il s'était fait de nombreux amis.

Il laisse dans le deuil son épouse et deux frères et une soeur à Smithers, C.B.

Les funérailles eurent lieu en l'église catholique de Dawson, le 6 juillet. La dépouille mortelle fut inhumée dans le cimetière de Dawson Creek.

LA PREMIERE COMMUNION

A Lamoureux

LAMOUREUX.— Le 11 juillet avait lieu dans notre église la communion solennelle de nos enfants au nombre de cinquante. Douze d'entre eux recevaient la communion pour la première fois. Un grand nombre de paroissiens étaient venus se joindre à eux, si bien que ce fut pour ainsi dire une communion générale de toute la paroisse. Le choeur de chant exécuta avec piété plusieurs beaux cantiques appropriés à la circonstance.

Dans l'après-midi, l'assistance était presque aussi grande qu'à la grand'messe du matin. Les enfants s'acquittèrent de façon remarquable de la cérémonie de rénovation des voeux du baptême. Puis vinrent la consécration au Sacré-Coeur, à la Ste Vierge, la réception du scapulaire, la distribution des diplômes de catéchisme, et la bénédiction du Très Saint Sacrement. La cérémonie terminée, les enfants, les servants de messe et les chantres se réunissaient à la salle paroissiale où des douceurs et des rafraîchissements furent servis. Nous aimons à croire que enfants et parents garderont un souvenir durable de cette belle et édifiante journée.

REMERCIEMENTS

La famille Joseph Gagnon offre ses remerciements à toutes les personnes qui leur ont manifesté des sympathies à l'occasion de la mort de M. Joseph Gagnon de St-Paul.

Cinquantenaire sacerdotal

AU CAP DE LA MADELEINE

Le R. P. Constant Giroux, O.M.I., ancien missionnaire du MacKenzie, célébrera, jeudi prochain, son cinquantenaire de prêtrise — Le R. P. J.-B.-H. Giroux, missionnaire dans le Vicariat de Grouard, assistera à cette fête

CAP-DE-LA-MADELEINE.— Il y aura cinquante ans le 17 juillet prochain, que le Père Giroux, chapelain de Notre-Dame du Cap, a reçu le sacerdoce au Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa, des mains de Mgr Vital Grandin, O.M.I.

Le Père Giroux naquit à Saint-Valentin, comté de Saint-Jean, le 1er décembre 1862, et passa dès ses cinq ans, à la paroisse de St-Sébastien d'Iberville. Il fit ses études classiques au Collège de Montréeal de 1876 à 1882, *où il entra au noviciat* des Oblats à Ville LaSalle. Ses voeux prononcés en 1883, iil étudia la philosophie à l'Université d'Ottawa, et entra en 1885 au nouveau scolasticat d'Archville, aujourd'hui le scolasticat d'Ottawa Est.

Ordoné prêtre le 17 juillet 1887, le Père Giroux prenait, quatre mois plus tard, le chemin des pénibles missions du nord-ouest; où il devait dépenser 33 années de sa vie d'Oblat. L'immense vicariat du Mackenzie devint le théâtre obscur de son zèle, le champ ouvert à ses interminables randonnées d'apôtre. Il séjourna successivement aux missions du Lac la Biche, de Good Hope, de la Rivière Rouge Artique (qu'il fonda), de Peel River (Rivière Pelée) mission alors la plus au nord de toute l'Amérique. Il fut ensuite supérieur de l'importante mission de Notre-Dame de la Providence où il séjourna plusieurs années. C'est de là que l'obéissance le rappelait en 1920 dans l'est du Canada, lui assignant comme poste, le Cap-de-la-Madeleine. "Le Père Giroux nous écrit un ancien, revenait ruiné de santé, épuisé, à bout de forces, miné par sa vie de souffrances et de sacrifices, et apparemment, c'était pour mourir."

Or depuis dix-sept ans que ce retour s'est effectué, la mort n'a pas encore touché notre intrépide missionnaire des glaces et ne semble pas devoir le frapper de sitôt.

En 1930, le Père Giroux refit, sur la demande de Mgr Breynat, O.M.I., une apparition d'une année à la mission la plus reculée du Mackenzie, celle de l'Immaculée-Conception d'Aklavik, où il initia un jeune missionnaire à la langue des Loucheux, et goûta lui-même de nouveau à son cher labeur d'antan.

Le R. P. J.-B.-H. Giroux, l'un des plus vieux missionnaires du nord, desservant les missions des métis du district de McLennan, assistera à cette fête de son frère. Il est parti d'Edmonton jeudi dernier, après avoir passé quelques jours auprès de sa soeur, la R. S. Martin, dangereusement malade à l'hôpital St-Paul de Vancouver, d'un cancer d'estomac.

BEAUMONT

VA-ET-VIENT

BEAUMONT.— Mme Villard et sa fille retournent en Californie chez Mme Thomas Bilodeau. M. Zéphir Moreau d'Edmonton était aussi en visite chez Mme Thomas Bilodeau.

M. Isidore Dansereau a reçu la visite de deux de ses belles-soeurs, religieuses de la communauté des Soeurs de St-Joseph, dont l'une est en résidence à Trochu et la seconde en Californie.

MM. Aimé et René Hinse sont revenus d'une excursion de pêche au lac La Nonne. Ils furent chanceux. Ils sont revenus enchantés de leur voyage. Leurs épouses les accompagnaient.

Nos jeunes qui étaient partis en voyage par automobile nous sont revenus ces jours derniers. Partis depuis trois semaines, ils firent un excellent voyage durant lequel ils visitèrent l'Ohio, le Washington et la Colombie anglaise. Ils sont bien heureux de se retrouver chez eux.

Mme Adélard Maltais et Mme Blanche Clément sont parties pour un voyage dans l'Est. Nous leur souhaitons un excellent voyage.

M. et Mme Wilfrid Magnan ainsi que Mme Paul Magnan sont partis pour une excursion de pêche.. Nous souhaitons qu'elle soit couronée de succès.

Le 11 juillet, il y avait beaucoup d'animation sur le terrain des jeux. Les équipes de balle étaient nombreuses. Nous espérons que nos amateurs sportifs continueront à s'intéresser à ce sport si sain et si populaire.

—Corr.

MORT SUBITE A ST-PAUL

ST-PAUL.— La mort, cette faucheuse qui n'avertit jamais et qui n'épargne personne, est venue une seconde fois la semaine dernière, chercher à St-Paul un autre père de famille. M. Napoléon Létourneau, qui résidait dans notre ville depuis avril 1909, mourait subitement lundi, le 7 juillet, à l'âge de 59 ans. Son épouse (née Clara Chévrette,) le précédait dans la tombe il y a une dizaine d'années.

Il laisse pour le regretter cinq fils et six files; deux de ces dernières ainsi qu'un des fils demeurent dans la province de Québec; deux fils et deux filles sont mariés et demeurent dans les environs de St-Paul, les autres sont à la maison.

Les funérailles, sous la direction de M. W.-J. Spruhan, ont eu lieu jeudi, et comme aux précédentes, l'église était remplie de parents, d'amis venus tant de la campagne que de la ville, accompagner le défunt à sa dernière demeure.

Le service funèbre fut chanté par le Rév. Père Gaudet, O.M.I. Les porteurs étaient MM. Oscar Poirier, Adolphe Pigeon, Jos. Bélanger, Ernest Belzil, Hector Therrien et Adélard Chamberland.

M. Létourneau était un bon cultivateur, et a aussi toujours exercé à St-Paul le métier de forgeron.

Nos sympathies les plus sincères vont à la famille en deuil.

NOUVELLES DE MORINVILLE

MORINVILLE.— Nous avons appris avec regret la mort de M. Télesphore Nobert de Mearns. Il était un bon vivant qui ne comptait que des amis dans cette paroisse et sa figure était familière à tous. La mort l'a emporté dans la cinquantaine alors que tout lui souriait encore dans la vie. Nous offrons nos sympathies sincères à la famille qui pleure le cher disparu.

Alors que nos anciens disparaissent les uns après les autres, une nouvelle génération nait à la vie. C'est ainsi que nous avons eu le plaisir de faire ces jours derniers deux ,baptêmes. Le deux juillet c'était Marie France Denise qui était portée sur les fonts baptismaux. Lionel Tellier était parrain et Demoiselle France Faure, la marraine.

Le lendemain c'était le tour de Joseph Arthur Léonard Labonté. Arthur Rivet et sa dame étaient dans les honeurs pour l'occasion.

Nous apprenons que M. Léonel Tellier de Legal a contracté mariage au cours de la semaine avec demoiselle Faure. Le mariage s'est fait à Edmonton mais la noce traditionnelle a eu lieu à Morinville. De fait notre paroisse a été le pays d'origine de notre disciple de Thémis et il compte au milieu de nous, un grand nombre de parents et d'amis d'enfance. C'est donc dire que nous faisons tous, les meilleurs voeux pour les nouveaux époux et leur souhaitons bonne chance et prospérité.

Au cours de la semaine dernière, le ciel s'est montré plus clément envers notre population et par trois fois une pluie abondante a arrosé nos champs . C'est dire que ces derniers sont actuellement d'un beau vert et la récolte s'annonce convenable. Nous en remercions la Providence de tout coeur et nous avons admiré la conduite de certains paroissiens qui ont pousé la reconnaissance jusqu'à faire chanter une messe d'actions de grâce. Sans ces dernières pluies, nous aurions partagé le sort de nos cultivateurs de la Saskatchewan sur qui plane actuellement la plus grande désolation.

La rumeur veut que nous perdions bientôt deux de nos gentilles demoiselles les plus populaires. Nous disons "perdions" car, paraît-il, qui prend mari, prend pays et nos deux futurs ne sont pas de Morinville. Il faudra donc dire adieu à nos jeunes demoiselles et demander à Dieu de veiller sur elles. Qu'il les comble de ses bénédictions nombreuses et que Morinville garde toujours une place de choix dans le coeur de ces partantes!

La nouvelle nous est arrivée lundi matin de la mort de M. John Lutz. Ce cher Monsieur était retiré depuis un an chez ses religieuses allemandes demeurant non loin de Humbolt, Sask. C'est là que la mort est venue le chercher. Cependant il avait exprimé le désir de dormir son dernier someil près de sa femme bien-aimée et de ses chers enfants. Donc jeudi prochain, à dix heures, auront lieu les funérailles de ce vieux pionnier qui a habité notre district pendant de nombreuses années. Il a donné à tous l'exemple du travail, de la sobriété, d'une profonde foi religieuse. Il laisse pour pleurer sa perte un seul fils, Valentine, demeurant dans notre paroisse. Nous lui offrons, à lui et à sa nombreuse famille, nos sympathies les plus vives.

UNE VISITE EPISCOPALE

A ATHABASCA

ATHABASCA. — Nous avions mercredi dernier le bonheur de recevoir la visite de Mgr. l'Archevêque coadjuteur d'Edmonton acompagné de son secrétaire M. l'abbé Barbeau, venant pour la première fois visiter la paroisse de St Gabriel. Jeudi il y eut messe à 8 h. à laquelle une quinzaine d'enfants s'approchèrent pour la première fois de la sainte table. Dans l'après-midi à 3 h. avait lieu la confirmation au nombre de 30 dont quatre adultes. Son Excellence était assistée du Père W. Young de Rochester, du Père G. Strickland de Colinton, ainsi que notre curé, le Père McGowan. Monseigneur, après avoir questionné les enfants, leur adressa de bons conseils et ensuite s'adressa aux parents, tant en anglais qu'en français. L'assistance aux deux offices était nombreuse. Après la bénédiction du Très Saint Sacrement qu'il présida lui-même, les paroissiens se firent un devoir d'aller le saluer au presbytère. Il nous quitta le lendemain pour Colinton, laissant à tous l'impression de sa grande bonté.

Scène de grève aux Etats-Unis

NOUVELLES DES PAROISSES

St-Edmond

ST-EDMOND.— M. et Mme Louis Gérard de St-Vincent sont de passage chez M. et Mme M. Gérard, après un long voyage à Québec.

Mme Boisvert de Morinville chez M. et Mme Arthur Verrier.

Mme A. Garon, de Picardville, chez M. et Mme A. Garon.

M. et Mme A. Garon sont en voyage chez leurs enfants à Picardville.

Vimy

BAPTEME

Baptisé.— William Douglas, fils de M. et Mme William Donnelly. Parain et maraine, M. et Mme E. Pusché de Egremont, Alta.

—Corr.

Lamoureux

Louis Lepage, qui a été transporté il y a deux semaines à l'hôpital général, est resté sans connaissance depuis ce temps. Il paraît être en léthargie et paralysé d'un côté. Son état tout à fait étrange semble mystifier les sommités médicales. Nous faisons des voeux pour son retour à la santé.

M. et Mme Edmond Gaumont, accompagnés de Mme Gadourit de Nord Edmonton, entrepris en automobile le trajet de Vancouver. Nous souhaitons un bon et heureux voyage à M. et Mme Gaumont qui célèbrent leur 25ème anniversaire de mariage.

A part quelques ondées rares et bienfaisantes, la sécheresse domine dans nos districts et les céréales ne profitent guère. Plusieurs fermiers ont déjà livré à la pature des animaux le grain semé et duquel ils n'en comptent aucun rendement. Cependant il y a encore çà et là des champs bien verts; un peu de pluie leur ferait grand bien. Daigne la Providence entendre nos voeux et exaucer nos désirs.

C'est dimanche prochain que Lord Tweedsmuir doit visiter Lord Rodney. A cette ocasion, bon nombre de résidents de Lamoureux et de Fort Saskatchewan se proposent d'assister à sa réception.

PIQUE-NIQUE DE LA ST-JEAN-BAPTISTE

CALGARY.— Le pique-nique annuel de la S.-J.-B. aura lieu le 25 juillet au même endroit à deux heures. Après les amusements, le R. Père Bourque bénira les autos. On procédera ensuite à l'élection des officiers. Tous les Canadiens-français sont invités à venir passer une agréable journée champêtre. Invitez tous vos amis. Ce pique-nique promet d'être l'un des plus intéressants. Les familles canadiennes de la campagne seront les plus bienvenues à notre pique-nique.

En vacances: Mlle Thérèse Schmidt et ses frères Albert et Jules arrivèrent ensemble, ces jours derniers, chez leurs parents. Mlle Schmidt est garde-malade étudiante à Régina. Albert est étudiant et Jules, instituteur, en Saskatchewan. Nous leur souhaitons de bonnes vacances.

CHEZ LES BONNES AMIES

Dans notre petite ville, comme partout ailleurs, les nouvelles circulent avec une profusion qui étonne souvent et surprend parfois. J'ai en ce moment sur ma table de travail une multitude de nouvelles, j'allais dire une fusée de nouvelles à vous dérouler.

Vous prenez votre bout et puis je commence:

Au début la ficelle peut vous sembler froide, glacée même — ma foi! ce n'est pas sans raison.... Mlle Gabrielle Mercier est partie en vacances pour le Nord.

Un peu plus loin, la ficelle se tempère.... Mlle Alice Lemieux jouit en ce moment des beautés de Jasper, ces beautés qui épatent les touristes qui viennent de toutes les parties du continent.

Nous déroulons toujours.

Mme Gérard Baril et Mlle Lucia Boucher ont passé une semaine à Cooking Lake avec les Guides. Inutile de vous dire que celles-ci s'en sont données à coeur joie.

Nous apprenons que Mlle Gabrielle Hervieux passe son été à Alberta Beach. Elle nous reviendra tout probablement avec un superbe teint cuivre....

Mme Rosaire Racette de Blairmore est en ville pour les mois d'été.... Il fait bon de revenir à Edmonton et revoir ses amies....

Mais hola! Ca ne tire plus. Ah! voici, c'est qu'il y a un gros noeud dans notre ficelle: Oui, Mlle Ruby, depuis assez longtemps, projette mille et une choses sans pouvoir faire son choix. Maintenant qu'elle est en vacance, il ne nous reste plus qu'à l'observer et attendre le dénouement....

Mme Camille Brissette est partie pour Vancouver, accompagnée de sa charmante fillette. Toutes deux goûteront sans doute le charme tout particulier qu'offre Vancouver en cette saison.

A l'époque où il pleuvait encore (je veux parler du mois dernier) les Bonnes Amies avaient organisé un pique-nique. Il s'est mis à pleuvoir et après avoir tiré au sort (car plusieurs membres avaient offert leur domicile en guise d'abris pour le troupeau de Panurge) le sort tomba sur Madeleine Jenvrin et grâce à sa charmante hospitalité nous nous sommes bien amusées. On profita de cette occasion pour offrir à l'un de nos membres, Lilliane Côté, un souvenir. Le Cercle a l'honneur d'offrir ses voeux de santé et de bonheur à Lilliane et à son nouveau compagnon, M. Paul Chatain. Nos plus chaleureuses félicitations aux jeunes époux.

Secrétaire.

ATHABASCA

ATHABASCA.— Vendredi soir et samedi nous étions gratifiés d'une bonne pluie désirée depuis si longtemps. Espérons qu'elle ne nous arrive pas trop tard et que les habitants seront satisfaits d'une bonne récolte. Les petits fruits s'annoncent abondants et les jardins sont de toute beauté dans notre district.

Félicitations à M. et Mme L. Patry pour l'heureuse naissance d'une fille la semaine dernière.

En visite chez M. J.-A. Daigneault leur nièce, Mme A. Girouard de Falher ainsi que son jeune fils.

LES DEUX MAINS

par PIERRE L'ERMITE

(Suite)

—Il a souffert.... lui aussi....?

—Et souffert pour vous, Olivier Bernard! L'instant immense où nous sommes, il l'a prévu, il l'a voulu.... Il vous appelle!.... Ah! soyez enfin vous-même, et allez à Lui!....

Olivier le regarde encore.... D'un mouvement lent, réfléchi, il l'attire à ses lèvres, et, longuement, le baise....

....Et je lui réponds!....

— Maintenant, ne vous préoccupez plus de l'avenir. Notre caractéristique, à nous chrétiens, est de nous aimer et nous soutenir les uns les autres. Et je vous aime, Olivier, et je vous soutiendrai!.... Je me mettrai entre la douleur et vous!.... Vous voulez rester à Grez, n'est-ce pas....?

Olivier joint les mains:

— Et où pourrais-je vivre ailleurs désormais?....

— Donc, vous resterez à Grez, d'une façon ou de l'autre!.... Dussé-je ouvrir moi-même une école pour vous la donner! Vous êtes mon frère dans le....

Ici le curé s'arrête, ayant peur d'aller trop loin. Le malade s'en aperçoit, et comme l'abbé lit une interrogation dans ses yeux, il met aussitôt sa phrase au point:

— Vous serez mon frère dans le Christ, quand vous serez baptisé.... Car il faut que vous soyez baptisé....

— Oh! maintenant, je m'abandonne à vous.... Je veux tout ce que vous voulez!....

Mais, subitement, la figure du malade s'éclaire d'un sourire.... une autre pensée pleine de douceur lui est venue:

— Je deviendrai alors aussi son frère.... à elle....?

L'abbé, très loin, ne s'attendait pas à cette association d'idées.

Il ne voulut pas paraître surpris, et répondit tout aussitôt:

— Oui.... il y aura entre elle et vous un lien qui n'existe pas encore. Son Dieu sera votre Dieu.... Sa religion sera votre religion, et vous marcherez vers le même but, soutenus par les mêmes espoirs et le même sacrement. Mais, mon très cher ami, je voudrais qu'actuellement il y eût du silence sur votre âme...., que vous méditiez l'acte si grave que vous allez accomplir, et que rien ne se mette entre vous et Lui.., pas même elle!....

— Que votre volonté soit faite! répond Olivier, visiblement fatigué par cet entretien.

— Non.... pas la mienne : celle de Dieu qui vous parle par ma pauvre bouche....

Il y avait dix minutes que l'abbé Longuet s'était retiré, et déjà Olivier recommençait à s'agiter. Peu à peu, avec la fièvre, le délire réapparut comme aux plus mauvais jours du début de la maladie.

La lettre, surtout, revient dans les paroles incohérentes qui se pressent aux lèvres du jeune homme. On sent que chacune de ses phrases a comme labouré douloureusement l'âme de cet infortuné.

— Inutile de me déplacer.... Je resterai quand même!....

Et il se dresse sur son lit, avec des yeux de défi:

— .... Oui, je resterai.... mais sous terre!.... Venez donc m'y chercher!.... Rue Bolivar?.... Ah! Ah! ....Ah! Je me cacherai dans le presbytère....

Puis c'est l'écho des aperçus graves, indiqués par le curé:

— Pas à elle! ...Je ne dois pas penser à elle!.... Mais à Lui!.... Rien entre nous deux.... pas même elle!....

Et la préoccupation religieuse paraît prendre bientôt le dessus.

Pour la seconde fois de sa vie, sa mère le voit joindre les mains. Ses lèvres bégayent des mots qui veulent être des prières....

C'est d'ailleurs le Vendredi-Saint.

Il y a dans l'air comme des effluves de piété qui battent de leurs supplications tous les murs de toutes les demeures. Et elles semblent faire inconsciemment entrer le malade en communion avec ceux qui, dans ces jours trois fois saints, reviennent du fond de leur indifférence ou de leur scepticisme au Dieu de leurs ancêtres.

La foule se rend nombreuse à l'église de Grez pour l'adoration de la croix, qui est une cérémonie très populaire dans le pays. Adda, en y conduisant ses élèves, monta jusqu'à la sacristie pour avoir des nouvelles.

— Priez pour lui, répond le curé, c'est un pauvre malheureux que Dieu conduit à la vérité par des chemins terribles!!

— Vous croyez qu'il y arrivera?

—Il y vient tellement, qu'il m'a livré ses insignes maçonniques. Ma bonne, qui l'a vu tout à l'heure, me racontait qu'en son délire il répétait des phrases entières d'une *Imitation de Jésus-Christ* que je lui ai laissée.

— Et le baptême?....

— Il le recevra à la première occasion favorable.

—Le médecin disait, ce matin, au château, que sa rechute le tuerait....

— De toutes les façons, j'ai l'intention de le baptiser très vite— Seulement, ce sont des jours exceptionnels.... Il ne sait presque rien de la religion, et je guette l'heure la meilleure que m'indiquera la Providence. Priez, ma petite Adda, c'est le seul mot sérieux que, vous et moi, puissions dire en ce moment!.... Priez pour lui, qui vous aime toujours beaucoup!....

— Et moi, dit Adda, je le plains tellement aujourd'hui que j'ai l'impression de l'aimer enfin un peu....

CHAPITRE XXX

Adda avait été très franche dans la réponse qu'elle venait de faire à l'abbé Longuet.

Presque à son insu, il se produisait une transformation dans sa mentalité primitive.... Une petite fleur d'affection poussait en la pitié de son coeur.

Elle ne se sentait plus la jeune fille altière, révoltée jusqu'à la dernière limite de sa fierté parce qu'un Olivier Bernard avait osé lever jusqu'à elle l'audace de son amour.

Certes, Adda n'admettait pas encore la possibilité de se laisser aimer par cet homme.

Mais le travail lent des réflexions intérieures.... l'estime, la commisération pour une grande souffrance amenaient peu à peu la jeune fille à cette frontière qui borde les contrées les plus diverses du sentiment humain.

Elle sait Olivier pauvre, malheureux, sans avenir, persécuté, en marche sur le chemin douloureux de la croyance. Dans ces conditions, il devient intéressant, et, vraiment, la jeune fille répond à la demande de prières avec une sympathie que sa franchise ne songe pas à dissimuler.

Le matin du Samedi-Saint, Adda sortit de l'église sans avoir pu joindre l'abbé Longuet, dont elle espérait apprendre quelque chose. Mais elle rencontra la bonne du presbytère et, d'avance, elle lut du malheur sur sa figure.

— Il ne va pas du tout...., dit la servante, la nuit a été terrible!

— Vous le croyez perdu?....

— Le médecin ne garde plus aucun espoir. Son cocher l'a entendu affirmer qu'il ne lui donnait pas trois jours.... et encore!

— Et juste au moment où M. le curé venait de le conquérir!

— Cela lui servira pour là-haut.

— Savez-vous qui je plains surtout en ce moment terrible?.... conclut la jeune fille.... C'est la pauvre mère qui va rester seule, sans logis, sans argent et sans aucun moyen d'en gagner.

— Ça, c'est la vie, ma pauvre demoiselle!....

— Alors, la vie est bien triste! fait Adda en descendant lentement la petite côte qui vient mourir devant la ruelle de Perthes.

"Ça, c'est la vie!...." La phrase de la bonne revient devant sa pensée comme pour défier toute contradiction. Et quand elle l'a bien vue, bien acceptée, Adda se trouve devant la maison de l'instituteur, dont les volets clos sur la façade muette semblent être des yeux tristement fermés dans un visage déjà mort.

Un instant, la jeune fille médite cette vision. Olivier Bernard est venu à Grez comme on va au bonheur, à la victoire, à l'avenir. Et il meurt malheureux, vaincu, haï par les siens, sans aucun espoir ici-bas. Pauvre garçon!.... Et comme il enlève à bien d'autres le droit de se plaindre de la destinée!

Mais qu'est-ce?

Mme Bernard a poussé la petite grille de l'école, et vient de sortir dans la ruelle.

Sans le chercher, sans peut-être le vouloir, les regards des deux femmes se sont croisés.

Alors, il se passe ceci:

La vieille mère, dont le vent agite les mèches grises, fixe Adda, hésite, puis seublant faire appel à tout son courage, vient, très simplement, très doucement, prendre les deux mains de la jeune fille, et, avec une immense douleur au fond des yeux:

— Mademoiselle, mon malheureux enfant va mourir!....

D'un mouvement irrésistible Adda ouvre les bras, attire la mère sur sa poitrine, et l'embrasse dans une longue étreinte.

— Pauvre Madame!.... Peut-être que non..?

—Si ....je le sais.... moi!.... Ils me l'ont tué, mon grand! Il allait mieux.... Vous lui aviez fait du bien.... après lui avoir fait tant de mal!....

— Oh! je ne vous fait pas de reproches!.... C'était votre droit! Nous sommes de pauvres gens.... Oui, il a beaucoup souffert par vous.... Mais ce sont les autres qui me l'ont tué!....

La vieille femme regarde la route grise qui s'enfuit monotone vers l'infini de la plaine.

(à suivre)

REFLEXIONS D'UN ERMITE

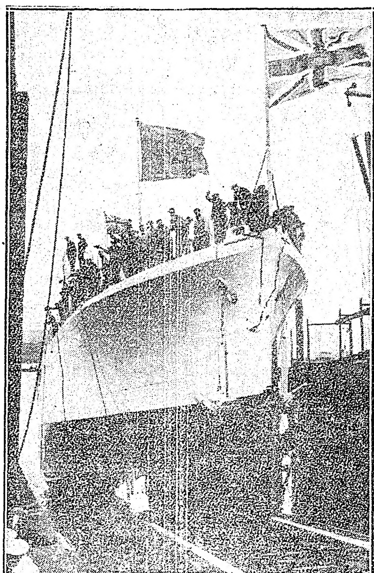
(Suite de la page 3)

je me joindre à cette cohorte et dire à mon tour: Mon Dieu, j'ai confiance en vous.... jusqu'à un certain point?.... Décidément non, j'aurais honte de lui parler ainsi et, pourtant, ne sais-ce pas justement là ce que je lui disais indirectement? Voyez la belle logique! Mais, quand on se décide à regarder les choses en face, on les voit mieux, et je découvre, en y réfléchissant, que, malgré tout, je possède cette confiance absolue, illimitée, que je dois au bon Dieu. Grâces lui en soient rendues!

Je savais toutes ces choses auparavant, dira-t-on.... C'est vrai, mais je n'y pensais pas, ou pas de la bonne façon. Le champ de la pensée, comme les autres champs, a besoin d'être défoncé, labouré, cultivé, afin de produire fruit qui vaille. Alors, en creusant un peu dans le mien, j'en ai fait sortir un bout de méditation dont je vous offre les points saillants et qui, sans avoir été consciemment préparée, n'a pas manqué de se montrer fructueuse. Elle a, comme il convient, son résultat pratique. J'ai acquis, ou plutôt retrouvé, la certitude que Dieu exauce les prières, les miennes aussi, et que ce qui me semble si difficile, presque impossible, ne l'est pas à ses yeux. Je suis convaincu, à n'en pas douter, que j'obtiendrai, en son temps, ce que je demande humblement, avec confiance et patience, acceptant en tout la sainte et parfaite volonté de Dieu. Si jamais la tentation de vaciller me menace, je me dirai: Courage, mon vieux! Cramponne-toi fermement à l'idée victorieuse que Celui à qui tu t'adresses est le même Sauveur qui déclara à ses apôtres: "Demandez et vous recevrez" et répète-lui du fond de l'âme: "Coeur Sacré de Jésus, j'ai confiance en Vous."

Pierre Nicole.

Lancement d'un bateau anglais



Une nouvelle unité parmi les vaisseaux miniers qui vient d'être lancée à Devenport, Angleterre.

HISTOIRE DU LAC-LA-BICHE

(Suite de la page 3)

garçons jusqu'à ce qu'ils pensent à se marier, et ils y pensent vite. La mère se dit la maitresse des filles. En général, ils n'en sont point maitres: il n'y a aucune correction religieuse; s'ils les frappent, ce n'est que lorsqu'ils sont fâchés et qu'ils ne peuvent plus les supporter. Les garçons un peu grands n'ont aucun commandement à recevoir de leurs mères. Le père dit que la conduite de ses filles ne le regarde pas. Les animaux domestiques sont répartis à chaque enfant, et souvent on entend dire à un père: je voulais vendre ou changer tel animal, mais il appartient à mon garçon, il ne veut pas.

"A ces vices il faut ajouter **l'inconstance et le peu d'union dans les mariages**: une petite contrariété est souvent suffisante pour qu'ils menacent de se séparer.

"Les CRIS qui prient sont encore peu nombreux. Leur caractère ne diffère pas beaucoup de celui des Métis. Ils sont peut-être un peu moins suffisants.

"Une bande de Montagnais a coutume de venir tous les ans faire une petite visite. Ils conservent assez leur caractère national, quoique ici ils soient vraiment paresseux pour se faire instruire. Ils ne sont pas aussi honnêtes que leurs compatriotes quand ils rencontrent le bien d'autrui.

"La pire espèce est sans contredit un ou deux BLANCS, chassés probablement de leur pays natal pour dettes ou mauvaise vie, qui essayent de pervertir les esprits faibles". (2)

Pour combattre efficacement tant de vices et christianiser réellement leurs chrétiens, il sembla aux missionnaires qu'un des meilleurs moyens était de les fixer le plus possible autour de la Mission, et, dans ce but, de les habituer peu à peu à cultiver la terre, pour qu'ils ne fussent plus obligés de parcourir sans cesse la forêt ou la prairie, en quête de leur nourriture.

Ils s'y appliquèrent, et ce ne fut pas sans quelque succès, bien que le découragement menaçât plusieurs fois de les arrêter dans leur oeuvre.

La culture était possible au Lac la Biche, les Pères en avaient fait l'expérience dès leur arrivée, et l'écrivain Henry John Moberly, qui fut commis en charge du poste de la Baie d'Hudson vers 1856-57, le fait remarquer, en insinuant que l'exemple des missionnaires catholiques a été imité avec le même excellent résultat: "Le Lac la Biche, à l'époque dont j'écris, formait toute une colonie. Sur la rive est du lac se trouvait le poste de la Compagnie, et, à moins d'un quart de mille de distance, l'église de la mission anglaise, aux soins du révérend Henry Steinhur. Il y avait, un peu plus loin, cinq maisons, occupées par des métis et des traiteurs libres. Sur la rive sud, à deux milles environ de distance, on voyait le groupe de bâtiments formant la mission catholique, dont le R. Père Maisonneuve était supérieur. Là aussi il y avait plusieurs maisons (several houses) occupées par des métis. La terre cultivée et les jardins qui entouraient ces deux centres montraient que toutes sortes de légumes pouvaient croitre en ce lieu à la perfection". (3) Le climat, suffisamment modéré, et le sol, d'excellente qualité en certains endroits, se prêtaient en effet à toutes les cultures. "Le plus grand froid que nous ayons eu jusqu'ici (1862), dit le Père Tissot, a été de 39½ centigrades, et la plus grande chaleur de 32°" (soit 39° et +90 Fahrenheit). Le sol est généralement assez fertile, capable de nourrir ses habitants, s'ils voulaient se livrer au travail". (4)

NOTRE DETTE ENVERS QUEBEC

(Suite de la page 1)

velle dans nos prairies et qui n'a cessé d'entretenir chez nous le flambeau de la foi; dette spéciale de gratitude envers la communauté des Pères Oblats, dont nous saluons ce soir un des membres les plus éminents.

Ce sont là des dettes dont on ne peut pas s'acquitter, elles sont gravées en caractères ineffaçables dans le coeur de tous les vrais Canadiens de l'Ouest.

Vous êtes venu chez nous deux fois, Eminence, et vous savez avec quel accueil enthousiaste nous vous avons reçu. Peut-être n'avez-vous pas été frappé par la variété de nos paysages de plaines, par l'océan des prairies à perte de vue.... car ce devait être de chez nous que le malin disait: "On y voit loin, mais on n'y voit rien". Mais, peut-être, ce qui vaut mieux, avez-vous été touché par la persévérance chez nous des vertus ancestrales. Nous tâchons d'être fidèles à nos traditions et c'est déjà quelque chose. A 2,000 milles de Québec, à près de 5,000 milles de Paris, la persévérance française doit être méritoire.

Quelqu'un qui s'attendrait en venant chez nous à entendre parler délicatement une langue merveilleuse serait probablement désappointé comme il le serait d'ailleurs s'il visitait certaines provinces de France. Les petits garçons de nos très humbles familles parlent le mieux qu'ils peuvent et c'est déjà beaucoup. Né moi-même dans l'Ouest, y ayant vécu toute ma vie, je parle la langue simple de mon entourage. Et puis, après tout, l'enthousiasme pour la cause française suit dans l'Alberta la même loi qu'ailleurs.... A l'occasion, cela monte jusqu'aux nues, surtout aux environs du 24 juin et de nos grandes assemblées nationales, puis cela disparait presque, au point qu'il faut souvent avoir la foi sacrée jusqu'aux moëlles pour croire à la survivance possible.... Et cependant nous y croyons. Ce n'est pas toujours facile.... Surtout lorsqu'il court des rumeurs déplaisantes de sécession. Sur cela, je n'ai qu'un mot à dire: la France autrefois nous avait abandonnée, mais l'âme française et la langue française ont survécu quand même.... De même, là-bas, dans l'Ouest, si vous nous abandonnez, ce qu'à Dieu ne plaise, fils de Canadiens, de foi trempés, nous tiendrons quand même.

Oui, jadis, la France subissant le sort malheureux du combat, le coeur angoissé, laissait, échelonnés sur les bords du St-Laurent, 60,000 croyants. L'ennemi et même la Mère-Patrie s'attendaient à ce que cette poignée de paysans, ces simples, ces rêveurs aux rêves apparemment irréalisables, oublieraient vite, et seraient vite oubliés....

Plus tard, longtemps après, la vieille province, devenant consciente de sa puissance et de sa grandeur, s'étant ressaisie et repliée sur elle-même, généreuse.... magnanime.... pardonnant à ceux qu'elle jugeait digne.... laissait lire sur son blason ce mot: "Je me souviens", qui peut aux yeux de plusieurs paraitre une sorte d'énigme....

Elle rappelle, en passant, une souvenance qui n'est pas exemple de mystère. Pour les uns ce souvenir a une voix délicate et douce comme celle d'un enfant quand son regard reconnaissant et plein de pardon se reporte vers la mère-patrie.... Pour les autres, ce souvenir a une voix tendre et caressante comme celle d'une mère, quand son regard s'attendrit sur le sort de ses enfants éloignés par delà les frontières.... Et pour quelques-uns, il évoque plutôt une figure muette, comme un sphynx, plongé dans un silence impénétrable. — Le voyageur fatigué qui s'arrête dans vos murs, qu'il soit parent ou étranger, ami ou ennemi.... qu'il soit humble ou puissant.... interrogeant cette devise énigmatique, se demande à quoi elle songe la vieille Province dans son mystérieux et inscrutable: "Je me souviens".

Aujourd'hui, en cette réunion familiale, ne songeons pas à ce troisième aspect.... Laissons plutôt nos âmes s'emplir du souvenir apaisant et affectueux que les enfants éloignés ont gardé et garderont toujours du berceau de la race, la vieille province de Québec.

Aux frontières de la Patrie, l'histoire se répète. En dépit des abandons, des désertions, le nombre de nos paroisses ne cesse d'augmenter. A qui devons-nous cette étonnante survivance? Nous n'avons qu'à regarder Là-Haut: les signes divins de notre prédestinée sont évidents. La fidélité de notre admirable clergé à sa race nous a sauvés.

J'étais chargé, M. le Président, de présenter les Congressistes à Son Eminence, et voilà que je m'attarde à vous parler de mon pays de l'Ouest. Que voulez-vous, c'est le pays de l'enthousiasme, c'est le pays des jeunes. Il n'y a pas de vieux chez nous, et il n'y a pas d'anciens. Vous souriez et en doutez peut-être en voyant mes cheveux blancs.... Ce n'est que le reflet des jours ensoleillés de l'Alberta et des sommets neigeux de nos hautes montagnes, qui restent toujours jeunes, parce qu'elles sont éternelles.

Bien peu des hommes de mon âge ont eu comme moi l'avantage d'être au pays entièrement, d'être nés dans l'Ouest, la plupart sont venus de l'Est. Dans la lutte nécessaire, ils ont trouvé l'occasion de développer à fond leurs talents, ils ont puisé chez nous un esprit d'initiative et un élan extraordinaire; de sorte que leur déplacement a été un avantage éclatant pour eux et pour le pays. Pour ne mentionner que quelques-uns, je vous rappelerai que le représentant du Canada auprès de la France depuis 25 ans vient de l'Ouest, il vient de l'Alberta. L'Ouest a donné deux Premiers Ministres au pays. Et surtout l'Ouest a généreusement fait un beau geste, quand il a laissé partir l'évêque de Gravelbourg en Saskatchewan, devenir archevêque de Québec et Prince de l'Eglise. Oui, Eminence, Primat de l'Eglise du Canada, Archevêque de la Capitale, et Cardinal, nous aimons à proclamer hautement et avec fierté tous ces titres, car vous êtes à la fois notre Chef et notre Gloire.

Je vous présente donc, l'hommage respectueux et reconnaissant des Congressistes, l'élite de la nation, tous désireux de vous entendre, tous disposés à laisser mûrir en eux vos bons conseils, tous décidés à garder, selon la devise du grand blessé de l'Ouest, Monseigneur Langevin, à garder intact le dépôt sacré, et à persévérer à travers toutes les difficultés dans le droit chemin de la fidélité religieuse et nationale.

Permettez-moi, pour finir, de souhaiter de vous voir revenir envore visiter là-bas les avant-postes de la race, là où votre coeur est attaché fortement par tant de souvenirs; nous vous recevrons comme le représentant de l'Eglise et de la Province-Mère et nous nous sentirons encore un peu plus les fils dévoués de celui à qui la Providence a confié le destin spirituel et la survivance de la Patrie.

MGR BREYNAT

est de retour

Son Excellence Mgr. Gabriel Breynat, O.M.I., vicaire apostolique du MacKenzie, est arrivé à Edmonton ce matin, de retour d'un voyage en Europe, et particulièrement à Rome où il a été reçu en audience par le Pape.

FUNERAILLES DE T. PARENT

à Vimy

VIMY.— Lundi le 12 courant ont eu lieu les funérailles de M. Thomas Parent, qui s'est éteint doucement dans le Seigneur samedi matin, après une longue maladie, soufferte avec une grande résignation, et fortifié par tous les secours de la sainte religion.

Né à Roberval, Lac St-Jean, Québec, en 1876, il vint s'installer ici à Vimy en 1904, à deux milles du village, où il travailla une demi-section de terrain qu'il vendit à M. Alec Lavoie voilà quelques années. Alors il s'installa au village, où il résida jusqu'à sa mort. On peut lui attribuer le beau titre donné au protecteur de Jésus: "Il était juste". M. Thomas Parent était célibataire, et Mme Tremblay de Lafond la seule parente et héritière.

La levée du corps fut faite par M. le curé Koolen qui chanta aussi le service. La messe solennelle de Requiem a été bien rendue par le chorale de la paroisse. Après le Libera, la dépouille mortelle fut conduite au cimetière, suivie d'un cortège long et imposant formé par ses nombreux amis de la paroisse et ceux des paroisses voisines.

Nos sincères sympathies à Mme Tremblay.

TOUJOURS INTROUVABLES



HONOLULU — On a des raisons de croire que l'avion d'Amelia Earhart a été englouti dans les eaux de l'océan Pacifique. On entretient peu d'espoir sur le sauvetage d'Amelia Earhart et de son compagnon, le capitaine Noonan. Depuis plus d'une semaine, des avions et des navires américains ont fait des recherches inutiles. Cependant, George Pudnam, mari de l'aviatrice américaine, est convaincu que le "laboratoire volant" de son épouse s'est abattu dans le groupe des Iles Phoenix, et la plupart des experts sont de son avis.

SEANCE DES A.-GARDISTES

(Suite de la page 2)

avec tout cela?

T. Vallée: Ils crièrent si fort et si longtemps chez le premier ministre que celui-ci dut prendre Hérode par l'oreille et le faire rentrer chez-lui.

M. Boulanger: — Serait-ce pour la défense des chers petits Ontariens que le grand et infatigable Samuel Genest a lutté pendant plus de vingt ans?

R. Maisonneuve: — Précisément. Et, ici, ne convient-il pas de saluer fièrement le nom du grand défenseur de nos droits en Ontario.

(Tous): Honneur et gloire à la mémoire de Samuel Genest!

M. Boulanger: — Après tant de défaites, Hérode n'a pas dû mettre le pied au Manitoba.

L. Proulx: — Oui, il est sorti de l'Ontario par le Manitoba, mais Mgr. Langevin ne lui donna même pas l'espoir d'y vivre une heure.

R. Philion: — Je vous dis qu'il en avait de la hardiesse, ce méchant.

H. Lirette: — J'ai hâte d'entendre parler de sa visite chez-nous.

L. Proulx: — Avant d'entrer dans l'Alberta, notre Hérode attaque les petits de la Saskatchewan. Après s'être emparé du Gouvernement, il enfonce les écoles, décroche les crucifix et racle les livres français.

T. Vallée: — Quel scandale dans un pays catholique comme le nôtre?

R. Maisonneuve: — Mais sa victoire fut de courte durée. Vaincu dans cette province, il rentre en maître chez-nous et établit son trône dans nos écoles albertaines.

M. J. Viens: — Et c'est depuis ce temps qu'on nous impose des livres sans Dieu, qu'on nous acorde une petite demi-heure de français par jour.

L. Proulx: — Mais, n'y aurait-il pas moyen de réagir contre cette ambiance athée?

Y. Paré: — Sans doute et c'est justement ce danger qui a fait surgir l'Avant-Garde, école d'action catholique et française. Ce mouvement fait contre-poids au programme scolaire païen et anglicisateur.

M. J. Viens: — De plus, la lumineuse encyclique de Sa Sainteté Pie XI sur "L'éducation de la jeunesse chrétienne" justifie pleinement le combat que nous livrons pour la défense de notre langue et partant de notre foi.

H. Lirette: — Je vous prie de croire, chers ainés, que je ne regrette nullement de m'être laissée enthousiasmée par la lecture de ce fameux article.

Y. Paré: — Cette causerie prouve une fois de plus que l'Avant-aGrde nous gardera au Christ et au Canada français.

David Larose: — Vive le Christ-Roi! (Tous répondent de même).

David Larose: — Vive le Canada français! (Tous répondent de même).

DECES DE M. T. NOBERT

(Suite de la page 1)

Emile, Frédéric, Georges, Alphonse, tous de Mearus; sa mère, Mme S. Nobert de Rivière qui Barre, une soeur, Mme W. Beaupré de Mearus.

Les personnes dont les noms suivent ont offert des bouquets spirituels: son épouse; sa mère; M. et Mme Emile Nobert; M. et Mme Eugène Nobert; M. et Mme Fred Nobert; M. et Mme Wilfrid Beaupré; M. Georges Nobert; M. A. Nobert; M. et Mme A. Soetaert; la famille Boddez; M. et Mme L. Lema; MM. Georges et Alphone Soetaert; M. et Mme F. Steffes; Victor, Marguerite et Willie Soetaert; M. et Mme A. Steffes; Mlle Marguerite Soetaert, Juliette et Albert Lema; M. et Mme H. Hogan;; M. et Mme E. Lema; M. et Mme Louis Turgeon et la famille; Louis et Rosie Dhoedt; M. et Mme Hector Boddez; M. et Mme Hanly; Willie et Simon Ouimet; F.-E. Belliveau; M. et Mme Henry Lema; M. et Mme J.-C. Haule; Mme Hollé et sa famille; M. R.-J. Willis; Mme Adèle Comeau; M. R. L'Hirondelle; M. Prudent; E. Barlé; M. et Mme Houle; Mme J.-D. Stevens et Johnnie; MM. L. et C. Krammer; M. et Mme J. Douziech; M. H.-A. Gibeau.

La Survivance, prie les membres de la famille Nobert d'accepter ses sympathies les plus incères.

La famille Nobert remercie toutes les personnes qui leur ont manifesté des sympathies à l'occasion de cette douloureuse épreuve.

Annonces Classifiées

LA SURVIVANCE

MERCREDI, 14 JUILLET, 1937

Impressions de notre représentant

M. le juge Lucien Dubuc au Congrès de la Langue française à Québec

Il présente les hommages des congressistes à S. E. Cardinal Villeneuve

....Voici un résumé du discours de M. Lucien Dubuc, juge de la Cour de district d'Alberta, prononcé à la deuxième séance publique au Colisée.

Les gens de l'Alberta ont la réputation de ne pas payer leurs dettes et de passer, en plus, des lois en conséquence. Il se peut que l'Alberta ne paie pas toutes ses dettes, suivant, en cela, l'exemple de très grands et très puissants pays par delà les mers.

Mais, il est une dette dont les Franco-Albertains ne tiennent pas à se libérer, c'est bien cette dette héréditaire et imprescriptible envers la vieille province de Québec, qui a donné à l'Alberta ses enfants, c'est aussi cette dette plus lointaine, mais sans cesse renouvelée et toujours vivante envers la France qui a prêté aux Franco-Albertains sa langue et son idéalisme.

Les Franco-Albertains se rappellent aussi avec gratitude la dette qu'ils ont contractée envers leurs premiers missionnaires, principalement les héros que furent les Pères Oblats, dont Son Eminence est l'un des membres les plus glorieux.

Les Franco-Albertains veulent être fidèles à leurs traditions, et cette persévérance française que montre un petit peuple qui vit, à 2,000 milles de Québec et à près de 5,000 milles de Paris, cette persévérance française doit être méritoire.

Même sous la domination britannique, l'âme et la langue française ont survécu au Canada. Les Franco-Albertains, qui sont des Canadiens de foi trempée, sont bien décidés à continuer à tenir, quoi qu'il puisse advenir.

M. le juge Dubuc rappelle, dans la dernière partie de son discours, que plusieurs hommes d'Etat qui font honneur à leur pays sont originaires de l'Alberta. Il rend ensuite un hommage tout particulier au Cardinal Villeneuve, qui a été le premier évêque de Gravelbourg et qui fait la gloire de l'Est et de l'Ouest du pays.

L'HON. TH. CHAPAIS PRESENTE M. LOUIS BERTRAND

Voici le texte de l'allocution prononcée à la deuxième séance publique du Congrès de la Langue française par sir Thomas Chapais présentant Louis Bertrand, délégué de l'Académie française:

C'est notre heureuse fortune que d'avoir au milieu de nous, ce soir, durant ces grandes assises de notre doux et cher parler français, deux personnalités illustres en une seule présence: la noble et glorieuse Académie française, et le prestigieux écrivain qu'elle a su choisir, entre quarante immortels, pour être son ambassadeur extraordinaire auprès de notre Congrès.

Devant ce magnifique auditoire un long panégyrique de cette reine des académies serait assurément superflu. Nommer devant vous l'Académie française, c'est évoquer soudain dans votre esprit tout un passé de gloire où brillent des pléiades de noms fameux et d'oeuvres géniales. La docte compagnie, fondée par le grand cardinal, dont la haute statue se dresse au péristyle de notre histoire, a su correspondre admirablement à la conception qui l'avait fait naître. Lorsqu'on feuillette ses annales, on y voit briller les noms des plus grands poètes, des plus grands prosateurs, des plus grands orateurs: Bossuet et Corneille, Fénelon et Racine, Montesquieu et Buffon, Chateaubriand et Lamartine, Victor Hugo et Lacordaire, Villemin et Montalembert, Guizot et Berryer, François Coppée et Albert de Mun et tant d'autres. Quand on parcourt cette liste glorieuse, on se demande quel pays au monde pourrait en présenter une qui lui fût égale. Ah! je sais bien que d'incontestables maîtres de la parole ou de la plume n'en furent pas. Je sais bien qu'il y a cet agaçant 41e fauteuil dans lequel un mordant humoriste fit s'asseoir un jour toute une série de grands écrivains qui ne furent jamais invités à siéger sous la coupole mazarine. Je sais bien qu'un bohème littéraire se fabriqua cette épitaphe funambulesque:

Cî-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que notre chère France, notre mère intellectuelle, fut trop riche en grands hommes de lettres pour pouvoir leur conférer à tous l'immortalité académique. Il n'en reste pas moins incontestable que l'Académie française a été et reste une des plus hautes personnifications du génie national. Au milieu de toutes les vicissitudes politiques, après avoir vu sombrer bien des institutions et s'écrouler bien des régimes, elle reste debout, aristocratie de la pensée, au milieu des flots tumultueux de la démocratie contemporaine: et elle porte très haut, devant les autres nations le flambeau rayonnant de l'intellectualité française.

Cette Académie trois fois séculaire est encore une des grandes forces spirituelles de notre mère patrie. Dans un âge où les bases mêmes des sociétés sont ébranlées, elle est une puissance traditionnelle et pondératrice. En conservant à la noble langue française sa pureté, sa clarté, ses facultés précieuses de logique et de précision, elle contribue énergiquement au maintien du bon sens national et du bon sens universel. Nous aimons à citer ici les paroles que prononçait naguère un académicien illustre: "Il y a, disait-il, des jours de péril pour la pensée, pour la raison de l'homme; il y a des époques de vertige où il semble que la tête tourne aux nations, où le bon sens humain se trouble, les idées s'altèrent, la vérité diminue, les moeurs s'abaissent sous l'effort des passions conjurées, la grande maîtresse d'erreur, comme dit Pascal, triomphe; le langage lui-même change, et l'on essaye, par exemple, de nommer Dieu le mal, la propriété le vol, le travail un droit, l'autorité une tyrannie, le respect une bassesse, la licence liberté et la liberté chimère". Eh bien! ce péril pour la pensée, pour la raison humaine, l'Académie s'est toujours efforcée de le conjurer en conservant à la langue française ses qualités essentielles. Et pour cela, pour iette oeuvre magnifique, elle mérite la reconnaissance de tous ceux qui sous tous les cieux, à travers le monde, ont au coeur le culte de la langue et de la civilisation française. En dépit de la séparation, en dépit de l'espace et du temps, ce culte est resté le nôtre, ce parler français, notre précieux héritage, qui a porté et qui porte encore jusqu'aux confins de l'univers la lumière de la vérité, nous le chérissons dans nos coeurs et nous nous efforçons de le purifier sur nos lèvres. Et c'est parie que nous l'aimons passionnément que nous saluons dans l'Académie française la gardieinne du feu sacré, la grande prêtresse à qui incombe l'auguste fonction de veiller pieusement sur la pérennité du verbe français dans le monde.

Ce verbe français, Monsieur, souffrez que je vous le dise, vous êtes l'un de ses maîtres les plus admirés parmi nous. Lorsque nous avons appris que l'ambassadeur extraordinaire dont je parlais il y a un instant, que cet ambassadeur, ce serait vous, nous avons eu un vif sentiment de fierté. L'ambassadeur était de noble stature et de haut renom. Et nous a-

(Suite à la page 14)

Une véritable ressaisie de notre race

UNE UNION QUI AURA SON POINT D'ATTACHE AU COEUR DE LA VIEILLE PROVINCE FRANCAISE DU QUEBEC

La langue et la pensée française sont la meilleure sauvegarde au catholicisme chrétien.

PAR LE R. P. A.- F. AUCLAIR, O.M.I.

Résumer en quelques mots, pour les lecteurs de l'Alberta et de la Saskatchewan, les impressions multiples qui ont traversé notre esprit et fait vibrer nos coeurs en ces cinq grandes journées d'action catholique et nationale dans la capitale de la race française en Amérique, est assurément une entreprise trop vaste pour les cadres d'un article. Si l'on songe qu'il s'est prononcé là, au cours de diverses manifestations, quelques centaines de discours dont plusieurs sont de très haute valeur, en plus d'une multitude de mémoires et d'études qui ont envisagé le problème de la survivance de l'esprit français en Amérique sous tous ses aspects.

Le première impression qui nous envahit en face de l'oeuvre immense que s'était assignée le Congrès, dont les organisateurs avaient dressé nettement les puissantes lignes d'architecture, est celle qui nous saisit et nous pénètre devant la grandiose beauté de la façade et de l'ample vaisseau de la nouvelle Basilique nationale de Sainte-Anne de Beaupré où le nouvel évêque de Gravelbourg, S. Exc. Mgr. Guy devait célébrer la messe finale d'action de grâces de toute la race française en Amérique, en présence de Son Eminence le Cardinal archevêque de Québec et du représentant de la Délégation Apostolique entourés d'une couronne de vénérables archevêques et évêques, de prêtres et de laïcs, où voisinaient l'illustre délégué de l'Académie française et les plus modestes ouvriers de la cause venus de tous les points du continent, tandis que l'âme éloquente qui traduisait les sentiments de tout un peuple était celle de l'archevêque de Port-au-Prince, capitale de Haïti.

Spectacle grandiose, plus d'une fois renouvelé, de l'union de tous les coeurs pour un même objet: la conservation et l'expansion de notre héritage catholique et français, qui justifiait M. Omer Héroux d'écrire dès les premières séances du Congrès: "Des liens sont noués pour toujours entre nos groupes".

Union qui aura nécessairement son point d'attache au coeur de la vieille province française de Québec, mais qui ne s'embarrassera point de divisions territoriales; union qui embrassera tous les groupes français, non seulement des neuf provinces canadiennes, mais ceux des Etats-Unis depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la lointaine Louisiane, et jusqu'à l'île française de Haïti, aux Antilles; union déjà scellée sous nos yeux et pour toujours, entre ces groupes épars tous représentés à Québec: union que le comité permanent issu du Congrès a reçu mandat d'affermir et de stabiliser dans un organisme puissant autorisé à parler au nom de toute la race.

Un Etat français de pareilles dimensions ne correspond pas évidemment à la notion ordinaire que l'on se fait du terme Etat, lequel paraît nécessairement devoir se renfermer dans des limitations territoriales. Mais, qui dira qu'une telle fédération morale de toutes nos forces ne soit impérative et qu'elle ne soit le devoir même que nous a assigné la Providence par-dessus les changeantes frontières politiques pour l'accomplissement de notre mission en Amérique?

La pensée de fond est la même chez tous, s'il y a quelque divergence de forme dans la manière de l'exprimer.

Lorsque S. Exc. Mgr. Yelle, archevêque de St. Boniface, en la conclusion de son solide et puissant travail, a dit avec une éloquence où revivait l'âme de Mgr. Langevin, qu'il ne fallait pas retrécir nos horizons et que la province de Québec devait se garder de tendances séparatistes, il a traduit les sentiments de tout l'auditoire et de toute la race, qui lui a fait une non moindre ovation qu'à l'abbé Groulx, insistant particulièrement et de façon très éloquente sur la nécessité de redevenir nous-mêmes et de reprendre conscience de la grandeur de notre héritage.

C'était le bon Dieu même qui parlait par la bouche du grand archevêque lorsqu'il disait: "Quand sérieusement nous entendons parler de séparatisme pour la province de Québec, nous voyons là, non pas des paroles de salut, mais des paroles de découragement et de défaitisme et nous nous disons: si les Canadiens-Français du Québec ne sont pas capables de rester eux-mêmes et de s'imposer à leurs concitoyens de langue anglaise à l'intérieur d'un même Canada, nous ne voyons pas comment ils pourront résister à l'influence des relations internationales dans une Amérique de langue anglaise et de moeurs américaines."

La pensée profonde de M. l'abbé Groulx d'ailleurs rejoint par une autre voie celle du vénérable archevêque de Saint-Boniface. Assurément ce n'est pas d'un état français aux horizons rétrécis qu'il a voulu parler lorsqu'il a dit: "Le souffle de grandeur, le voici qui commence à soulever une génération.... Notre avenir nouveau, la jeunesse la plus intelligente, la plus allante, la plus décidée, le porte déjà dans ses yeux.... Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, notre Etat français, nous l'aurons; nous l'aurons jeune, fort, rayonnant et beau, foyer spirituel, pôle dynamique pour toute l'Amérique française."

Selon le voeu de Son Eminence le Cardinal "c'est une véritable ressaisie d'elle-même qu'a voulu opérer notre race" dans ce Congrès pour contempler toute l'ampleur de son destin et assurer les moyens d'y rester fidèle.

Notre héritage, au total, c'est l'esprit français, dont le Recteur de l'Université d'Ottawa a su faire une si pénétrante analyse, et dont le délégué de l'Académie française a pu dire "la France est si profondément chrétienne que, même les incroyants de chez nous, les négateurs du Christ, parlent encore son langage, lorsqu'ils invoquent les grands principes de justice et de fraternité", en ajoutant qu'au Canada français "en dépit de tous les mauvais exemples et de tous les abandons de la métropole, on continue à voir dans la langue et la pensée française la meilleure sauvegarde au catholicisme chrétien, comme si votre langue et le catholicisme étaient indissolubles."

Même idée reprise encore par le chargé d'affaires de la Délégation Apostolique: "La papauté, qui un jour a baptisé la race française et fixé ses immortelles destinées, a béni et soutenu votre volonté de vivre, par cela même, elle a voulu la conservation de votre langue, note distinctive d'un peuple dans l'histoire."

Et ces paroles du Gouverneur Général, sur le plan de la collaboration nationale, ne sont-elles pas aussi à souligner: "Le Canada a le bonheur de posséder deux des grandes traditions de l'Europe, la française et l'anglaise. Vous avez conservé votre langue, votre droit, votre religion, et votre culture si riche d'histoire, d'un si grand prix pour le Canada tout entier. Votre langue surtout est un bien précieux car la langue et la littérature française constituent une richesse, non seulement pour le Canada français mais encore pour le Canada anglais." —Thèse soutenue brillamment aussi par M. le colonel Boney, dans une autre séance.

Nous n'en finirions pas d'ailleurs si nous devions relever toutes les déclarations importantes revêtues de la plus haute autorité qui se sont exprimées fort nettement au cours de ce Congrès. Nous nous sommes bornés à en signaler la convergence vers le même objet, celui de l'extrême bienfaisance, non seulement pour nous-mêmes mais pour tous, de la conservation et du développement de l'esprit français, conservation qui est notre premier devoir national.

Les sections d'études, travaillant sept ou huit à la fois, pendant deux jours, les réunions générales, les grandes manifestations publiques de chaque jour, les causeries particulières, ont toutes porté sur le même point, avec un effet massif d'ensemble dont le temps seul pourra révéler toute la puissance.

Il n' a pas à hausser le ton pour dire qu'il s'est fait là quelque chose de grand, dont le mérite primordial revient aux organisateurs du Congrès, qui avaient sagement ordonnancé le programme sur des bases très vastes et de façon à donner à chaque séance, de la première à la dernière, une portée logiquement significative en vue d'une synthèse générale.

Nous y avons retrouvé la même ordonnance majestueuse que dans le premier Congrès de 1912, mais largement amplifiée, comme le comportait d'ailleurs le développement de l'organisation nationale des groupes extérieurs depuis vingt-cinq ans. ..C'est merveille que ce programme immense ait pu se dérouler de point en point sans lacune appréciable.

Tout ce que cela représente de travail, de tact, d'intelligence et de dévouement est au-delà de toute appréciation. L'exquise politesse française toujours souriante de Mgr Roy, le président, ou de M. le chanoine Cyrille Gagnon, dans la présentation des orateurs et la conduite des délibérations, était un charme pour l'esprit et une assurance de la plénitude d'harmonie nécessaire au travail efficace. Nous en avons gardé pour notre part un sentiment de haute admiration.

Très amplifiée aussi a été la diffusion immédiate par la radio et par la presse des travanx du congrès.

Par la radio, du moins dans le sphère de son rayonnement, ce sont des milliers et des milliers d'auditeurs, qui ont pu suivre confortablement chez eux les principales séances du Congrès, mieux même que ceux qui composaient les vastes auditoires retenus dans l'immense colisée ou autres salles, jusqu'aux heures de minuit.

La presse, de toute nuance, sauf la jaune, naturellement, qui n'a guère exploité que la photographie à outrance, a donné une très large diffusion à tous les travaux du Congrès, même les plus didactiques, par des reproductions intégrales de textes ou d'excellents résumés. Il a là toute une mine d'information précieuse en attendant la publication définitive des deux volumes du Congrès.

Autre chose encore que nous tenons à noter en terminant: la nombreuse assistance des religieuses aux sectitons d'étude et la large participation de la jeunesse et même des tout petits aux manifestations du Congrès.

Pour ces derniers, la journée du lundi, inaugurée par une messe en plein air au terrain des jeux du parc Victoria et un admirable sermon de profonde simplicité apostolique, continuée ensuite par la séance des Avant-Gardistes de l'Alberta, qui tira les larmes des yeux de plus d'un spectateur, fut particulièrement émouvante, non moins que l'illustration gracieuse des chansons et

(Suite à la page 16)

La Survivance du parler français par celle de l'esprit français

Texte de l'allocution présentée à la deuxième séance du Congrès de la Langue Française par le R. P. Joseph Hébert, recteur de l'Université d'Ottawa.

Mesdames, messieurs,

Mes premiers mots veulent être l'hommage ému et profond de l'oeuvre que je représente, à ce Deuxième Congrès de notre parler, au verbe français, à l'esprit français, à la race canadienne-française qui écrit sur lees bords du Saint-Laurent et dans les diverses régions de l'Amérique du Nord des pages de fierté, de noblesse et d'héroïsme, à la gloire de l'Eglise et de la civilisation.

Un de nos historiens les plus éminents a bien voulu proclamer l'Université d'Ottawa le "premier bastion de la pensée catholique et française dans l'Ontario". Les maîtres de l'institution universitaire de la capitale fédérale, dont le désir constant est de travailler à la culture intellectuelle et religieuse des deux groupes ethniques que l'Eglise leur a confiés, gardent l'indéfectible vouloir de donner à cette sentence la plénitude de ces réalisations pour servir, selon les besoins de l'heure, du milieu et des circonstances, le groupe français ontarien, dont on veut bien reconnaître le courage de la résistance, la noblesse des conquêtes et l'inaltérable attachement à sa foi et à sa langue.

Excellente idée alors, messieurs les promoteurs et organisateurs de ces assises patriotiques, que de mettre l'Université d'Ottawa sur le plan des universités françaises de la province de Québec, en inscrivant le nom de son recteur sur la liste de vos invités d'honneur, d'autant plus qu'il se fait gloire d'être lui-même petit-fils de Français en même temps que fils dévoué et fidèle de l'historique cité de Champlain.

Notre adhésion cordiale, religieuse et patriotique au Deuxième Congrès de la Langue française, nous l'avons déjà donnée publiquement, au nom des élèves de la section française de l'Université d'Ottawa et de tous les Canadiens français de la province d'Ontario, au distingué président de ces assises, recteur magnifique de l'Université Laval, lors de son passage dans la capitale fédérale le 8 novembre dernier. Nous sommes heureux de la renouveler ce soir: nous voulons que ce Congrès atteste d'une façon solennelle l'attachement inviolable de toute la race au parler, aux lois, aux arts et aux moeurs des aïeux; nous voulons qu'il soit une efflorescense de vie française en Ontario, comme il le sera dans Québec, chez nos frères de l'Acadie et de l'Ouest, de la Nouvelle-Angleterre et de la lointaine Louisiane.

"La survivance du parler français par celle de l'esprit français"; voilà bien le sujet que l'on m'a prié d'exposer devant cet auditoire distingué.

L'esprit français, qu'est-ce à dire? Voilà une expression qu'on saisit sur toutes les lèvres; elle a des sens multiples et sert à désigner des choses souvent fort disparates. Pour en pénétrer le contenu, si riche et si profond à la fois, il faut connaître les deux termes dans leur acception première et dans leur signification propre.

Le mot esprit, considéré séparément, a lui aussi, des sens variés et divers: il suffit de feuilleter un lexique un peu complet pour s'en rendre compte. Le peuple dans sa philosophiie rudimentaire mais sûre, sait en capter les différentes nuances selon la lumière des contextes et des circonstances, même quand il est incapable d'en déterminer la portée avec la précision rigoureuse d'un philologue. Littré a mis en relief la plupart des significations que ce substantif est susceptible d'assumer dans le langage des foules et sous la plume des publicistes: on nous permettra d'en rappeler quelques-unes.

Esprit sert parfois à désigner l'essence de l'âme, ou bien l'ensemble des facultés spirituelles qui s'y enracinent, surtout l'intelligence où se forge la pensée; il exprime également certaines qualités particulières de l'intellect humain, la vivacité, l'ingéniosité, ainsi que les autres aptitudes et dispositions naturelles à tels tempéraments et caractères, comme l'esprit philosophique et l'esprit primitif; il est employé encore pour signifier les habitudes, les plis ancrés que l'intelligence se donne par la culture, l'exercice et l'étude; il désigne enfin les opinions et les sentiments communs aux familles d'âmes et aux groupes d'hommes, les principes, les motifs, les tendances, les impulsions d'après lesquels ceux-ci s'orientent et dirigent leur activité.

Le terme français est une épithète qui révèle une relation raciale ou nationale, indiquant l'origine, l'appartenance ou la qualité.

De l'aveu de tous, je crois, l'expression esprit française ne signifie pas une réalité simple et indivisible, mais un complexe formé d'éléments multiples qu'il faut tenter de fixer. L'esprit, considéré dans un contexte comme le nôtre, dans sa relation avec un déterminatif racial ou national, implique une certaine communauté de pensée, un ensemble de principes et de doctrines, de sentiments raisonnés et de vouloirs communs partagés sans discussion par les membres d'un groupement social, les enfants d'une famille, les citoyens d'un Etat ou les fils d'une nation. Principes d'ordre spéculatif ou pratique, doctrines sociales, politiques ou religieuses, conceptions de l'art et de la science, sentiments enracinés au plus profond de la chair et exerçant une influence souvent décisive sur la direction des intelligences et des volontés: l'esprit, c'est cela, un dépôt collectif qui se transmet de génération en génération dans une société, unissant entre eux tous les membres par un attachement infrangible aux biens de famille et par la communion à certains idéals communs.

Mais il y a davantage. L'esprit est quelque chose de plus profond qu'un héritage extrinsèque ou un avoir materiel que l'on pourrait troquer à loisir, dont on se dépouillerait à son gré par un contrat synallagmatique ou un acte notarié. Il est un bien qui adhère à l'âme elle-même, exerçant une pression intérieure et constante sur l'intelect et sur le vouloir, sur les sentiments et sur les actes; il est avant tout un pli de la pensée qui, par mode de détermination, oriente vers les mêmes jugements et les mêmes conclusions l'intelligence des hommes et des femmes issus de communs ascendants ou nés dans un milieu identique. L'esprit est donc un conglomérat d'habitudes de pensée, habitudes partagées par tous les fils d'une race ou tous les habitants d'un milieu, parce que dans ce groupe racial ou dans ce milieu social on les cultive d'une façon très particulière depuis des siècles et que les jeunes générations, à l'école des anciennes, s'y initient et les acquièrent par un travail personnel, mais devenu facile et fécond. Par là les nouveaux venus ressemblent à leurs ancêtres, assimilés qu'ils sont non par les lignes du visage ou les proportions de la stature, mais par les traits de l'âme incrustés dans l'humus spirituel où les réalités prennent plus aisément un caractère indélibile.

Ce qui compte le plus dans ce que j'appelle l'esprit d'un homme, d'un groupe, d'une famille, c'est l'élément que je viens de souligner: ce pli particulier des intelligences et des volontés, des intelligences surtout coulées en quelque sorte dans le même creuset et d'après le même moule. Les philosophes scolastiques diraient que ceux-là ont le même esprit qui, par suite d'une éducation ou d'une formation identique, ont réussi à orner leur intellect des mêmes habitus ou des mêmese virtualités perfectives. Voilà ce que je nomme l'esprit d'un groupe ou d'une famille.

Mais l'esprit français lui, de quoi

(Suite à la page 16)

Au Congrès de la Langue Française

Deuxième séance solennelle

Soirée La Plus Eclatante Et La Plus Symbolique

Voici l'allocution prononcée à la deuxième séance publique du Congrès de la Langue française au Colisée, par le président, M. le juge Adjutor Rivard, de la Cour d'appel, qui fut secrétaire général du Premier Congrès de la Langue française en 1912:

Comme les indications écrites au programme le font connaître à tous, le président de cette deuxième séance publique de Congrès est un témoin du passé; sa première fonction est de rappeler un souvenir. A la faveur de certaines circonstances vieilles d'un quart de siècle, il occupa l'emploi de secrétaire général du Premier Congrès de la Langue française en Amérique, en lui confiant la charge honorable de présider cette séance, on voulut surtout rappeler l'attention sur le grand rassemblement de 1912 et rendre hommage à ceux qui en furent les instigateurs, les apôtres et les ouvriers.

Volontiers, je les nommerais tous, ici, ceux qui se dépensèrent alors pour la survivance, la gloire et l'illustration du Parler de France au Nouveau Monde; volontiers, je dirais l'inlassable dévouement et le travail opiniâtre, le zèle éclairé de chacun d'eux; et je proposerais à votre admiration, à votre reconnaissance aussi, la longue liste de leurs noms et de leurs oeuvres. Je dois m'abstenir, pour n'être pas entraîné trop loin. Qu'il me soit permis toutefois d'évoquer devant vous la mémoire de deux disparus, que nous ne pleurerons jamais trop, et dont il importe que les jeunes eux-mêmes gardent le souvenir; l'un, le chef aimé et vénéré, le président incomparable, l'orateur puissant, dont il me semble encore entendre résonner la grande voix, Monseigneur Paul-Eugène Roy; l'autre, le philosophe, le savant, chez qui une culture universelle et une impeccable logique s'unissaient à un véritable génie d'organisation, et qui paya de sa vie son dévouement à la cause, française l'abbé Stanislas Lortie.

Et comment ne pas nommer aussi ceux qui nous apportèrent le salut de la mère patrie? C'étaient Etienne Lemay, le fin lettré, premier ambassadeur de l'Académie au Canada; Gustave Zidler, le poète harmonieux des "Deux Frances", qui se promettait naguère encore de célébrer ce deuxième congrès dans un nouveau chant et dont la voix, hélas! s'est tue pour toujours; l'abbé Thellier de Poncheville, dont l'éloquence remue si profondément l'âme....

Les liens qu'ils nouèrent avec nous ne se sont point rompus; et en 1937, la France est parmi nous, nous entendrons tantôt sa parole, ce "doux parler qui nous conserve frères".

S'il se prolongeait, ce regard vers le passé pourrait devenir inopportun. Le présent importe davantage.

Le présent, c'est le Congrès actuel, c'est l'oeuvre qu'il propose à nos efforts; la conservation de notre héritage français. Le souci de garder intact le patrimoine des ancêtres, leur foi, leur langue, leurs traditions, leurs moeurs et leur esprit, n'a pas laissé de nous préoccuper toujours; les luttes entreprises par nos pères et celles que nous avons soutenues, que nous livrons encore, en témoignent. Mais il convenait, à l'heure présente, de mettre dans une lumière plus vive la situation créée par la marche des événements et, comme l'eussent dit les vieux découvreurs, de faire le point. La société du Parler Français, qui depuis sa fondation n'a pas eu d'autre soin que de veiller au maintien du génie propre à notre race, a pris une seconde fois l'initiative de ce mouvement nécessaire. Il nous plait singulièrement de reconnaître qu'elle y a été encouragée par l'exemple et les conseils de celui qui, sur le siège métropolitain de Québec, poursuivant l'oeuvre de ses prédécesseurs, ne cesse de travailler à la survivance totale de notre esprit catholique et français.

Son Eminence le Cardinal Villeneuve veut bien honorer cette assemblée de sa présence. Les congressistes désirent lui présenter d'abord leurs hommages respectueux et reconnaissants.

Présentation des orateurs

M. le juge Rivard prie donc M. le juge Lucien Dubuc, de présenter les hommages des congressistes au Cardinal Villeneuve; Son Eminence porte la parole (on trouvera le texte de son discours ailleurs); puis M. Rivard prie sir Thomas Chapais de saluer le délégué de l'Académie française au nom des congressistes; Louis Bertrand prononce alors son grand discours (dont on trouvera le texte dans une autre page); puis M. Rivard termine la séance par ces mots:

La séance est terminée

Mesdames et messieurs, on a déjà plusieurs fois répété le mot par lequel Monseigneur Paul-Eugène Roy avait commencé son discours d'ouverture du premier Congrès: "Le meilleur président est celui qui fait le moins de discours". Il n'est pas l'heure de manquer à cette règle. Avec un remerciement à tous ceux qui ont pris part aux délibérations de ce soir, je me borne à constater que la deuxième séance publique du Congrès de la Langue française est terminée.

La Survivance de l'esprit français par celle des moeurs et des traditions

Note: On trouvera en page 9 les résumés des discours de S.H. la juge Dubuc et de l'hon. Thomas Chapais.

L'ENTHOUSIASME SALUE L'ARRIVEE DU CARDINAL VILLENEUVE

Le Cardinal Villeneuve à la séance publique du Congrès.

Sous la présidence de M. le juge Adjutor Rivard, M. le juge Lucien Dubuc présente les hommages des congressistes à Son Eminence. — Sir Thomas Chapais présente M. Louis Bertrand.

DISCOURS DE SON EMINENCE

Voici le texte du discours prononcé à la séance publique au Congrès de la Langue française, par Son Em. le Cardinal Villeneuve, archevêque de Québec:

Excellences Révérendissimes,
Honorables messieurs,
Messeigneurs,
Mesdames et messieurs.

Nous célébrons, et à Québec, la fête de l'esprit français en Amérique. Faut-il redire de quelle allégresse tressaille la cité-mère, en regardant tant de ses fils et de ses neveux, venus de toutes les provinces canadiennes et de tout le continent, chanter, au pied de Champlain et de Laval, l'hymne de leur fierté française et renouveler les serments de leur irréductible fidélité.

La parole du Prophète revient spontanément à la mémoire: "Lève tes yeux, ô Québec, et regarde autour de toi; tous ceux qui sont assemblés ici viennent à toi. Tes fils et tes filles sont partis de loin, et ils arrivent de tous les côtés. Ton coeur surabonde de joie!" (Isaïe, L., 4).

Pourtant, c'est plus qu'une fête au Cap Diamant et dans l'enceinte de la plus ancienne ville française de l'Amérique du Nord. C'est une ressaisie d'elle-même que veut opérer notre race. Elle veut renouveler l'embrasement du feu sacré que nous ont légué nos pères. Elle veut répéter à l'unisson l'oraison suppliante de Néhémie pour tous les frères de la dispersion.

Serait-ce par un vain artifice de langage que je rapproche ainsi, messieurs, les traits de la race choisie de Dieu dans les temps anciens, avec cette réunion des éléments de la race française en Amérique? Non.

Pour peu qu'on étudie l'histoire, l'histoire de notre épopée mystique, de notre arrivée sur ces rives laurentiennes; l'histoire du rameau français d'Acadie et des aventures héroïques du petit peuple martyr: l'histoire de l'expansion des nôtres dans les pays d'en haut et tout le long du Mississipi jusqu'au Golfe du Mexique; l'histoire de notre séparation de l'ancienne France, et l'histoire de nos résistances nécessaires au pouvoir nouveau et aux influences nouvelles qui tentèrent de nous étouffer et de nous anéantir; la revanche des berceaux et la conquête du sol; on ne peut s'empêcher de reconnaître tant de providentielles protections et tant de manifestes prévenances divines que, dans notre race en Amérique, on ne doive admettre une race choisie de Dieu. Chacune des pages de cette histoire est marquée du sceau du Christ, non plus à venir, mais déjà venu; du Christ venu sauver le monde et imprimer à certains peuples privilégiés une mission plus évidente dans l'oeuvre de l'universelle rédemption. **Non fecit taliter omni nationi.**

N'est-ce pas en vertu de ce trait imprimé à fond en notre caractère ethnique que, ce soir, l'Etat par ses plus distingués ministres, la France dans son Académie du même âge que nous, toutes les institutions civiles et tous les groupements animés de quelque sympathie française, sont réunis ici avec, au premier rang, vos évêques.

Hier, messieurs, vous exaltiez l'Eglise dans la personne du doyen de ses Pontifes parmi nous. Aujourd'hui vous lui réitérez votre hommage de soumission, de dévouement, de loyauté, en vous adressant à celui qui occupe le siège de Laval, d'où par la suite se sont détachées des centaines d'églises nouvelles. Et à travers la pourpre romaine dont il a été honoré à cause de vous, c'est le Vicaire du Christ, c'est l'intrépide Pontife suprême. Sa Sainteté Pie XI glorieusement régnant, que vous révérez et vers Lequel vous faites remonter vos témoignages.

Messieurs, vous accomplissez là un acte de clairvoyant patriotisme autant qu'un devoir de profonde foi chrétienne. Et c'est aussi notre devoir d'accueillir avec religion vos protestations, comme c'est notre devoir de rester à votre tête, de vous appeler et de vous conduire vers les hauteurs dont tant de nations se sont détournées, vous gardant des périls de l'heure, et vous sauvant, avec votre concours, en même temps que de l'apostasie religieuse, de la ruine nationale aussi.

L'un de mes éminentisesimes prédécesseurs (1)— le prononçait d'une voix aussi émue qu'autorisée, lors du premier Congrès de la Langue française, il y a un quart de siècle, "les pionniers et les colons qui apportèrent chez nous la langue française ouvrirent leurs lèvres pour annoncer tout ensemble le règne de la France et le règne du Christ. C'est au berceau même de notre vie historique que la langue française et la foi chrétienne ont contracté, à Québec, une indissoluble alliance; et, depuis, toutes deux se sont ici prêtés, au cours des trois derniers siècles, un mutuel et nécessaire secours". Que nul ne s'étonne donc, messieurs, qu'en votre Congrès l'Eglise se sente chez elle, et qu'elle ose vous donner comme à des fils très aimés les conseils de sa sagesse intemporelle et de sa séculaire expérience.

Moeurs et traditions

Je le ferai en son nom, en traitant, comme on m'y a invité, mais tout brièvement, de la survivance des moeurs et des traditions.

Sujet qui demeure bien vaste et qui, dans son titre même, embrasse à peu près tout l'objet de ce Congrès. Les moeurs et les traditions, c'est la langue, la culture, l'esprit, l'esprit français, et son rayonnement dans toute la vie individuelle et sociale.

Les moeurs, pourquoi ne pas entendre par là la conception de la famille, du mariage, de ses devoirs, de sa préparation, de ses sauvegardes, et aussi des corollaires pratiques qui en découlent pour l'organisation de la vie au foyer, pour l'éducation des enfants, et pour toutes les relations de société. Voilà qui demanderait un long développement que j'omettrai, me contentant de souligner une considération, que je soumets, MM. à votre particulière réflexion.

Il y a, en effet, une manière traditionnelle pour nous et française de concevoir la famille, l'union de l'homme et de la femme et leur rôle dans l'humanité. Elle n'est point celle qui s'affiche sur les boulevards, pas plus à Paris qu'à New-York; car il y a un Paris plus exotique par rapport à la France que les pays qui en sont le plus éloignés. La famille française, cherchez-la discrètement retenue derrière les hauts murs de sa demeure dans les quartiers paisibles de la capitale de France et surtout en province. Sa maison n'est pas ouverte à tous les vents. Je le dis, pour l'avoir en de favorables occasions bien observé; malgré les ravages qu'un siècle mauvais y a souvent laissés, le ménage français a gardé, parfois sans le savoir, beaucoup de ce respect, de cette intimité, de cette austère fidélité qu'inspire la religion chrétienne. Il y a encore, malgré tout, tant de catholicisme latent dans les moeurs, les vraies moeurs françaises, celles qu'on raconte, par exemple, aux séances des prix de vertu et dans le rapport des enquêtes sociales! Puis, René Bazin l'a soutenu, "dans le corps d'un homme, on compte huit litres de sang, de ces huit litres il y a toujours dans le corps d'un Français, (au moins) une goutte qui croit en Dieu".

Eh! bien, messieurs, ce qui m'inquiète le plus gravement c'est que, chez nous, où d'ordinaire les huit litres du sang de nos veines croient en Dieu, l'influence vitale de cette croyance soit en certains milieux si réduite et si peu réactive, surtout en ce qui concerne l'institution de la famille. A ce point que beaucoup qui parlent encore le verbe de France et s'y croient fidèles, ont cependant une âme étrangère, une conscience, au sens péjoratif du mot.

Pour parler plus nettement, nos maisons sont trop ouvertes à tout venant: de toute classe, de toute opinion, de toute valeur morale, de toute audace. Tout venant: je veux dire, invités, voyageurs, livres, journaux, revues, radio, cinéma. Nos liaisons sont sans discernement. C'est dans nos foyers une atmosphère peu conforme à nos origines qui pénètre de plus en plus et qu'on y respire trop communément. Le mari n'y pratique point ce digne empire d'autorité, ni l'épouse ce bel empire d'amour que nos ancêtres apprirent autrefois en France et qu'ils nous léguèrent en Amérique. Et comment le don mutuel de soi et l'attache infrangible des coeurs ne seraient-ils pas entamés par le calcul égoïste des jours? Comment aussi gardera-t-on à la femme sa dignité française, sa noble pudeur, cette réserve de moeurs qui aiguise les plus délicates fidélités, si les fréquentations chez nous, même en nos familles honnêtes, ne se pratiquent plus à la française mais à l'américaine, je veux dire avec toutes les libertés d'une prétendue égalité des sexes et l'indépendance de nos siècles démocratiques? Si on procède à l'aventure, abandonnant ce code de prudence autant que de distinction morale qui jusqu'ici s'imposait à la galanterie féminine? C'est une affaire où s'engagent non seulement le bonheur des individus, mais l'avenir, le caractère et la solidité même de notre race.

Conception moderne et américaine de la vie, du mariage, de la famille: pour le plaisir; conception traditionnelle et vraiment française, comme nous l'ont apportée il y a trois siècles ces Normands et ces Saintongeais et les autres qui firent par ici une France nouvelle: pour le devoir.

Pour le devoir: ils nous en laissèrent des exemples héroïques, sur les champs de bataille, mais aussi dans leurs travaux, les hommes et les femmes, au couvent et au foyer, étant tous de rudes et courageux Français qui savaient ce que c'est qu'une patrie et les obligations dues au bien commun. Ils voulurent continuer de parler français parce qu'ils avaient une âme et une conscience françaises.

Ah! monsieur le président, je le crains, le beau temps d'Anselme et de Catherine Letiec s'en va: rééditez vos belles histoires de **Chez nos gens.**

Et vous, monsieur l'académicien, depuis que, comme on l'a dit, vous avez reçu le **Visiteur Divin**, qui a détourné vos regards des laideurs humaines pour vous faire contempler la sublime vie des saints, Augustin, les Martyrs d'Afrique, sainte Thérèse, vous savez bien qu'il y a des moeurs françaises qui sont, au fond, les moeurs chrétiennes; celles qui épousent l'abnégation sur terre et qu'illumine d'un doux rayon une éternelle espérance; celles que pratiqua entr'autres votre délicieuse Mademoiselle de Jessincourt.

C'est par les moeurs, qui incarnent nos idées et qui soulignent nos mots, que nous conserverons, messieurs, notre langage et surtout notre esprit français!

(1)—Mgr Paul-Emile Roy.—

Le discours de M. Louis Bertrand

Ce que sont le génie et l'esprit français — "Quoi qu'il arrive, soyez sûr que la France reste au dessus de tout: elle est trop nécessaire à l'humanité." (Louis Bertrand à Québec.)

Nous donnons ci-dessous le texte original au complet du splendide discours de M. Louis Bertrand, de l'Académie française, à Québec, où il a parlé de l'esprit français en des termes d'une ampleur, d'une clarté et d'une profondeur admirables. On est prié de noter que les quelques sous-titres insérés dans le texte, pour fins d'ordre typographique, ne font pas partie du texte original.

L'esprit français

Discours prononcé à Québec, à l'occasion du Deuxième Congrès des Américains de Langue française.

Monsieur le Président,
Messeigneurs,
Mesdames, messieurs,

L'Académie française, très honorée de votre cordial appel, y a répondu avec joie, et, quand elle m'a fait l'honneur de me déléguer pour la représenter parmi vous, je puis dire qu'elle a satisfait un de mes plus anciens et plus chers désirs: le vieil Africain, le vieux colonial que je suis souhaitaitdepuis longtemps de connaître votre pays, une des premières terres colonisées par la France, sinon la toute première, l'aïeule des colonies françaises.

Je vous remercie de m'avoir donné cette joie, — la joie de constater de mes yeux que l'oeuvre de nos communs ancêtres n'a pas été vaine, que le rameau transplanté ici par eux a fructifié merveilleusement, — et surtout la très grande joie de me sentir chez moi au milieu de vous, si loin de ma terre natale. Et, en vous remerciant, j..adresse mon salut à la grande nation qui vous abrite sous son drapeau: Comme vous le disait, il y a vingt-cinq ans, mon prédécesseur, le délégué de l'Académie française à votre premier Congrès, c'est en sachant vous laisser vous-mêmes que la nation hégémonique vous a conquis: "elle vous laisse arborer vos couleurs et elle y joint les siennes, Oui, vous avez su rester vous-mêmes. pour unir ainsi vos deux fidélités". Et vous comprenez tous que c'est la vieille langue ancestrale, entretenant la communauté des idées et des sentiments, que c'est la langue française qui vous a permis de rester fidèles à la France.

Dans cette pensée, vous m'avez demandé de vous parler de "l'esprit français", convaincus que cet esprit est le gardien et comme le garant de la perpétuité de la langue. En réalité, il y a réciprocité de l'un à l'autre: si la langue maintient l'esprit français, à son tour l'esprit français assure la durée et l'intégrité de la langue. Définir cet esprit-là, notre esprit national, est une entreprise hardie et pleine de périls. Suivant des préférences intimes, des partis pris plus ou moins conscients, on risque de lui attribuer trop ou trop peu, d'en exagérer ou d'en restreindre démesurément les limites. Je ne me pique pas d'être plus exact, ou plus complet que mes devanciers. Je me bornerai à vous rappeler les quelques traits essentiels de l'esprit français, ces caractéristiques fondamentales sans lesquelles nous ne serions plus nous-mêmes. Nietzsche a dit quelque part que la meilleure façon d'être Allemand, c'est d'acquérir les qualités qui manquent aux Allemands. Idée très plausible. Je trouve fort bien que les Français, eux aussi, s'évertuent à acquérir les qualités qui leur manquent, mais à condition que ces qualités acquises ne fassent pas tort aux qualités foncières, que celles-ci restent toujours les fonctions-maîtresses de l'esprit national. J'ajoute que cet esprit-là, l'esprit de la France, ne se comprend pas sans l'âme française et qu'aux qualités intellectuelles, — les unes étant comme le support, ou la condition des autres, — il faut joindre les qualités morales. Et c'est tout cela que nous appellerons le génie français.

Deux définitions de l'esprit français

Vous savez qu'une foule de définitions en ont été tentées et que, parmi ces définitions, il y en a deux qui se détachent et qui se distinguent par leur caractère en quelque sorte antithétique: celle de Nisard et celle de Sainte-Beuve. L'un se place, pour ainsi dire, dans l'absolu, l'autre dans le relatif. Le premier considère l'esprit français dans ce qu'il est essentiellement, originairement; et il en déduit dogmatiquement ce qu'il doit être, en dehors des circonstances de temps et de milieu. Le second préfère le considérer dans son développement, dans son évolution, sans prétendre lui assigner des limites trop rigoureuses, ni promulguer ce qu'il doit être. C'est, d'une part, le fleuve pris à sa source, et, de l'autre, suivi dans son cours, dans toutes les sinuosités de son cours, avec le reflet des monuments ou des paysages qu'il côtoie, chemin faisant. Ces deux définitions peuvent parfaitement se concilier. Elles se complètent mutuellement. Je ne puis que me raillier à ces deux excellentes méthodes, en tenant compte des enrichissements, ou des développements nouveaux de l'esprit français. Ce qui frappe tout d'abord un Nisard dans notre littérature, depuis ses origines, et, d'une façon générale, dans notre mentalité, c'en est le caractère pratique, pragmatique, comme disent volontiers vos voisins d'Amérique. Il oppose ce pragmatisme à la virtuosité verbale, éristique ou théorique des anciens, des Grecs surtout, qui parlaient volontiers, qui discutaient ou théorisaient pour le seul plaisir de parler, de discuter ou de théoriser. Il est certain que notre littérature et notre philosophie depuis leurs balbutiements, depuis les fabliaux et les moralités, depuis Montaigne et Pascal, accusent une tendance à la pratique. C'est surtout une littérature de moralistes, et ce caractère est toujours marqué même chez nos romanciers d'aujourd'hui les plus étrangers à toute intention moralisante; leurs romans sont avant tout des études de moeurs, qui comportent, consciemment ou non, une conclusion pratique. Et pourtant, il ne faudrait pas exagérer cette tendance. Nous aussi, comme les anciens Grecs, nous avons eu des prosateurs et des poètes, des philosophes, des savants et des érudits, qui n'ont écrit, chanté, spéculé ou cherché, que pour le plaisir du chant, du beau langage, ou de la découverte. La théorie de l'art pour l'art n'a pas été seulement pratiquée chez nous par les romantiques ou les parnassiens: pour ne pas remonter plus haut, elle l'a été par un Ronsard qui n'écrivait, comme il disait, que pour l'amour du laurier, voire même par un Malherbe qui déclarait qu'un bon poète a le même genre de mérite qu'un bon joueur de quilles, c'est-à-dire que ce mérite consiste uniquement en la difficulté vaincue. Et, si nous avons un Pascal tout entier tourné vers la pratique, nous avons un Descartes qui est presque exclusivement un théoricien, et un théoricien souvent fort aventureux. Enfin ne sommes-nous pas, depuis toujours, le pays des inventeurs qui se contentent de la beauté, de l'ingéniosité, ou de la généralité de leurs inventions et qui laissent aux étrangers le soin de les adapter à la pratique et de les exploiter?

Il n'en est pas moins vrai que c'est, en sommes, Nisard qui a raison et que la tendance dominante de notre littérature, comme de notre mentalité, est bien la pratique. Nous aimons que les lettres, la philosophie et la science soient des maîtresses de vie. Nous aimons savoir pour mieux agir, pour voir plus clair sur notre route. Et pourtant nous aimons aussi les idées pour elles-mêmes, la dispute, la discussion pour elles-mêmes: on nous dit, non sans ironie, que nous sommes un peuple de logiciens. La vérité, c'est que nous avons le culte désintéressé des idées. Non seulement, par l'intermédiaire des idées, nous voulons voir clair autour de nous, mais, à l'époque où le scientisme était en grand honneur, certains d'entre nous affectaient de ne considérer la science que comme un moyen de "se rendre compte", ainsi qu'ils disaient, et ils nourrissaient l'espoir que, dans un avenir indéfini, ce qu'ils appelaient "la grande inigmé" serait enfin résolu. A travers les erreurs, les faillites, les retours perpétuels à la barbarie et à l'ignorance, une conscience totale de l'univers s'élaborerait et s'incarnerait en une sorte de Dieu-Homme: vous reconnaissez là les fantaisies et le dilettantisme idéologique d'un Renan.

Ce dilettantisme peut avoir ses répercussions dans la pratique, mais il ne vise nullement à fournir une règle de vie. De même un roman comme **Madame Bovary** ou **Eugénie Grandin** ne trahit de la part de son auteur aucune préoccupation moralisante, aucune ambition d'être une règle de vie. Flaubert allait même jusqu'à dire de l'écrivain et de l'artiste: "vivre n'est point notre affaire". Et pourtant une leçon morale, une leçon pratique se dégage de son oeuvre si strictement objective. Sans doute, on peut en dire autant de toutes les grandes oeuvres des littératures étrangères qui ont voulu être une peinture exacte des moeurs. Seulement ces oeuvres-là sont moins nombreuses, moins parfaites que chez nous. Et ainsi on peut soutenir que nos écrivains, même lorsqu'ils ne se préoccupent point de morale, sont encore des moralistes par la seule vérité de leurs peintures et par la seule efficacité de l'exemple. A plus forte raison, quand ils y tâchent, comme la plupart de nos grands écrivains classiques: un Montaigne, un Pascal, un Bossuet, un Fénelon.

Le souci de la pratique est donc bien un des caractères essentiels de l'esprit français. Nous voulons que l'oeuvre d'art ou de pensée ne soit pas seulement un peu intellectuel, un caprice de l'imagination ou de la sensibilité, mais qu'elle dise quelque chose et qu'elle serve à quelque chose. Nous cherchons en tout la perfection

Notre pragmatisme s'explique par notre souci du vrai et du réel. C'est parce que nous nous piquons de voir les choses telles qu'elles sont que nous croyons pouvoir en déduire de sûrs préceptes de conduite.... Voir les choses telles qu'elles sont, il faut avouer que ce n'est pas facile! Quoi qu'il en soit, la démarche instinctive et primordiale de l'esprit français est de saisir dans les choses le substantiel et le permanent. Nous préférons le stable au mouvant, le durable à l'éphémère. Nous cherchons en tout la perfection. Or, ce qui est parfait ne peut changer. Tout ce qui est changement dans le parfait est une déchéance ou une diminution. Et c'est ainsi que nous donnons moins d'attention au contingent, je veux dire à la multitude infinie et contradictoire des faits qu'aux lois qui dominent ou qui conditionnent ces faits et moins d'attention aux manifestations changeantes de la vie et à l'évolution sous toutes ses formes qu'à ce qu'il y a de fixe et de perdurable dans les principes éternels de la pratique et dans les lois de l'esprit humain. Nous sommes aussi éloignés du positivisme anglais qui tient compte uniquement des faits que de la conception allemande du devenir, sans but et sans terme, qui finit par supprimer la notion des valeurs et les critères de vérité, en mettant toutes choses sur le même plan, sous prétexte que "c'est de la vie". Nous avons eu, nous aussi, la superstitution de la Vie, de la Vie avec une majuscule, — et j'en sais quelque chose, hélas! Mais une vue plus profonde et plus juste de la réalité et l'expérience de la vie elle-même nous conduisent tôt ou tard à nous défier d'elle. Le torrent de la vie, c'est le torrent de la chute, qui ne peut que creuser l'abîme sous nos pieds. C'est la dissension, c'est la lutte et la guerre horribles, c'est la ple et le changeant. L'élan rédempteur, la Rédemption qui s'exerce en sens contraire de la Chute, c'est le retour à l'Un et à l'Eternel. C'est l'harmonie et c'est l'amour, c'est la paix, le repos final et absolu . . .

Je ne crains pas d'exagérer cette tendance de l'esprit français vers le substantiel et le permanent. A l'heu- dispersion et la perte dans le multi-

(Suite à la page 14)

L'Histoire et l'Actualité Religieuses

Dans la Saskatchewan

LA MISSION DE QU'APPELLE

ARTICLE DEUXIEME

Les premiers développements 1868-1884

Le R. P. Decorby, O.M.I., était donc à la Mission de Qu'Appelle depuis l'été de 1868; il s'était aussitôt mis à l'oeuvre, s'occupant et des Métis qui étaient loin, et, plus spécialement, de ceux qui vivaient autour de la Mission.

Une première épreuve allait montrer au missionnaire que l'oeuvre était voulue de Dieu. En décembre 1869 ou dans les premiers jours de janvier 1870, comme le Père était à enseigner le catéchisme sur la rive sud de la rivière Qu'Appelle, on vient lui apprendre que sa maison-chapelle est en feu. Le Père accourut aussitôt sur le lieu du désastre, espérant pouvoir sauver quelque chose, mais il était déjà trop tard: la chapelle n'était qu'un brasier, et, en moins d'une heure, l'oeuvre des premières années était réduite en cendre.

Détail lamentable: un Métis du nom de Desjarlais, en voulant sauver quelques objets de la flamme, est pris sous le toit enflammé qui s'écroule sur lui et lui prend les jambes dans un étau dont il ne peut se dégager. Et, sous les yeux de la foule impuissante à faire quoi que ce soit pour lui, il est brûlé vif. Le Père ne peut que l'encourager à la confiance en Dieu, et lui demander d'offrir le sacrifice de sa vie pour la conversion de ses frères.

Sans se laisser abattre, le Père Decorby commence aussitôt la reconstruction de la maison-chapelle. Lorsqu'elle fut terminée, on lui adjoignit pour l'aider dans son oeuvre d'évangélisation des Métis le R. P. Jean Lestanc, O.M.I., "un des vétérans missionnaires que l'on doit considérer comme les véritables fondateurs de l'Eglise du Nord-Ouest".

Etant désormais deux missionnaires, l'on put organiser plus facilement et sur une plus large échelle l'oeuvre de l'évangélisation des Métis, et les courses apostoliques dans les différents postes dépendant de la Mission de Qu'Appelle. C'est le R. P. Lestanc qui fut chargé des visites au loin. Nous donnons ci-dessous le tableau des missions indiennes, métisses et même blanches dépendant de la Mission de Qu'Appelle, ce qui donnera une bonne idée du ministère auquel nos deux missionnaires avaient à faire face.

Nous disons missions indiennes, métisses et blanches, et non uniquement missions métisses, parce que, dans ses courses apostoliques, le R. P. Decorby avait déjà rencontré des Indiens de plusieurs tribus, et qu'il s'était rendu compte qu'il fallait aussi s'occuper d'eux; enfin, il y avait aux environs

(Suite à la page 16)

L'inauguration de la basilique Ste. Thérèse de Lisieux

PARIS.— Le Pape va donner sa bénédiction à la France, fille aînée de l'Eglise. Cette solennité aura lieu dimanche, onze juillet, à l'occasion de l'inauguration de la basilique de Sainte-Thérèse de Lisieux, la bienheureuse normande. La voix du souverain pontife diffusée par tous les postes d'Etat, retentira sur le sol de France. Le cardinal Pacelli, légat du Pape s'arrêtera à Paris avant de se rendre à Lisieux. C'est la première fois depuis 1801 qu'un légat du souverain pontife séjournera dans la capitale française. C'est dimanche, le onze juillet à midi, aussitôt après l'inauguration de la basilique à Lisieux, que toutes les stations françaises retransmetteraient en ondes longues le message pontifical envoyé par ondes courtes du radio vatican. La parole même du Saint-Père suscitera un intérêt universel.

C'est le neuf juillet que le cardinal Pacelli arrivera à Paris. Cette nouvelle comblera de joie les catholiques français qui attendent avec la plus vive impatience la venue du premier légat pontifical à se rendre à Paris depuis 1801. La date primitive fixée était le 10 juillet. Mais le secrétaire d'Etat avança d'un jour son voyage pour visiter à loisir le pavillon catholique pontifical et l'ensemble de l'exposition universelle. Le lendemain il se rendra par train spécial à Lisieux où aura lieu vers 5 heures la réception officielle par les autorités civiles et militaires. L'ouverture de la cérémonie se fera ensuite dans la chapelle Carmel et consistera dans la lecture en latin et en français de la lettre apostolique accréditant le cardinal Pacelli comme légat du Pape à Lisieux et dans l'allocution de bienvenue de Monseigneur Picaud, suivie de la bénédiction du légat.

A NOS LECTEURS

A cause de circonstances tout à fait incontrôlables, nous sommes forcés de remettre à la semaine prochaine la publication de la suite des articles sur les Soeurs de la Providence, et sur les Oblats dans le Sud de l'Alberta.

Nous prions nos collaborateurs de ne pas se froisser de ce retard, et nos lecteurs de vouloir bien nous excuser et faire de nécessité vertu.

Rencontrant une dame qu'il n'avait pas vue depuis très longtemps, un homme d'âge hésitait:

—Comment, dit la dame, vous ne me reconnaissez pas?

—Hélas! madame, j'ai tant changé!

Lettre de Son E. Mgr Breynat

AUX MISSIONNAIRES DE SON VICARIAT

L.C.J. et M.I.
Rome, 27 mai 1937

Mes Révérends et bien chers Pères et Frères,

C'est le coeur encore profondément ému de la bienveillance du Souverain Pontife que je viens vous donner, sur l'audience qu'il a bien voulu m'accorder, quelques détails qui intéresseront votre piété filiale. Sans doute, "Secretum Regis abscondere bonum est". Il y a des choses qui ne se racontent pas, que le coeur doit savourer dans la solitude et le silence. Ce n'est point cependant manquer à la discrétion que de vous dire combien le Saint-Père s'intéresse à vos travaux, combien il apprécie votre dévouement, combien il vous aime et avec quel coeur il vous bénit. Pour ce qui concerne l'objet même de ma visite, qu'il vous suffise de savoir, — et je vous le dis tout de suite, — que le St-Père a trouvé et suggéré lui-même la solution la plus simple et la plus facile d'exécution à la question que je venais lui soumettre.

xxx

....Alors que les audiences sont extrêmement restreintes, même pour le personnel de la curie romaine, j'ai eu le grand privilège d'être appelé par l'auguste malade trois jours seulement après lui avoir annoncé mon arrivée et manifesté le désir de le voir.

Grande fut mon émotion de me retrouver aux pieds du vénérable octogénaire si fortement et depuis si longtemps éprouvé par la maladie Q Sans doute, il a perdu de son extraordinaire vigueur de jadis; le visage est plus maigre; les traits réflètent une grande fatigue; le teint n'est plus aussi coloré; la tête se penche quelque peu; les cheveux s'argentent; mais le regard a conservé toute sa force, toute sa vie, et si la parole est plus faible, les phrases se suivent claires, précises et toujours au point, toujours énergiques dans la décision.

Tout de suite, le Pape me demande des nouvelles de Mgr Turquetil qu'il sait avoir été très touché par une maladie maligne et persistante. Je suis très heureux de pouvoir lui annoncer que je viens de voir le vaillant Vicaire Apostolique de la Baie d'Hudson, et qu'il se trouve assez bien remis pour se préparer à reprendre le chemin de ses missions.

Satisfait de cette bonne nouvelle, c'est avec le plus vif intérêt que le Saint-Père écoute les quelques détails que je lui donne, avec photographies à l'appui, sur les aventures de Mgr Fallaize et de ses intrépides compagnons du Notre-Dame de Lourdes, parmi les banquises qui, avec tant d'acharnement, ont entravé la navigation, l'été dernier, sur l'Océan Glacial. Puis vient le récit de la désormais fameuse expédition de sauvetage par avion, organisée pour rapatrier la caravane, en pleine nuit arctique. Et je suis ainsi amené à parler de nos dernières randonnées dans les airs du nord. Près de 5,000 milles en trois semaines, avec la visite de toutes nos missions, battant tous les records pour avoir suivi, sur la côte arctique une route qu'aucun pilote n'a encore osé affronter! Le bon Pape ne cache pas son admiration, ni ne ménage ses paternels encouragements Encore un peu, il me reprocherait de ne pas être venu atterrir sur l'aérodrome du Vatican. Et je crois surprendre dans son regard un regret intime, celui de ne pas pouvoir m'accompagner dans mes prochaines envolées.

Le Saint-Père me dit toute sa satisfaction d'apprendre que nous avons décidé de fonder, cette année, une mission à la limite des terres habitées dans le Vicariat du Mackenzie. Son visage brille d'une joie plus intime encore quand je lui annonce que, toutes nos missions situées au-delà du cercle arctique se trouvant sous le patronage de notre Mère Immaculée, nous avons pensé devoir couronner notre oeuvre, — l'oeuvre de Marie Immaculée — en consacrant au Christ-Roi la mission la plus septentrionale qui, à cause des conditions particulièrement difficiles chez nous, pourra jamais être établie dans le vicariat. Elle se trouvera au 72e degré. Le Pape approuve de grand coeur et bénit notre entreprise. Il vaut bien pousser la condescendance jusqu'à offrir un calice pour les missionnaires qui iront se dévouer à cette fondation, "afin qu'ils offrent le saint sacrifice en Son nom au bout du monde". Et comme je m'enhardis jusqu'à solliciter, comme une faveur spéciale, qu'il veuille bien se servir lui-même du calice avant de nous l'envoyer: "Bien volontiers, me dit-il, ce sera avec le plus grand plaisir que je le ferai".

Emu aux larmes, je prie le Saint-Père de vouloir bien, en me bénissant, vous bénir tous, ainsi que vos familles, vos amis, vos bienfaiteurs et vos ouailles, "De tout coeur je vous bénis, me répond-il, ainsi que tous ceux pour qui vous sollicitez une bénédiction". Impossible de vous dire toute mon émotion. C'est par des balbutiements que je remercie le bon Pape. En lui baisant la main avant de me retirer, je me rappelle une parole du saint Mgr Grouard en pareille circonstance: "Que le bon Dieu daigne m'accueillir comme son Vicaire vient de m'accueillir et je ne demande rien de plus".

Une audience publique doit suivre immédiatement. Belle occasion pour mes compagnons, les RR. PP. Desnoyers et Thivierge qui n'ont pas pu être présentés au Pape! La consigne est stricte. Et pourquoi ne bénéficierais-je pas moi-même du privilège qui m'est offert de revoir quelques instants encore le Vicaire de Jésus-Christ et d'en recevoir une nouvelle bénédiction? Voilà justement Mgr Mella, le sympathique Majordome, qui nous invite. Nous entrons donc dans la salle d'audience qui est presque comble.

Peu après arrive le Pape, sur une chaise portée par ses chambellans. M'apercevant, il me sourit aimablement et me fait signe de m'asseoir, en même temps qu'il s'assied lui-même. Tout le monde reste debout. Le Saint-Père adresse quelques paroles de bienvenue aux différents groupes et leur donne, avec les conseils appropriés, ses paternels encouragements. Tout d'un coup, changeant de ton, et avec une expression que je n'oublierai jamais, il me présente à la foule en termes les plus élogieux, prenant plaisir à préciser que, si peu de ceux qui l'écoutent me connaissent, lui personnellement me connaît bien. Il parle ensuite avec une complaisance évidente, de notre chère Congrègation des Oblats, de ceux "qui se sont offerts pour les missions les plus difficiles".

Le Pape se lève et nous bénit tous avant de rentrer dans ses appartements. Dans mon émotion, je ne puis m'empêcher d'aller me jeter à ses genoux pour baiser sa main et lui exprimer toute ma reconnaissance Dans les yeux des trois Oblats présents perlent des larmes, larmes bien douces! Combien, dans l'assistance nous envient!

xxx

Quelques jours plus tard, en la fête du Saint-Sacrement, un messager m'apporte un petit colis de la part de Sa Sainteté. C'est le calice *promis*, un calice en argent. Il porte l'inscription suivante: "Pius XI, Christi Vicarius Christi praeconibus".

Quelle délicatesse! Et c'est ce matin même que le Pape a offert le saint sacrifice de la messe avec ce calice! Il a tenu à me l'envoyer immédiatement, encore humide et tout parfumé du sang du Sauveur! En fait foi une carte qui accompagne l'insigne présent et dont je vous donne le texte:

Nobile Anticamera
di
Sua Sautita.

27. V. 1937
Castelgandolfo.

Calice dont s'est servi le Saint-Pè-

(Suite à la page 16)

La presse catholique au Japon

Une excellente revue: Taimatsu, la seule revue catholique illustrée paraissant dans l'empire japonais et publiée par les RR. PP. Dominicains.

Il existe au Japon, parmi les oeuvres de Presse, une excellente reveue: **Taimatsu** (la Torche ou le Flambeau), la seule revue catholique illustrée paraissant dans l'empire Japonais. Elle est publiée à Sendai par les Pères Dominicains canadiens. Le mot **Taimatsu** rappelle la vision qu'eut la bienheureuse Jeanne d'Aza, mère de saint Dominique, avant la naissance de son fils, d'un chien tenant dans sa gueule une torche enflammée dont il illuminait et embrasait le monde. La revue veut être le porte-flambeau de la vérité chrétienne au milieu des ténèbres du paganisme.

Le R. P. Vincent-Marie Pouliot, O.P., directeur du Bureau de Presse catholique de Sendai et de la revue Taimatsu, expose dans la lettre suivante l'importance de l'oeuvre de Presse pour l'apostolat missionnaire au Japon et la nécesité d'une bibliothèque abondante où il puisse s'alimenter. Il demande des livres et des revues, et il fait un appel pressant aux bienfaiteurs et amis des missions, aux libraires, aux directeurs de journaux et de revues, à tous ceux dont les bibliothèques sont remplies de livres inutilisés.

"Nous voudrions, écrit-il, exprimer à tous nos bienfaiteurs et amis nos remerciements et leur faire connaitre nos besoins

Nous leur disons tout d'abord nos remerdiements; car nous devons le dire en toute franchise: sans l'assistance généreuse et soutenue de nos bienfaiteurs, nous n'aurions qu'une chose à faire fermer notre Bureau de Presse et suspendre la publication de notre revue illustrée "Taimatsu." Si nous avons pu tenir jusqu'ici, c'est grâce à l'appui moral et aux secours financiers que nous avons reçus de notre Révérendissime évêque de Sendai tout d'abord, puis de certaines personnes qui ont su comprendre l'importance primordiale de notre oeuvre de Presse Catholique au Japon. Aussi, nous tenons à leur en exprimer ici toute notre gratitude. Qu'ils sachent que leurs noms sont écrits en lettre d'or dans nos coeurs aussi bien que dans nos registres. Chaque jour nous demandons à Dieu de bénir tout spécialement ces insignes bienfaiteurs qui n'ont pas craint de sacrifier un peu de leur fortune pour encourager et soutenir l'apostolat de la Presse au Japon. Nous sommes convaincus que Dieu les bénira pour avoir répondu aussi généreusement et aussi proptement aux appels réitérés de Sa Sainteté Pie XI en faveur de la Presse Catholique.

Pour prouver à nos bienfaiteurs de façon tangible que leurs précieuses aumônes ont été employées, qu'ils nous permettent de leur dire en toute simplicité les résultats obtenus par notre Bureau depuis sa fondation. Organisé il y a à peine 2 ans, notre Bureau de Presse de Sendai a publié à venir jusqu'ici, à part quelques plaquettes de propagande, une revue illustrée intitulée "Taimatsu" (Torche), paraissant dans tout l'Empire du Japon; aussi, a-t-elle reçu dans tous les milieux un accueil très chaleureux. De partout nous avons reçu des témoignages très élogieux qui nous ont été un précieux réconfort dans la lourde tâche que nous avons dû assumer à la demande de nos supérieurs. Outre les lettres de félicitations que nous avons reçues de S. E. le Délégué Apostolique et de plusieurs evêques du Japon, nous venons de recevoir de S. E. le cardinal Pacelli, Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, un document fort précieux confirmant et ratifiant de façon officielle notre oeuvre de Presse et sa publication mensuelle. Nous croyons que ces hauts témoignages de sympathie sont de nature à encourager nos bienfaiteurs et nos amis à nous continuer leur précieux concours.

C'est pourquoi, nous n'hésitons plus à leur doner un bref exposé de nos besoins les plus urgents. Grâces à Dieu et à nos fidèles bienfaiteurs, notre Bureau de Presse a pu se maintenir jusqu'ici sans trop de difficultés; mais l'avenir est loin d'être assuré. Point n'est besoin de dire, en effet, qu'une revue illustrée du genre de celle que nous publions requiert chaque mois des sommes considérables pour les travaux de traduction, de rédaction et d'impression; si le diocèse de Sendai n'avait assumé la responsabilité financière de cete oeuvre, il nous serait absolument impossible de continuer.

Aussi, désormais, nous faudra-t-il essayer de trouver à l'étranger, chez nos amis d'Europe et d'Amérique, les sommes dont nous avons besoin pour balancer notre budget. Nous ne demandons pas qu'on nous envoie de gros montants d'argent il suffit que chacun de nos correspondants apporte sa petite obole: ce serait pour ainsi dire la contribution annuelle de chacun à l'oeuvre de la Presse Catholique au Japon. Si chacun de ceux qui liront cet appel en faveur de notre oeuvre avait à coeur de nous aider de façon vraiment efficace, nous pourrions certainement finir par surmonter les difficultés financières inhérentes à une organisation comme la nôtre, fondée avant tout sur la charité et non sur le lucre.

En plus de cette collaboration financière à notre Bureau de Presse, il y a aussi une autre manière très efficace de nous aider; et ici, nous nous adressons surtout aux intellectuels et à ceux qui s'occupent d'oeuvres de presse et de librairies catholiques. Un des plus grands problèmes pour les écrivains et les directeurs de

(Suite à la page 16)

Histoire de France — Paul Lehugeur

CAROLINGIENS. — CHARLEMAGNE.

CHARLEMAGNE ET SES COMTES.

L'Empire de Charlemagne comprenait la Gaule, le Nord de l'Espagne, la plus grande partie de l'Italie et de l'Allemagne. Aussi l'Empereur était-il souvent environné de seigneurs de tous pays qui lui composaient une brillante escorte. Sa puissance frappa vivement l'esprit des hommes de son temps; sa personne devint pour leur imagination plus grande que nature et son histoire se transforma en légende.

SOUMISSION DES SAXONS.

La Saxe fut un des pays les plus difficiles à conquérir. Après y avoir réprimé de terribles soulèvements, Charlemagne voulut achever par la clémence l'oeuvre de sa force, mais les Saxons se révoltèrent encore, et cette fois Charlemagne ne pardonna plus; 4,500 prisonniers furent décapités en un jour; une partie de la population fut transportée dans d'autres pays et la Saxe fut soumise aux lois les plus sévères.

L'effigie du denier

par Marie Barrère-Affre

[suite]

—Donne ça!... s'écria Perrusson, la lui enlevant des mains; je t'ai dit que c'est moi qui t'invite!... Non, ce n'était pas pour un procès. C'était pour un service. Voyons, qu'avons-nous par ici de succulent?.... Hep, maître d'hôtel!.... Faites-nous donner des huîtres pour commencer; après, on verra, au fur et à mesure. Laissez-nous la carte.

—Un service?.... avec plaisir, mon cher; de quoi s'agit-il?

—Voilà. Je plaque le correspondant, les revues, etc. J'ai trouvé un commanditaire pour monter un journal.

Sarrans leva les bras au ciel.

—Patatras!.... Tu vas faire de la politique!...

—Jamais de la vie!.... protesta Perrusson... d'un ton indigné, et il toussa, parce qu'il venait d'avaler de travers une grosse marennes; jamais de la vie!.... répéta-t-il quand il eût rattrapé à la fois son haleine et son lorgnon. Je ferai de la critique musicale, de la littérature, de l'art et de l'histoire.

—Alors, ton commanditaire est un Mécène, émit simplement Alain; tu me rassures, je suis content. Je te voyais déjà acoquiné avec un sénateur, un député ou un ministre sur le retour, et noyé dans les mares à grenouilles....

—Qu'alimentent les pots-de-vin interrompit Perrusson en riant; merci bien! Ne parlons plus de ça, tu me couperais l'appétit! Revenons à nos moutons. Il faut que tu m'établisses un bon petit contrat avec mon commanditaire, et comme il se peut que nous montions notre affaire en Société, il faudra envisager des statuts. Je compte sur toi pour que ça soit bien fait, et puis aussi pour autre chose.

—Vas-y, dit Alain.

—Eh bien! toi qui as un talent d'écrivain auquel tu ne veux pas croire, tu vas m'écouter, cette fois, et tu me pondras bien gentiment un joli petit papier pour mon journal.

Alain ne répondit pas tout de suite. Perrusson en fut profondément surpris. Il s'attendait comme de coutume à des protestations, des dénégations agacées, "je n'ai pas le temps" et des "j'en suis incapable". Aujourd'hui Sarrans se taisait. Il avait cessé de manger, et, posant sa fourchette, il regardait dans le vague un demi-sourire relevant légèrement les coins de sa bouche. Au fond de ses prunelles, une expression douce et rêveuse passait....

—Eh bien?.... insista Perrusson.

—Qu'est-ce que tu dirais, répondit son ami d'une voix lente; qu'est-ce que tu dirais d'une vie romancée?

Le journaliste rayonna. Il fit le geste d'applaudir.

—Ah! ça, mon cher, c'est la riche idée! s'écria-t-il joyeusement. Tu n'imagines pas combien ces trucs-là sont à la mode!.... Comme on ne sait jamais où finit la fiction et où commence la réalité, les âmes sensibles sont libres d'en prendre et d'en laisser, voire même de terminer l'histoire à leur guise dans leur for intérieur si la conclusion leur déplait!.... Et tu aborderais.... qui?.... On en a déjà fait pas mal, on en prépare d'autres, dépêche-toi de choisir ton sujet si tu ne veux pas qu'on te coupe l'herbe sous les pieds!....

—Mon sujet, personne ne me le prendra! déclara Sarrans.

....Leur repas se poursuivait lentement, parce qu'ils causaient trop pour manger vite. Le garçon, augurant un fort pourboire, ne les pressait pas. Dans le tumulte des conversations du restaurant, leurs paroles n'étaient entendues que d'eux-mêmes, et, penchés l'un vers l'autre, ils trouvaient à leur entretien une satisfaction intense et un prodigieux intérêt.

—Qu'est-ce que tu as imaginé, voyons?.... questionna passionnément le journaliste.

—Je veux écrire la vie de Brigitte d'Aiglefort, marquise de Nouviale, orpheline toute jeune, mariée à dix-sept ans et veuve à vingt.

—Diable!.... diable!.... fit Perrusson, gonflant les joues. Et.... elle a vécu, cette dame!?....

—Comment! si elle a vécu?.... Mais puisque je te dis que c'est une vie romancée, voyons!!....

—Je te demande ça parce que ce nom n'est pas du tout connu, et je croyais que c'était une oeuvre d'imagination. Tu crois que ça aura du succès?.... Hum! je suis sceptique.... Crois-moi: choisis plutôt une actrice célèbre, ou une criminelle renommée, ou une souveraine qui ait eu des malheurs .... Ce dernier article ne manque pas, par les temps qui courent!....

Têtu, Alain secoua son front obstiné.

—J'écrirai la vie de la personne que je t'ai dite ou je n'écrirai rien, déclara-t-il.

—Ne te fâche pas riposta Perrusson, haussant les épaules; raconte les malheurs de ta Brigitte si tu veux, nous verrons bien ce que ça donnera. Seulement, il faudra que tu termines ton manuscrit assez tôt pour que j'aie le temps de le lire, parce que.... parce que.... tu comprends....

—Parce que si ce n'est pas intéressant conclut Alain en riant, tu adopteras un autre manuscrit à grand effet pour le lancement de ton canard, et tu ne me feras passer que dans le second trimestre, en petits caractères et au fond de la troisième page, encore!....

Perrusson se défendit, mais faiblement. Alain se moqua agréablement de lui, et, quand ils sortirent pour aller prendre le café sur les boulevards, les deux adversaires restaient sur leurs positions: le journaliste n'avait pas réussi à dissuader Sarrans d'écrire la vie de Brigitte de Nouviale; le futur romancier n'avait pas pu faire passer dans l'âme de son ami cette admiration affectueuse, ce respect délicat, cette sympathie enfin qu'il avait voués à la jeune morte et qui, dans le secret de son coeur, se mêlaient à une tendresse vague, romanesque, sentiment dont la nature indéfinissable, à la fois triste et douce, l'enivrait comme un parfum ....

CHAPITRE V

Le vestibule-jardin d'hiver, le studio bleu nuit, la chambre-salon aux coussins extraordinaires abritaient les ébats, les rires et les conversations trop souvent ineptes de deux douzaines de jeunes écervelés des deux sexes: Linette recevait ses copains du tennis, ses amies, ses danseurs, et voyait avec plaisir Alain de Sarrans faire partie de la fournée.

Lorsque, à déjeuner, son père lui avait annoncé pour le soir même la visite du jeune avocat, elle eut un sourire averti, un regard satisfait qui achevèrent d'éclairer le bâtonnier sur les sentiments de sa fille à l'égard d'Alain.

—Je crois qu'il ne te déplairait pas?.... demanda-t-il, de cette même voix nette qui, aux assises, posait des questions définitives aux témoins.

—Oh! non, riposta-t-elle tranquillement, c'est un excellent parti, tu le sais bien, papa!....

Le temps n'est plus où les jeunes filles rougissaient et baissaient les yeux lorsque leur père abordait avec elles la grave question du mariage.... Mlle d'Acoussy, on le sait, était émancipée.

Elle le prouvait ce soir, assise au milieu d'un cercle d'admirateurs, tenant le dé de la conversation et abordant tous les sujets, même les plus scabreux, avec une assurance inimitable. Deux ou trois fois, pourtant, elle sentit le regard d'Alain de Sarrans se fixer sur elle avec un soupçon de surprise: elle n'avait encore jamais manifesté devant lui une telle liberté d'opinions, et elle eut conscience que certaines paroles imprudentes avaient provoqué une gêne. Cela la fit sourire. Prétendait-il la mettre en tutelle lorsqu'ils seraient mariés?.... Il fallait que d'ores et déjà il s'accoutumât à ses allures et ne s'étonnât pas de l'indépendance qu'elle voulait conserver. Néanmoins, condescendante, elle baissa d'un ton sa voix volontaire et adopta une pose plus féminine, qui d'ailleurs mettait en valeur sa souple silhouette contre le velours bleu nuit du divan où elle trônait.

Linette portait une robe de crêpe satin, brillante et verte comme une émeraude. La nuance était audacieuse, la coupe aussi: un collier de cristal semait des gouttes d'eau sur la nuque blonde, sur la jeune poitrine, et elle les maniait entre ses doigts aux ongles pointus, artificiellement rosés.

Un bruit d'orchestre déchaîné éclata tout à coup dans le vestibule: Guy Aucelon, jeune imbécile qui ne faisait pas autre chose dans la vie que gaspiller les millions paternels, venait de découvrir le poste de T. S. F. derrière un massif de phoenix. Il l'avait mis en marche et rentrait dans le studio en battant des entrechats.

—Qui est-ce qui charlestone?.... cria-t-il. Nous avons le jazz de Londres.

Des rires, des exclamations ravies lui répondirent; les couples se formèrent. On commença à tourner, à gigoter disgracieusement; une odeur de poudre de riz et d'essences chères flotta autour des danseurs.

Tout de suite, Alain s'était incliné devant Linette. Celle-ci, qui avait déjà refusé plusieurs danseurs d'un imperceptible hochement de tête, tendit à l'avocat une main languissante, et, au lieu de se lever, le força à s'asseoir auprès d'elle sur le divan.

—Non, non, pas danser!.... fit-elle d'un ton suppliant; je suis fatiguée. Hier, nous avons été au bal des Mouzart; avant-hier, à une sauterie chez Mme d'Aubin qui veut à tout prix marier Monique; ça ce sont les plats de résistance. Comme hors-d'oeuvre, maman m'a traînée à l'exposition de Broumana, le peintre sénégalais. Quel musée d'horreurs, mon cher!.... Et maman qui se pâmait devant chaque toile!.... Puis j'ai voulu aller entendre une conférence de Ballois sur l'Indo-Chine....

—Vous?.... Vous êtes allée écouter Ballois?.... interrompit Alain avec répugnance.

Il connaissait le langage libre, les plaisanteries déplacées, les à-peu-près douteux du fameux voyageur-conférencier mondain, et blâmait Mme d'Acoussy d'avoir conduit là sa fille; cependant, cette dernière répondait froidement:

—Mais oui, j'y suis allé!.... Et seule encore!.... C'est vrai qu'il est un peu réaliste, un peu grossier....; mais que voulez-vous?.... J'ai vingt-deux ans; à cet âge-là, on peut tout entendre!....

Il sourit, gêné.

Elle continua l'énumération des plaisirs de sa semaine, qui avait été plutôt chargée, ainsi que Sarrans put s'en convaincre. En terminant, elle filtra vers lui un regard velouté et soupira:

—Je ne vous ai rencontré nulle part....

—M'avez-vous vraiment regretté, Linette?.... dit-il, un peu d'émotion dans la voix.

—J'espère que vous n'en doutez pas. A propos, o) donc étiez-vous?....

—Auprès de mon grand-père maternel, qui est gravement malade dans sa propriété de Nouviale.

—Ah!.... s'écria-t-elle, prenant sur les coussins une pose attentive, tandis que ses yeux gris s'allumaient de joyeuse curiosité; Nouviale, c'est le fameux château historique, n'est-ce pas?....

—Précisément, répondit-il. Mon grand-père, M. Heugon, l'a acheté il y a une quarantaine d'années.

Les beaux yeux étincelaient. Jouant avec sa bague de perle, elle reprit vivement:

—Sans l'avoir jamais vu, je le connais. La revue *Fermes et Châteaux* en a parlé; ça a pris tout un numéro. Photos à l'Ouest, photos à l'Est, photos sur toutes les faces, et vues des bassins parc, et chapelle par-là, et des allées de parc qui m'ont rappelé les coins de Versailles. Savez-vous bien que c'est magnifique?....

—J'espère vous le faire voir.... mieux qu'en photo, glissa-t-il tendrement, navré de voir que la conversation prenait un tour tout autre que celui qu'il rêvait.

—Quand?.... demanda-t-elle.

—Bientôt.... un jour .... murmura Alain, s'emparant de la longue main aux ongles vernis; bientôt, quand vous m'aurez permis de demander à Monsieur votre père ce que je tiens là. Car vous me le permettrez, n'est-ce pas?....

Ses paupières se plissèrent; tout son visage prit une expression ambiguë.

—Si ça vous chante!.... répondit-elle avec un petit rire amusé. En attendant, allons danser cette blue. Debout, Monsieur!....

Sarrans était déçu; il avait espéré une rougeur, un aveu, on ne sait quoi d'ému et de doux qui fût resté à jamais parmi les meilleurs souvenirs de sa vie. Linette l'entraîna dans le tourbillon, rieuse, décochant des plaisanteries ça et là.

Suite au prochain numéro

DISCOURS DE M. L. BERTRAND

(Suite de la page 16)

brutissement qui ont pour idéal la termitière et qui offrent à l'humanité le modèle et l'exemple des sociétés animales. Cela est peut-être bon pour des peuples à demi barbares, dégradés par des siècles de servitude. Mais que l'on ose proposer cela aux vieux civilisés que nous sommes et que des êtres doués de raison aient l'air de prendre cela en considération, voilà qui passe véritablement l'entendement!

Non! Nous sommes des hommes libres. Et c'est pourquoi nous mettons la raison au-dessus de tout, nous lui donnons la primauté sur les puissances troubles du sentiment et sur le dynamisme brutal de la volonté. Nous ne nous abandonnons point aveuglément aux suggestions de l'orgueil de race et du fanatisme impérialiste. La raison nous protège contre tous ces excès, elle projette la lumière sur la dangereuse animalité que nous portons en nous. Elle nous empêche de retomber à la sauvagerie originelle. La raison est libératrice. Par les idées, elle nous libère un peu de l'inconnu et des hostilités qui nous entourent et qui nous écrasent.

Et c'est pourquoi nous aimons tant les idées. Et c'est encore parce que nous sommes des hommes libres que nous défendons énergiquement la propriété, — je veux dire le juste droit de posséder, — contre les théories dissolvantes. Comme l'écrivait déjà Châteaubriand: "Sans la propriété, nul n'est affranchi". C'est la sagesse même des nations.

Je suis persuadé que nous avons raison. Sans la liberté individuelle et sans la propriété qui en est le corollaire, sans la liberté de conscience et d'opinion, nous retombons aux degrés les plus inférieurs des civilisations. Il n'y a plus de nations conscientes d'elles-mêmes, il n'y a plus que des troupeaux humains courbés sous des tyrans pires que les grands despotes dévastateurs des temps anciens.

On est un peu honteux d'être obligé de rappeler ces vérités élémentaires à un monde qui semble se précipiter de gaîté de coeur à la servitude et à l'abjection. S'il y a un antidote contre cette maladie universelle, c'est le vieux libéralisme, la vieille Raison française, à laquelle, hélas! tant de Français sont infidèles. Et pourtant s'il y a un peuple qui semble désigné pour opérer cette cure d'une humanité en démence et en décomposition, c'est encore et toujours le nôtre.

Culture humaine et diffusion de la civilisation française

A cela on objecte notre scepticisme.

Il est certain que le scepticisme est une des formes de l'esprit français. Et je reconnais que le scepticisme sans mesure et sans limites est un grave défaut. Et je reconnais aussi que ce défaut là est très répandu chez nous. Mais le scepticisme peut n'être qu'une précaution contre les excès de la raison même. C'est le doute méthodique de Descartes, qui se confond avec l'esprit critique, qui non seulement nous permet de passer au crible nos idées, mais qui nous maintient en défiance à l'égard de l'esprit de système et des nouveautés aventureuses. Même chez les sceptiques d'espèce vulgaire, sceptiques par nonchalance ou par tempérament, ces dispositions s'allient très bien avec une foi irraisonnée dans les plus extravagantes utopies humanitaires et avec une sentimentalité naïve. Malgré sa "blague" et malgré sa gouaille légendaire, le Parisien, pris à tous les étages sociaux est un sentimental, — et d'une sentimentalité qui va souvent jusqu'à la niaiserie. Mais je ne veux considérer notre scepticisme que sous ses espèces de doute rationnel, de méthode circonspecte et réfléchie. Et, à cet égard, il me paraît une chose excellente. Il rejoint ce sentiment de la mesure qui, nous l'avons noté, est une des caractéristiques de l'esprit français.

Toutes ces qualités réunies contribuent à donner à l'âme française comme à la littérature qui l'exprime un haut caractère de sociabilité. Grâce précisément à ce sens de la mesure qui lui fait respecter l'opinion et les susceptibilités d'autrui, qui la met en garde contre les affirmations tranchantes ou agressives, et aussi par cette préoccupation de la pratique et de l'utilité, par ce souci de n'offrir aux autres que des valeurs valables pour tous et enfin par cette tendance à l'universel.

Nous sommes arrivés non seulement à donner de nous-mêmes une image idéale, mais une image idéale où l'humanité toute entière se reconnait dans ce qu'elle a de meilleur: amour, charité du genre humain, esprit de concorde et de paix, humanisme et humanité, effort pour développer dans l'homme les qualités qui l'élèvent au-dessus de l'animalité et qui le conduisent à la perfection de son type et jusqu'à l'état héroïque, respect enfin de la conscience et de la dignité humaines, de la liberté humaine, du droit à la solitude, de tout ce qui donne un peu de prix à la vie et de tout ce que voudraient nier et détruire aujourd'hui des doctrines de régression, qui sont la honte de notre temps. Et parmi ces doctrines avilissantes, il sied de stigmatiser au premier rang celle de la lutte de classes, cette idée anthropophage qui n'a pu être inventée et propagée que par des ennemis de l'humanité.

C'est cette culture si profondément humaine qui justifie, avec le rayonnement de notre langue, la diffusion de notre civilisation. Au XVIIIe siècle notre langue était tellement en usage dans les milieux cultivés de l'Europe qu'on a pu la croire appelée à devenir la langue universelle: illusion qui flattait peut-être notre amour-propre national, mais que démentit l'expérience. Toutes les langues, quelles qu'elles soient, sont trop profondément marquées de l'empreinte d'un peuple pour satisfaire les besoins de tous. Seul un vague esperanto dépourvu de tout caractère intellectuel et littéraire pourrait répondre, à la rigueur, à toutes les exigences utilitaires de la pratique. Mais cette condition privilégiée du français, à une époque où la culture européenne fut le plus raffinée, cette faveur générale prouve qu'en ce temps-là les civilisés savaient distinguer, entre des langues d'une clarté et d'une précision à peu près égales, comme le français, l'italien et l'espagnol, celle qui dénotait la culture la plus délicate.

Et c'est encore cette culture si profondément humaine qui rend notre domination acceptable là où nous avons planté notre drapeau. Nous l'avons planté un peu partout, sans pouvoir, hélas! l'y maintenir toujours. Mais, aujourd'hui plus que jamais, si notre vieille métropole occupe une place restreinte sur la carte du monde, elle y a singulièrement étendu son empire, qui embrasse les deux hémisphères. C'est une chose que l'on oublie un peu trop, même en France: notre pays est doué d'une puissance d'expansion non seulement intellectuelle, mais aussi matérielle, dont on ne se doute pas assez. Au moment où je vous parle, on parle français sur tous les points du globe: dans cette Afrique, si longtemps impénétrable, dont nous possédons à présent le tiers, — le tiers d'un continent, — et dont la conquête fut une épopée admirable, — en Asie, où nous faillîmes être les maîtres de l'Inde et où nous sommes encore en bonne place, en Océanie même et enfin dans cette grande Amérique, où votre actuelle manifestation prouve, de la façon la plus touchante et la plus magnifique, que le français n'est pas près d'abdiquer.

Cela, nous le devons à nos soldats, à nos explorateurs, à nos missionnaires: vous en savez quelque chose. Ces soldats, ces explorateurs et ces missionnaires ont été de grands colonisateurs. Nous sommes peut-être la nation la plus colonisatrice du monde, parce que nous donnons à la colonisation son sens complet. Nous ne nous bornons pas à mettre en valeur les richesses d'un pays, à l'exploiter, à y entretenir une armée d'occupation et un réseau administratif de fonctionnaires. Nous nous occupons aussi que nos sujets aient des âmes. Nous entendons cultiver les âmes pour les rapprocher de nous. Nous respectons la langue comme la religion de nos sujets et, loin de poursuivre une assimilation incomplète et impossible, nous les convions à évoluer dans leur propre civilisation. Cette douceur de notre domination nous vaut d'être tolérés de ceux qui la subissent et quelquefois aimés. J'ai parcouru bien des colonies, françaises et étrangères, sans parler de celles où j'ai vécu. Je puis dire que, de tous les peuples colonisateurs, c'est le Français qui excite le moins de haine de la part de ses sujets.

Le plus beau type de Français colonial, le plus complet, le plus élevé, je dirai même le plus héroïque, je le verrais en l'admirable "Africain" que fut le Père Charles de Foucauld, ce véritable Père du Désert, ce solitaire du Sahara, dont l'Eglise va faire un saint. Quelle plus belle carrière, en effet, que celle de cet homme, qui fut d'abord un soldat, un officier de cavalerie, puis un explorateur traversant au péril de sa vie des régions farouchement fermées à l'Européen, étudiant les langues indigènes, rectifiant les données géographiques, préparant ainsi la pénétration de nos armes, et terminant cette existence périlleuse sous la robe de bure de l'ascète et du missionnaire; cet apôtre qui, connaissant la susceptibilité ombrageuse du Musulman, ne voulait pas d'une propagande directe, qui eût risqué de tout compromettre, mais qui employait une propagande discrète, respectueuse des coutumes et des âmes, véritable propagande à la française, pleine de tact et de mesure, se bornant à prêcher d'exemple, à donner, au milieu des tribus barbares, le spectacle de toutes les vertus chrétiennes, à être enfin, selon sa propre parole, le Porteur du Christ au coeur du continent noir, comme si, à travers les sables sahariens, la Divine Présence devait pénétrer l'Afrique toute entière.

Et vous savez sans doute comment cela finit: Charles de Foucauld mourut assassiné par un de ces nomades du désert, dont il soignait les malades et à qui il s'efforçait d'apprendre le respect de la vie humaine.

Le christianisme dans l'esprit français

Ces considérations nous amènent à des conclusions qui s'imposent et que vous attendez sans doute: c'est que l'âme et l'esprit français n'ont pris ce haut caractère d'humanité que parce qu'ils sont tout pénétrés de christianisme.

Depuis Chateaubriand, on a assez montré combien la pensée chrétienne avait ajouté à celle des Anciens, combien elle avait enrichi, transformé et attendri l'âme païenne. La France, en particulier, lui a dû sa maîtrise dans le domaine psychologique, la révélation de tout un monde intérieur insoupçonné des Hellènes comme des Latins, la finesse de son introspection, son goût pour les problèmes de la conscience, pour la description des moeurs, sa tendance à la pratique et enfin les plus belles qualités de son âme et de son caractère. Il est superflu d'insister sur la part énorme que représentent dans la littérature française l'apologétique et la morale chrétiennes, depuis un Bossuet, un Nicole et un Pascal jusqu'à un Lacordaire et un Paul Bourget.

La France est si profondément chrétienne que, même les incroyants, les négateurs du Christ, parlent encore son langage, lorsqu'ils invoquent les grands principes de justice et de fraternité. Et je sais trop qu'ici, dans ce Canada français, en dépit de tous les abandons de la Métropole, on continue à voir dans la langue et dans la pensée françaises la meilleure sauvegarde du catholicisme chrétien, comme si notre langue et le catholicisme étaient indissolubles.

Evidemment, notre foi est menacée. Mais quand ne l'a-t-elle pas été? Ni les hérésies ni les persécutions ne sont d'hier. Nous avons triomphé de tout et c'est ce qui, avec la Promesse divine, nous donne confiance. Au lendemain des excès et des crimes révolutionnaires, un de nos encyclopédistes, un de ceux qui étaient, en somme, responsables de la catastrophe, écrivait, terrorisé par ce réveil de la férocité humaine: "La cause de l'humanité est désespérée!" — Nous autres chrétiens, nous ne dirons jamais cela. Malgré les pires abjections, malgré les plus épouvantables retours à la barbarie, nous nous raidirons contre l'épreuve. Tant qu'il y aura des chrétiens, la cause de l'humanité ne sera pas désespérée.

Et pourtant les horreurs que nous avons intellectuellement sous les yeux sont affreusement démoralisantes: ce qui se passe en Espagne et ailleurs est, en même temps qu'un scandale pour la conscience, comme le signe avant-coureur de la fin du monre. Tout ne va-t-il pas être remis en question? Cette civilisation, dont nous sommes si fiers, qui nous a tant coûté, qui est si difficile à maintenir contre l'indestructible barbarie, ne va-t-elle pas s'écrouler?.... Pour ne pas perdre coeur, disons-nous que le monde en a vu bien d'autres. Rappelons-nous l'empire romain au temps des persécutions antichrétiennes et des grandes invasions. La barbarie débordée menaçait de tout recouvrir et l'Eglise naissante semblait à la veille de sa fin. Et pourtant, au milieu de toutes ces menaces et de toutes ces ruines, il y avait un petit troupeau qui gardait l'espoir invincible....

Il y a quelques années, à Carthage, à l'occasion de solennelles assises eucharistiques, je rappelais ces idées consolantes. Je lisais, aux lieux même où il fut martyrisé, une lettre de saint Cyprien, à quelques-unes de ses ouailles condamnées aux mines. Vous savez qu'en ce temps--là, le labeur des mines équivalait à une mort lente et à un supplice de tous les instants. A ces malheureux, enfermés dans les ténèbres de la mine et qui allaient y mourir, voici ce que disait leur évêque, Cyprien de Carthage, dans une langue peut-être un peu trop fleurie, de comparaisons trop ingénieuses, une langue de décadence, mais soulevée par une telle foi, par un héroïsme si joeux!.... Laissez-moi relire avec vous ce beau chant d'espoir....

"Sans doute, disait l'évêque Cyprien à ces mineurs du Christ, — sans doute le soleil qui se lève illumine l'Orient, la lune errante inonde le ciel de ses clartés. Mais celui qui a fait ces deux astres vous est, dans vos cachots, une plus grande lumière. La splendeur du Christ, qui se lève dans vos coeurs et dans vos esprits, chasse les ténèbres de votre géhenne. Ce lieu de noirceur et de mort pour les autres est, pour vous, tout radieux de blancheur et d'éternité. Que vous dirai-je de plus? La marche des saisons est la même pour vous que pour ceux qui voient le jour. L'hiver est venu, pendant que vous étiez enfermés sous la terre. Mais l'hiver de la persécution a bien valu pour vous les mois de froidure, qui sévissaient là-haut. Après l'hiver, va s'avancer le printemps tout parfumé de ses roses, tout éblouissant sous la couronne de ses fleurs. Mais les délices paradisiaques déjà présentes pour vos yeux, vous ont environnés de roses et de fleurs, et les guirlandes célestes ont ceint votre tête. Voici bientôt l'été. Voici le blé qui regorge sur l'aire. Mais vous, qui avez semé pour la gloire, vous récolterez des gerbes glorieuses. Vous aurez aussi votre automne, et, par la grâce spirituelle, vous en accomplirez tous les travaux. Là-haut, on apporte les paniers de la vendange, on foule les raisins dans les cuves. Mais vous, pampres gonflés de sève dans la vigne de Dieu, belles grappes aux raisins déjà mûrs, vous êtes foulés par la haine et la persécution du siècle. Au lieu de vin, c'est votre sang que vous répandez. Intrépides et forts dans les tortures, vous buvez d'un coeur joyeux la coupe de votre martyre...."

J'ai écrit quelque part: "le martyre n'est que de l'archéologie". Il est de tous les temps. Il faut y être toujours prêts, — prêts à rendre témoignage pour la justice et pour la vérité.

Je sais à qui je parle. Je sais que vous êtes pénétrés de ces sentiments. Devant le spectacle accablant de l'infamie humaine, devant l'atrocité de l'homme et de la nature, vous entendez toujours la grande leçon de la Croix: "ce monde abominable n'est possible, cette vie de douleur et de luttes n'est supportable qu'à la condition d'être niés par un autre monde et par une autre vie". Tel est l'éternel langage de la Croix. Ce paradoxe est l'éternelle vérité.

La France est restée jusqu'ici une des grandes dépositaires de cette idée salvatrice et nul peuple, plus que vous, n'y est resté fidèle. Tant qu'il y aura des hommes comme vous, la cause de l'humanité, — pour reprendre le mot du philosophe, — ne sera pas désespérée. J'ai souvent répété que la France serait sauvée par ses colonies, restées plus saines, plus énergiques que la métropole. Et j'entends ce salut dans tous les sens, — salut matériel, salut moral. Puisse votre exemple nous être salutaire! Mais, quoi qu'il arrive, soyez sûrs que l'esprit et l'âme de notre race ne peuvent périr, que la France reste au-dessus de tout, elle est trop nécessaire à l'humanité!

Le père à sa fille. — Peux-tu te souvenir où j'ai laissé mes lunettes ce matin?

La fille. — Non, papa.

Le père. — Cela ne m'étonne pas de toi, tu ne te souviens jamais de rien.

Au Congrès de la Langue Française

Troisième séance solennelle

La conservation de notre droit canadien

Mardi soir, au Colisée, c'était la troisième des séances solennelles du Congrès, celle qui restera dans la mémoire des congressistes comme "la soirée de l'abbé Groulx", pour employer une expression populaire maintes fois entendue depuis quelques jours.

A peine une heure avant la séance, les nuages gonflés depuis la fin de l'après - midi crevèrent brusquement et la pluie se mit à tomber dru, détrempant les banderoles, les écussons et les drapeaux qui décorent avec profusion la vieille cité. Cette pluie devait, pendant toute la soirée, servir d'accompagnement approprié aux paroles parfois dures de M. l'abbé Groulx.

Jusqu'ici, le Congrès avait été en quelque sorte l'apothéose de la survivance française en Amérique. C'était la brillante revue de nos conquêtes, de nos gains, de nos qualités ethniques. Le soleil complice mêlait ses hommages à ceux des hommes; il se couchait le soir paisiblement, en glissant une dernière caresse au Colisée où tant de mille coeurs battaient à l'unisson dans l'exaltation de la patrie.

Examen de conscience national

Hier soir, par la bouche du juge en chef Roy, par celle de M. l'abbé Lionel Groulx, ce fut la revue de nos déficiences, de nos pertes, de nos petites trahisons. La nature a voulu contribuer elle aussi à cette douche salutaire qui arrivait à son heure pour rappeler certaines réalités que l'on ne doit pas ignorer, surtout dans un Congrès comme celui que nous vivons.

L'orage n'a cependant pas fait peur aux gens; des milliers de congressistes se sont acheminés, à la pluie battante, vers le Colisée, afin d'entendre le gouverneur général du Canada, les juges Roy, Mignault et Leblanc, le distingué recteur de l'Université d'Ottawa et M. l'abbé Lionel Groulx.

Ovation prolongée

Quand, un peu avant dix heures, parut le prêtre, dont la soutane noire se détachait nettement sur le fond pourpre des manteaux de l'émouvante phalange d'évêques qui entouraient Son Eminence, une ovation formidable l'acclama, se mêla, pendant plusieurs minutes, aux grondements du tonnerre et à la colère de l'orage. Ovation qui devait se répéter souvent cependant au cours de la soirée.

Les acclamations, les ovations qui ont fait tressaillir le Colisée hier soir ne sont pas suffisantes. Elles seront même stériles si notre race ne sait profiter des fortes leçons qu'on lui a données, hier soir. Ces leçons, sachons les comprendre et y puiser le courage nécessaire pour regarder en nous-mêmes, pour nous juger sans sévérité excessive, comme sans faiblesse. Et quand nous aurons clos l'examen de conscience, nous pourrons édifier sur des bases plus solides l'avenir.

Nous ne laisserons pas angliciser notre droit canadien

"Une des principales causes secondes de la survivance parmi nous de l'esprit français, ce sont nos lois françaises" — Le paysan canadien d'autrefois récitait de mémoire maints articles de la "Coutume de Paris" — Notre Code civil "est plus imprégné de l'ancien droit français que ne l'est le Code Napoléon lui-même."

L'hon. juge P.-B. Migneault

L'hon. juge P.-B. Migneault a parlé à la séance publique d'hier.

La première parole du président de cette séance sera une parole de bienvenue à leurs Excellences, le Gouverneur - Général et Lady Tweedsmuir, qui ont si gracieusement accepté d'honorer ce Congrès de leur présence au milieu de nous ce soir. Je me contenterai d'offrir cette bienvenue à nos hôtes, car une voix plus éloquente que la mienne est chargée de leur porter nos hommages, et cette voix est à la fois canadienne et acadienne, donc doublement française.

Il est largement question au programme de ce soir de notre survivance comme groupe ethnique d'origine française. Nos cousins de France appellent cette survivance le miracle canadien et je suis porté à croire que nos cousins ont raison. Il est vrai qu'on peut quelquefois expliquer un événement extraordinaire par l'opération de cause secondes, mais une cause seconde que dirige la Providence de Dieu exclut-elle réellement le miracle? Interrogeons l'histoire. Est-ce un événement sans portée providentielle que le peuple canadien ait échappé, par sa séparation violente de la France à la Révolution qui s'en venait dans une trentaine d'années? Est-ce un événement sans cette même portée que ce peuple ait refusé sur le conseil de son clergé de se joindre aux treize colonies américaines dans leur révolte contre l'Angleterre? Par souci d'exactitude, je vois donner à de tels événements, si vous le préférez, le nom de miracles providentiels; du reste, la France elle-même en a connu bien d'autres dans son histoire, les gesta Dei per Franco. Donc l'histoire continue et le miracle aussi.

Le programme vous signale, mesdames et messieurs, d'autres causes secondes, je n'ose dire miraculeuses, de la survivance parmi nous de l'esprit français; ce sont nos lois et je précise nos lois françaises. Reconnaissons que c'est à une concession de l'Angleterre, en 1774, par le fameux **Quebec Act**, que nous devons la conservation de ces lois; nous ne l'avions obtenue ni par les capitulations, ni par le Traité de Paris de 1763. Or, conserver nos lois civiles c'était conserver l'édifice social, c'était conserver l'édifice ethnique lui-même. N'est-ce pas là une preuve presque ethnique de la genèse de notre survivance?

Parmi nos lois civiles françaises ainsi conservées mentionnons, en toute première ligne, la célèbre Coutume de Paris qui formait notre droit commun sous l'ancien régime. Peut-être n'ouvre-t-on pas souvent, aujourd'hui, cette vénérable Coutume. Pourtant c'est une merveille de précision et de clarté française. De nos jours même on ne laisse pas d'admirer ces phrases laconiques— et lapidaires. **La mort saisit le vif (art. 318) donner et retenir ne veut (art, 273).** Et ce vieux proverbe dont je voudrais bien connaître l'origine: **jamais mari ne paya douaire!**

Le paysan canadien d'autrefois récitait de mémoire maints articles de la Coutume de Paris. Il y trouvait son titre à ses terres, la description du régime matrimonial entre lui et sa femme; tous ses droits de succession en découlaient. C'est cette coutume qu'il invoquait au cas de contestations avec ses voisins. Il y avait trop de Normands dans la vallée du Saint-Laurent pour qu'on pût y oublier une langue où on lisait des choses aussi intéressantes.

La Coutume de Paris a rajeuni ses formules dans le Code Civil du Bas-Canada promulguée en 1866. Ce Code, modelé sur le Code Napoléon, a cependant son individualité à lui. Il est plus imprégné de l'ancien droit français que ne l'est le Code Napoléon lui-même. C'est aussi un droit canadien qu'il renferme et ce droit canadien s'est développé par une abondante jurisprudence. C'est ce droit que nous pourrons montrer à la France quand celle-ci, comme dans la parabole évangélique, nous demandera: qu'avez-vous fait du talent que je vous avais confié.

Le devoir de l'heure et de l'avenir c'est la conservation de ce droit. Il y a pire que les suppressions brutales. Il y a la pénétration lente et sournoise de principes et de doctrines étrangers. Mes confrères du Banc et du Barreau, que ce soit une des résolutions que nous formerons à ce Congrès; nous ne laisserons pas angliciser ou américaniser notre droit canadien.

Ce très rapide raccourci d'histoire peut légitimement nous donner des sentiments de fierté, mais n'oublions pas qu'un tel passé nous impose des obligations pour l'avenir. Le ciel ne sera pas toujours sans nuages, et "après la pluie le beau temps'. A tout bien considérer, notre bonheur et notre succès comme groupe ethnique sont sortis d'une défaite. Et est-il bien certain que nos pères aient perdu la partie à la bataille des Plaines d'Abraham? Car une victoire, et une défaite aussi, se mesurent par l'usage qu'on en fait. Reste le fait historique et il suffit, que nos pères y ont gagné le droit de vivre comme peuple, et qu'ils se sont merveilleusement adaptés aux circonstances, et un peu plus tard aux institutions parlementaires de leur nouvelle métropole. Il est de notre honneur de faire comme eux.

Hommages des Congressistes

PRESENTES PAR LE JUGE LEBLANC A SON EXC. LE GOUVERNEUR GENERAL

Les organisateurs de ce Congrès m'ont fait un grand honneur en me confiant un mandat aussi honorable que celui qui me permet, en son nom, de m'adresser au représentant du roi dans ce pays. Quand on cherche les raisons qui auraient pu motiver une telle faveur, on n'en trouve pas si ce n'est que comme acadien, je représente les plus anciens sujets britanniques de ce nouveau continent, notre allégeance remontant à 1713.

A ce titre donc, et au nom de cette brillante assemblée, où se trouve réunie l'élite du Canada français, qu'il me soit permis d'offrir, de présenter à Votre Excellence et à sa gracieuse épouse Lady Tweedsmuir les hommages des congressistes, de dire combien nous sommes honorés par ce témoignage de vif intérêt qu'apporte Votre Excellence à cette réunion qui groupe ici les représentants d'une partie très considérable de ses administrés.

Nous reconnaissons facilement les devoirs nombreux, délicats et parfois onéreux que les plus hautes fonctions de l'Etat exigent de ceux qui en sont chargés; surtout dans un pays comme le Canada où la longueur des distances à parcourir ne peut que rendre fatigants parfois les déplacements prolongés et fréquents. Mais nous espérons que Vos Excellences s'en trouvent un peu dédommagés par les accueils loyaux et sympathiques qui leur sont partout prodigués. La présente visite, qui est pour nous une marque touchante de bienveillance, assure à Vos Excellences une affection déjà vouée.

Nous sommes encore sous le coup de la solennité qui marqua les fêtes du couronnement. Des acclamations spontanées et loyales poussées en cent langues et par cent peuples divers dont les réverbérations retentissent encore. Elles attestent la diversité de moeurs, d'aspirations et d'intérêt que peut rassembler et protéger, sans danger aucun à la loyauté de ses sujets, le vaste empire de Sa Majesté George VI.

Le douze mai dernier a dû fournir à Votre Excellence un des plus beaux jours de sa brillante carrière. Il lui permettait de constater la sincérité et l'entrain avec lesquels tous les Canadiens se sont livrés à la joie provoquée par les cérémonies grandioses qui se déroulaient dans le vieux Westminster Abbey.

Conscients des droits que confirme à tous les Canadiens notre rang de peuple autonome dans l'empire, et soucieux de leurs intérêts particuliers, les Canadiens d'origine française désirent aborder l'étude de leur part des problèmes canadiens à la lumière qu'ils comportent. L'immensité des distances entre les parties de l'empire, les différences de race et d'intérêt interdisent, par amour de la corcorde, de le faire autrement. L'idiosyncrasie morale des peuples est encore plus intransigeante que celle de la nature. On habituerait peut-être un canadien d'origine française à une diète de riz ou de sauterelles bouillies assaisonnées à la banane, régal des sujets britanniques de l'Inde et de l'Ouganda, mais jamais on lui ferait prendre les moyens d'un rajah ni adopter les méthodes d'un Mahamah Grandi pour faire triompher une idée. Comme groupe ethnique nous avons le droit et le devoir de faire notre développement moral et matériel, en harmonie avec le reste du pays, par tous les moyens légitimes que les circonstances nous fournissent. Notre contribution au bonheur, au progrès moral et matériel du Canada, sera le mieux faite si nous tenons compte de notre passé, de notre tempérament, de nos attachements et de nos goûts.

Nous ne pouvons pas et nous ne voulons pas être le serviteur infidèle. Nous refusons avec énergie d'enfouir notre talent sous la terre. Il vaut bien la peine que nous nous efforcions de le faire fructifier. Il nous a été confié par des hommes énergiques, qui nous en demanderaient un compte sévère.

Si le génie de l'homme a trouvé les moyens d'effacer les frontières et de tuer les distances, et si par les grandes découvertes, l'aviation, la radio et autres il semble avoir fait de cette terre une espèce de planète resserrée, où nous nous trouvons les voisins des antipodes, où nous sommes plus près du Japon que nos pères ne l'étaient de la paroisse voisine, il ne faut pas oublier que les choses essentielles de l'âme restent les mêmes.

Le courage, le dévouement, la fidélité, l'honneur n'ont pas changé. La liberté, don inestimable que Dieu a offert à tous les peuples et à toutes les nations quand il a laissé le libre arbitre aux individus, est encore un bien qui doit rester inaliénable. Il faut encore les mêmes vertus pour la conserver.

Une longue expérience des choses publiques a souvent fait reconnaître que les peuples comme les individus, trouvent leurs meilleures inspirations dans les choses qu'ils connaissent, qu'ils aiment et comprennent le mieux. Nous connaissons et nous aimons notre histoire. Nos découvreurs, nos premiers colons, les missionnaires qui les accompagnaient, les militaires de l'ancien régime ne nous permettraient pas d'être autres que des hommes de bien et d'honneur.

Plus tard, à une époque déjà reculée, dans le réajustement avec la métropole, fils et petits fils de ceux qui n'avaient jamais eu de part au gouvernement de leur patrie, nos trisaïeuls se montrèrent de taille à revendiquer leurs droits avec toute la dignité, l'intelligence, la vigueur et la loyauté franche qui ont fait la grandeur des tribus et des hommes d'Etat anglais. Ces vaillants défenseurs de nos droits nous ont fait un legs qui nous laisse pour longtemps leurs débiteurs.

Après plus d'un siècle et demi de respect pour les institutions qui nous gouvernent s'il était encore nécessaire, pour rassurer les timorés ou confondre les malveillants, de justifier ces comices, on en trouverait la justification dans le vibrant discours prononcé par Votre Excellence lors de sa dernière visite dans l'Est du Canada. Il est tellement en harmonie avec l'esprit de ce Congrès et peint si bien les sentiments qui devraient animer tout vrai canadien, qu'il mérite de devenir partie de notre charte nationale. Votre Excellence me permettra de le traduire tel que nos journaux l'ont rapporté:

"Les peuples les plus forts ont toujours été un mélange de races, mais ils sont forts seulement si ce mélange est conduit de la manière propre; et cette manière propre est que chacune accepte et apprécie les qualités de l'autre, que chacune s'instruise de l'autre, et tandis qu'elles chérissent leurs propres loyautés et traditions spéciales, qu'elles chérissent non moins cette nouvelle loyauté et tradition qui surgit de leur union"! C'est le complément de la belle pensée qu'adressait le poète à nos concitoyens de langue anglaise: "Des gloires d'ici bas ta part est assez large pour que celle d'autrui ne te soit pas à charge".

Il y a quelques semaines, en présence des grands de l'empire, le nouveau Lord anglais, que nous connaissions alors comme le Très Honorable Stanley Baldwin n'a pas hésité à vanter le beau rôle joué au Canada par ceux d'origine française, ne craignant pas tout spécialement de reconnaître la large part qui revient au clergé.

Cette civilisation saine et éclairée est encore au service de l'Etat. Dans ces temps de bouleversement elle reste une des plus sures garanties de la justice et de l'ordre.

Votre Excellence a visité presque tout le pays confié à ses soins par Sa Majesté. Partout elle n'a rencontré que des expressions de loyauté. Nulle part cette expression est-elle plus sincère et cordiale que dans la vieille cité de Champlain, où se tient le deuxième Congrès de la Langue française au Canada.

Les oeuvres littéraires de Votre Excellence l'avaient fait connaître dans ce pays par tous ceux qui prisent le bon style, frappant et nouveau, où la richesse de l'expression amplifie la justesse et la beauté de la pensée. Ce qui fait un grand éloge de quelques-unes de ces oeuvres, c'est qu'elles ont subi l'épreuve du cinéma sans sortir trop défigurées par les morcellements des artistes de la toile, et sans perdre trop de l'intérêt palpitant qu'elles donnent à quiconque les a lues avant de les voir sur l'écran.

Quand Votre Excellence, accompagnée de Son Excellence Lady Tweedsmuir visitera de nouveau la plus belle partie du Canada, les provinces Maritimes, Elle trouvera là le lieu où le Dominion est le plus semblable au pays de ses ancêtres. Elle y trouvera les Highlands de l'Ecosse laissant entendre, en plusieurs localités, les deux accents de la langue mélodieuse parlée par Robert Bruce, dans laquelle, dit-on, l'homme peut le mieux prier Dieu.

Les pics escarpés du Cap Breton, ses montagnes entrecoupées de vallons verdoyants sont la reproduction parfaite et fidèle des monts et 'dells' qui fournirent à Ossian et à Burns l'inspiration de leurs plus belles idylles.

Ce qui survit de l'esprit français dans nos lois

Travail présenté par le juge F. Roy

On ne sait guère ni son droit ni sa langue. Il faut donc montrer ce qu'est le droit, préciser ce qui survit de l'esprit français dans nos lois, chercher les causes de nos défaillances et les remèdes au mal.

—I—

Du droit public, de nos lois constitutionnelles qui, depuis 1760 sont des lois anglaises, il n'y a qu'à constater ceci: l'esprit français n'y a jamais pénétré, elles ont intégralement gardé leur caractère d'origine.

C'est du droit privé qu'il s'agit, c'est-à-dire de l'ensemble de nos lois civiles, celles qui régissent les rapports des citoyens entre eux, qui forment le vrai droit national particulier à chaque peuple ou, comme chez nous, à chaque groupe ethnique compris dans ce peuple.

1°—Il est essentiel de signaler les analogies entre ce droit et la langue de la nation qu'il régit. Droit et langue ont la mission commune d'aider l'homme en tant qu'il vit en société. La langue permet l'échange des idées entre les humains, le droit maintient dans la société l'ordre qui s'appuie sur la justice.

Droit et langue se forment de la même façon; ils procèdent tous les deux de l'usage, des habitudes de vie particulières à chaque groupe familial ou national. Comme se forme la langue petit à petit, ainsi s'édifie le droit basé sur la coutume. Des siècles durant, ce droit coutumier, même avant d'être écrit, est celui qu'appliquent les tribunaux dont les arrêts ont contribué à le former.

2°—De quoi est faite l'âme de notre droit?

C'est du droit français par ses origines et par son esprit.

Ses origines sont celles même de la nation française. Il est né sur le sol de la Gaule. La conquête romaine et les invasions des barbares ont déposé sur le fonds gaulois, l'une la "raison écrite" du peuple légiste par excellence, les autres, les coutumes francques. De ces deux sources maîtresses, sous l'influence de la féodalité, sont nés de nouveaux usages, consignés au XVIe siècle seulement,

(Suite à la page 14)

Discours de Lord Tweedsmuir

IL REPOND AU MESSAGE DES CONGRESSISTES ET AUX VOEUX POUR LE SUCCES DU CONGRES

Je me sens très honoré d'être invité à vous rencontrer en cette occasion. Je veux tenter de vous parler en cette langue que vous avez pour but principal de conserver pure, et je compte que votre bonté vous rendra indulgents à mes multiples gaucheries. Tout homme sage, tout Ecossais en particulier, croit certainement que le mélange des races fortifie une nation. Le Canada a le bonheur de posséder deux des grandes traditions de l'Europe, la française et l'anglaise. Vous avez conservé votre langue, votre droit, votre religion et votre culture si riche d'histoire, d'un si grand prix pour le Canada tout entier. Votre langue surtout est un bien précieux, car la langue et la littérature françaises contituent une richesse non seulement pour le Canada français mais encore pour le Canada anglais.

L'anglais est une belle langue et la littérature anglaise est belle. La langue anglaise a besoin d'être gardée avec sollicitude, car étant parlée dans l'univers entier, elle risque grandement d'être contaminée par toutes sortes d'influences. Vous vous souvenez sans doute d'un passage amusant du Mariage de Figaro de Beaumarchais, et qui n'est pas très respectueux:

"C'est une belle langue que l'anglais; il en faut peu pour aller loin. Avec **goddam**, en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci par-là quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que **goddam** est le fond de la langue".

Beaumarchais n'a pas dit toute la vérité. Depuis quelques années, on a vu le public de France témoigner une estime particulière à la littérature anglaise; ce sont des érudits français qui ont rédigé quelques-uns des meilleurs travaux sur les écrivains anglais.

Mais aujourd'hui c'est de votre langue que je viens vous parler. Il y a longtemps que je m'intéresse au parler et à la littérature du Canada français. Le français que l'on parle chez vous, surtout à la campagne est plein de beauté et de pittoresque, grâce aux réminiscences historiques, aux locutions marines qu'y ont laissées les voyages des premiers Français venus au pays. Je regrette seulement de ne pas le mieux comprendre. La littérature canadienne-française suit la grande tradition classique de France. On peut relever les écrivains français qui ont influé sur elle à chaque génération. Au siècle dernier, par exemple, on retrouvait chez Crémazie et Nelligan l'influence des grands romantiques français. La poésie contemporaine, celle de Paul Morin et de Robert Choquette, par exemple, s'inspire de modèles plus récents. Je suis particulièrement frappé de ce que l'influence française se fait toujours sentir avec un certain retard au Canada. Ce n'est jamais la dernière mode de France qui touche nos écrivains canadiens-français. Victor Hugo, par exemple, n'est plus très lu en France aujourd'hui mais son influence me paraît encore vivante au Canada. Je crois que ce retard est un avantage; il empêche nos écrivains de n'être que de serviles copistes et leur permet de donner à leurs oeuvres un tour spécial au Canada.

Depuis mon arrivée au pays j'ai parcouru avec plaisir une bonne partie de la littérature canadienne-française, guidé surtout par les oeuvres de mon ami, Mgr Camille Roy, le grand seigneur de la littérature canadienne. J'ai particulièrement admiré vos travaux d'histoire et de poésie. Vous possédez le vrai sens historique et vous êtes bien inspirés de compléter vos annales. Vous vous êtes admirablement servis de votre histoire régionale pour conserver cette suite entre le passé et le présent qui constitue le fondement de la force nationale. Votre poésie, qui exprime si bien l'âme d'un peuple, m'a profondément intéressé. Mais le Canada français ne fait que commencer son oeuvre littéraire. Il réunit tous les éléments d'une grande littérature, — un peuple dont l'histoire est l'une des plus romanesques qui soient, une paysannerie qui heureusement a su rester proche du terroir et conserver ses vieilles traditions. Je prévois que le Canada français collaborera avec distinction à ces travaux de l'esprit qui resteront toujours à la base de la civilisation véritable, car il participe de deux grandes traditions, la française et l'anglaise. Comme le chantait Octave Crémazie, "Albion notre foi, la France notre coeur". J'exprime aussi le désir que nous voyions un jour naître chez vous quelque chantre du peuple comme le Robert Burns de mon Ecosse, qui traduira l'âme nationale en vers impérissables. Vos "habitants" ont produit beaucoup d'agréables chansons, mais n'ont pas encore trouvé leur grand poète.

Mais la littérature saura bien se faire jour. Le vent de l'inspiration souffle où il veut, personne ne peut le diriger. Par contre, c'est de nous qu'il dépend de conserver la pureté du langage. La gloire de la langue française repose sur sa pureté, sa précision, son exquise clarté. Comme l'écrivait un critique du dix-huitième siècle, — "Elle est de toutes les langues la seule qui ait une probité attachée à son génie".

Dans le monde contemporain, si agité, une langue qui n'est pas protégée par des frontières est exposée à bien des influences pernicieuses. Comme je l'ai déjà dit, je crois le français moins menacé que l'anglais, mais il est menacé tout de même. Je ne m'oppose pas aux néologismes, car il en faut dans un monde qui progresse rapidement. Je redoute davantage les atteintes à la construction, à l'ordannance logique qui a toujours fait la gloire du français. Un peu d'argot même ne me déplaît pas, parce que la langue littéraire s'enrichit constamment d'apports populaires. Mais je tiens à ce que l'on respecte religieusement la construction, car c'est d'elle que dépend la clarté. Comme disait un grand critique français: "Ce qui n'est pas clair, n'est pas français".

Les ennemis les plus dangereux de la langue ne se trouvent pas chez le peuple, mais parmi les pédants. Bien des sciences semblent se fabriquer un obscur jargon, farci de néologismes abstrus et de tours pesants. Elles manquent de la clarté qui devrait être le but principal de tout écrit scientifique, peut-être parce qu'elles ne savent par très clairement elles-mêmes ce qu'elles veulent dire. De là un grave péril pour la langue anglaise. Je trouve que beaucoup d'écrivains, surtout aux Etats-Unis, et particulièrement ceux qui traitent des sciences sociales, ont maintenant un style tellement informe qu'il est impossible de prendre plaisir à la lecture de leurs ouvrages ou de les comprendre. Il faut veiller à ce que le même malheur n'arrive pas au français. La France a toujours montré au monde comment rendre, claires comme cristal, les pensées les plus subtiles et les plus nuancées. Je citerai l'exemple du mathématicien Henri Poincaré et du philosophe Henri Bergson, qui ont su donner aux théories les plus complexes la grâce et la clarté d'oeuvres d'art.

Votre Association a un grand rôle à jouer. Elle doit favoriser la bonne littérature d'expression française au Canada, et conserver intactes les beautés de la langue. Bref, la même tâche vous est dévolue qu'à l'Académie française. Comme Anglais, Canadien d'adoption, ami depuis longtemps de la France et de sa tradition culturelle, je vous offre mes meilleurs voeux de succès.

HISTOIRE ECOSSAISE

Un ami qui vient voir MacLean—Ecossais — l'aperçoit en train de bourrer quantité de mouchoirs sales dans les poches de son pyjama non moins sale.

—Que fais-tu? demande l'ami étonné à la vue de ce spectacle, pourquoi fourres-tu ces mouchoirs sales dans les poches de ton pyjama?

—Je vais te dire, répond MacLean, je vais envoyer ce pyjama au blanchissage.

Le professeur. — Samuel, combien rapportent, en dix-huit mois, 500 dollars placés à 2 du cent?

(L'élève se renferme dans un silence méprisant. Le professeur insiste.)

—Voyons, vous n'en savez rien?

—Si, je le sais, répond Samuel, mais du 2 p. 100, si vous croyez que ça m'intéresse.

L'ESPRIT FRANCAIS DANS NOS LOIS

(Suite de la page 13)

dans la grande Coutume de Paris, celle de Normandie, etc., et complétés par les Ordonnances royales.

Ce droit s'est ainsi fait à l'usage même de la France.

On trouve dans la Coutume de Paris, par exemple, tous les traits essentiels de cet esprit français, épris d'ordre, de mesure, de clarté, de précision, de logique passionnée, et de simplicité; et aussi quant au fond sa conception nette de la justice qui veut que les torts soient réparés et les contrats respectés; à quoi s'ajoute le panache, la valeur légale, qu'elle soit écrite ou non, de la parole d'honneur.

—II—

Ce droit français est devenu le nôtre par l'Ordonnance de Louis XIV créant en 1663 le Conseil Souverain.

Que nous en reste-t-il?

M. René Demogue de la Faculté de Paris, à qui notre jurisprudence canadienne est familière, nous rend ce témoignage: nous avons conservé dans nos lois les principes du droit français comme nous avons su garder notre langue et nos autres traditions héritées de l'ancienne France. Donc l'essentiel survit.

Quelles sont les pertes?

Quant aux principes, si le Code lui-même les a retenus, d'autres de nos lois y contredisent. Pour deux grandes classes de notre société il est devenu légal de retenir le bien d'autrui et de ne pas tenir la parole donnée. Cela s'est fait sous le signe de la Charité, comme si l'on était charitable en étant injuste!

Quant au reste, qu'avons-nous fait de ce droit à l'esprit français. Nous l'avons gardé comme la langue. Hélas! pas mieux. Ce que notre langue, appauvrie, n'a pas emprunté à la culture française contemporaine, elle l'a pris au parler voisin qui l'a forcée d'anglicismes. Le même malheur est arrivé à notre droit. D'où leur commune anémie. Comme la langue que nous parlons, notre droit a perdu l'accent français.

Nous ne l'avons pas remplacé. Il n'y a pas de trace dans nos textes législatifs ni nos arrêts d'une personnalité nouvelle. Droit et langage, il semble que leur caractère à tous deux est de n'en pas avoir.

—III—

Quelles sont les causes de cette défaillance?

Si nos lois sont mal faites, à qui la faute? A nous tous. Les lois sont œuvre collective. Le législateur proprement dit, signataire des lois, n'est pas le seul coupable.

L'opinion qui juge nos parlementaires, comme toujours sans savoir, ignore tout des difficultés du métier. Les meilleurs auteurs précisent qu'il faudrait du génie pour ne donner que de bonnes lois à la nation; cette souveraineté, fille de la Puissance divine, est si haute que le législateur se distingue à peine du prêtre . . . Peuvent-ils tous acoir la vacation sacerdotale, nos députés?

Les rapports du Congrès signalent chez nos ligislateurs le défaut de méthode. Ces législateurs ont été choisis dans nos rangs; quel autre groupement peut leur jeter la pierre, poser en modèle? Qui sait son métier en ce pays, où, si souvent, le succès de carrière se passe si facilement de ne pas l'avoir appris. C'est de l'atavisme. Nos ancêtres ont dû, pendant quelques générations, faire tous les métiers à la fois; ils ne pouvaient en apprendre bien, pas un seul. Le goût de la chose bien faite s'est perdu. L'à peu près du travail manuel s'est nationalisé jusque dans la langue et dans le droit.

Et l'on sait qu'elle est l'ambiance, quelles sont les pénibles conditions de travail que nous fait notre double système de législation. Il y a lois fédérales, il y a lois provinciales. La Constitution a voulu séparer les deux domaines de juridiction; elle y a mal réussi, il y a constamment des empiètements du fédéral dans notre droit, même civil. Il y a, que les textes de nos statuts ne sont souvent que les copies de ceux votés à Londres ou aux Etats-Unis. D'où la nécessité de se servir de traductions, qui sont trop littérales et pas du tout françaises.

En plus, il y a que même notre droit privé est interprété définitivement en certains cas (Cour Suprême et Conseil Privé par des juges étrangers à notre esprit, à nos sentiments; ce qui rendait inévitable l'introduction de l'anglicisme juridique dans notre droit.

Contre ces courants dangereux nous avions la digue de nos traditions, notre fierté française. Cette digue est plus que menacée. Un trop grand nombre des nôtres sont hostiles à l'idée, à l'influence française. Comment garder l'esprit français en tournant le dos à la France? On ne sort pas d'un paradoxe. Et c'est de survivance qu'il s'agit.

Quant aux remèdes, en ce qui touche à la technique législative, le principal qui a été prôné dans presque tous les travaux de section, c'est la création d'un Conseil juridique chargé d'améliorer notre droit et de veiller à ce qu'il retrouve sa physionomie française.

Cela ne sera possible que si nos gens se persuadent de la nécessité de bien apprendre la langue et d'oser la bien parler.

Ce ne sera possible que si, en plus, nous avons soin d'épurer non seulement la langue de ses anglicismes, mais nos mœurs, nos usages des horreurs qu'y déposent les moeurs américaines. Il faut aller plus loin. Puisqu'il s'agit d'esprit français dans les lois, les lois qui sont l'expression de l'âme de la nation, cette âme qu'on cherche à blesser, il faut qu'elle reste, qu'elle redevienne au besoin française. Non pas redevenir Français — tout court, mais de ne pas être non plus Canadiens tout court.

Canadiens par le sol, Français par le sang, être tout simplement ce que nous sommes: Canadiens français.

C'est l'affaire, non de sentiments, mais d'intérêt, d'intérêt vital. Que l'on aime la France ou qu'on ne l'aime pas, notre culture, notre langue, notre droit sont compromis si notre esprit cesse de se pénétrer du génie français. Notre patrimoine national, c'est le pays colonisé par nos ancêtres mais c'est aussi les siècles de gloire et de tristesse que vécurent leurs propres ancêtres qui sont les nôtres. Nous avons des droits de famille sur les plus beaux génies qui ont illustré la pensée, littéraire, scientifique, militaire, juridique du monde. Pour la survivance certaine de la patrie canadienne, nous devons revendiquer comme nôtre, toute la patrie française.

DISCOURS DE T. CHAPAIS

(Suite de la page 9)

vions appris depuis longtemps à savourer ses oeuvres brillantes et fortes, pleines du charme le plus subtil, de l'érudition la plus sûre et de la plus entraînante éloquence.

Serait-ce trop personnel que de vous confier à quelle occasion je fis votre connaissance? Il y a de cela plusieurs années — hélas! labuntur anni — je parcourais, avec cette jouissance d'une nature si spéciale que connaissent tous les vrais lecteurs, le plus récent numéro de la **Revue des Deux Mondes**, lorsqu'un titre inattendu saisit mon attention. Ce titre, c'était le nom d'un des plus beaux génies, d'une des plus nobles âmes, d'un des plus grands hommes qui aient honoré l'humanité: saint Augustin. Avidement, je dévorai ces pages empoignantes et ensuite toutes celles qui suivirent. Et pour moi, dorénavant, le nom de leur auteur prit sa place parmi cette élite d'écrivains choisis, d'écrivains aimés, qui commandent à la fois l'admiration enthousiaste et la profonde sympathie. Me permettrez-vous, Monsieur, de vous affirmer que tout cet auditoire pourrait vous en dire autant?

J'épargnerai à votre modestie — et d'ailleurs je n'en finirais plus — la nomenclature appréciative de vos oeuvres. Plusieurs livres remarquables avaient précédé votre saint Augustin, et plusieurs autres l'ont suivi. Je ne saurais pourtant m'empêcher de signaler votre admirable **Sanguis Martyrum** et votre captivant **Louis XIV**; l'un si pathétique et si pittoresque, si dramatique, avec sa série de scènes émouvantes qui servent de cadre à la pure et attachante figure de saint Cyprien; l'autre, ingénieux, original, frappé au coin d'une patriotique indulgence dans l'étude du caractère et de l'oeuvre du monarque à qui l'on peut décerner ce suprême éloge qu'en dépit de ses faiblesses et de ses fautes, il fut un grand Français. Ces ouvrages de marque, et tant d'autres, qui vous ont conquis la double couronne de l'historien et du romancier, vous garantissaient d'avance tous nos suffrages. Et maintenant votre sympathique présence au milieu de nous, au cours de ces mémorables assises, et votre éloquence que nous allons applaudir, achèveront de vous assurer que la France a toujours une place de choix dans nos admirations et notre souvenir.

Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter M. Louis Bertrand, l'un des quarante de l'Académie française et l'un des plus illustres représentants des lettres françaises à notre époque.

Discours de M. l'abbé Lionel Groulx

(Suite de la page 15)

paysanne de notre peuple parait bien manifeste; en revanche je n'arrive pas à découvrir notre vocation au "secours direct." L'on parle beaucoup, depuis quelques années, de capital humain; et l'on proclame son excellence sur tout autre capital.

C'est le temps pour nos gouvernants de se souvenir que, pour faire une race saine, forte, créatrice de foyers, attachée aux traditions familiales et nationales, l'on n'a pas encore trouvé de meilleur milieu, ni de meilleure éducatrice que la terre. Que s'il s'en trouve malheureusement pour trouver élevé le coût d'une politique d'agriculture et de colonisation, rappelons, en outre qu'arrêter le recul de la paysannerie, c'est par le temps qui court, prendre, contre les troubles sociaux, la moins coûteuse des assurances. A tous égards, sa politique agraire reste pour le Canada-français, sa politique vitale. Sans doute, serait-ce folie de négliger certaine prédestination industrielle de notre province. Encore importe-t-il que dans la mesure où pourra s'accroitre l'attirance de la ville, s'accroisse davantage l'appel de la terre. L'essentiel, pour un pays, ce n'est pas de posséder les plus grosses industries ni les plus grosses villes; c'est de posséder la santé, laquelle est le résultat d'un équilibre; équilibre économique et social. Le premier article de notre programme comme la consigne suprême de tous nos chefs pourraient, ce me semble, se résumer ainsi: restaurer d'abord, dans l'esprit paysan, l'amour, la dignité de la terre; placer, par arpents ou milles carrés, le plus de Canadiens français possible; conquérir la terre québecoise jusqu'à ses extrêmes limites, jusqu'à sa dernière motte cultivable; à cette fin poser en principe qu'aucun pouce de cette terre n'appartient au marchand de bois, au landlord américain, au sportman parasite, avant d'appartenir au fils de paysan.

Le second remède est de même régence. Quand un peuple est malheureux, désorienté, pour avoir rompu avec son histoire, la première nécessité est de s'y ressoudre. Si seulement nous pouvions enfin découvrir que nous sommes français et si nous pouvions décider de le rester. Voilà qui règlerait bien des questions, à commencer par les problèmes de notre enseignement et de notre éducation. Une chose est sûre: nous ne pouvons nous passer d'orientation nationale et nous ne pouvons être des Français artificiels, dévitalisés. Peuple minuscule en face de cette terrible Amérique, nous n'avons pas le choix d'être français, avec molesse, avec dilettantisme, avec les flirts téméraires pour tous les snobismes; français, nous le serons de la tête aux pieds avec intransigeance, à force d'énergie et d'audace, ou ne le serons pas. Or, pour faire des Français de cette sorte, l'on n'a pas encore trouvé d'autre recette que d'élever les enfants à la française, dans des écoles françaises, dans une atmosphère française, avec un idéal français. Ce qui ne veut pas dire que l'on néglige ou que l'on dédaigne les autres cultures, mais que les langues et les cultures secondes restent à leur rang qui n'est pas le premier.

L'orientation nationale pose aussi le problème politique. Abordons-le, en toute franchise, comme si, en ce pays libre, un prêtre avait le droit de prendre cette liberté, autant qu'un clergyman. Notre constante sur le terrain politique et national, je l'ai assez répété et elle est assez manifeste; ce fut de nous laisser absorber; ce fut de tendre, dans toute la mesure légitime et possible, vers notra achèvement français. Autant dire que nous ne pouvons accepter aucunes lisières indues, de quelque part qu'elles viennent, fut-ce d'Ottawa. La Confédération, nous en sommes, mais pourvu qu'elle reste une confédération. Nous acceptons de collaborer au bien commun de ce grand pays; mais nous prétendons que notre collaboration suppose celle des autres provinces et que nous ne sommes tenus de collaborer que si cette collaboration doit nous profiter autant qu'aux autres. Peu importe ce que pense là-dessus la vieille génération. Je sais ce que pense la jeune génération, celle qui demain comptera.

Et celle-ci prétend bien être pas entrée dans la Confédération pour y vivre une vie nationale et culturelle appauvrie, mais plus riche; non pour y être un peuple moins français, mais plus français. Pour ma part, je ne vois point quel texte constitutionnel, quel obligation juridique ou morale, que intérêt suprême du pays ou de l'Etat, nous imposent de mettre des bornes à l'essor de notre culture, à l'élan de nos aspirations françaises. En conséquence nous refusons de nous sacrifier, nous seuls, au maintien ou à l'effermissement de la Confédération. Et, pour le dire tout net: le rôle de Cariatides naïves et serves geigant sous les corniches de pillastres branlants ne saurait être, pour un peuple, un programme de vie nationale. Décidés à ne pas subir de lisières illégitimes du côté d'Ottawa, nous estimerons assez importun, sans doute, de nous en imposer nous-mêmes, dans notre province. C'est ici, dans le Québec, que nous jouons notre destin. Ici que nous avons tâché de nous réaliser. Pour cette fin, en 1876, nous nous sommes dégagés de l'étreinte du Haut-Canada; pour l'occasion, d'être en état de cette même fin, nous avons fait triompher le principe fédératif; nous avons obtenu la résurrection potitique du Canada français. Que déduire de ces prémisses sinon qu'une politique canadienne-française, en cette province, n'est pas une politique facultative ni simplement opportune, mais une politique nécessaire? Pas une politique de provocation; mais pour le Canada français, sa politique naturelle, sa politique de droit. Si notre histoire a un sens, et elle en a un sens, notre seul destin légitime et impérieux, l'aboutissement logique de notre effort de 177 ans, pour nous dégager et vivre notre vie à nous, le but nettement visé par la flèche indicatrice, la ligne toujours montante de notre histoire, ne peut-être, que celui-ci: constituer en Amérique, dans la plus grande autonomie possible, cette réalité politique et spirituelle, suprême originalité de ce continent, triomphe, chef-d'oeuvre d'un splendide effort humain; un Etat catholique et français.

Au surplus et j'y insiste; cette création est pour nous de nécessité vitale. Pendant ces jours, il a été beaucoup question de la langue, de sa défense, de son illustration. Prenons garde, qu'à tant exalter la langue, l'on ne rétrécisse la question essentielle, qu'est toute la question nationale. Car il faut nous le tenir pour dit; nous ne planterons pas artificiellement l'amour de la langue dans le coeur du petit peuple. Aucun amour du parler maternel, ne tiendra, par exemple, contre notre asservissement économique. L'oeuvre urgente et première, c'est de convaincre les Canadiens-Français, qu'à rester Français, ils ne sacrifient aucune de leurs chances d'avenir, que, bien au contraire, ils les assurent et les accroissent. C'est la fidélité à leur rang, à leur histoire, à leur culture, à toutes leurs énerges natives, doivent-ils apprendre, qui leur vaudra de créer le climat, les conditions matérielles et spirituelles, les plus favorables au développement de leur personnalité humaine, à l'essor de leurs aspirations sociales, culturelles, nationales, à la conquête de la dignité et de la fierté des peuples libres. Or qui voudra soutenir que l'Etat ait le droit de se désintéresser d'un si grave problème de bien commun? Ou que les conditions dont je parlais, il y a un instant, vont se créer toutes seules, par le simple jeu du vieil automatisme libéral, sans l'intervention de l'Etat et de son pouvoir de coordination? Pour l'Etat c'est un devoir absolu, un rôle sacré que de préparer le climat, les conditions matérielles et morales, l'harmonieuse combinaison d'une politique de l'esprit, par quoi les Canadiens-Français, fils authentiques du sol, immense majorité en cette province, atteindront leur fin d'nommes et leur fin de nation.

Que les bonne-ententistes se rassurent. Je n'oublie point, pour autant, ceux qui vivent à côté de nous. J'espère seulement qu'un de ces jours prochains nous apprendrons de la minorité du Québec, à nous occuper de nos affaires sans en demander la permission au voisin. La bonne entente, certes, j'en suis; et, pour en être, à défaut de mon esprit de catholique, il me suffirait de la tradition française en ce pays. Mais la bonne-entente que je veux, c'est la bonne-entente à deux. Pas une bonne-entente de dupes. Pas une bonne-entente à n'importe quel prix; doctrine en dégradation, morphine de charlatans; où tout notre rôle consiste à émoucher le lion; mais la bonne-entente fondée sur le respect mutuel, sur l'égalité des droits. Et celle-là, j'oserai dire, l'ayant toujours pratiquée, et souvent seuls, cessons donc d'en parler comme si nous avions encore besoin de nous la prêcher; ou de la mendier. Mais, bien plutôt, comme un peuple libre et comme un peuple fier, ayons l'air, à l'occasion, d'être en état de nous en passer.

A ceux de nos compatriotes qui à ce simple énoncé d'un Etat français, prennent une mine scandalisée et s'inquiètent beaucoup moins du sort des leurs que du sentiment de la minorité, je dis: finirons-nous par découvrir que les Canadiens français sont, en cette province, 2,500,000 âmes; qu'ils constituent près des cinq-sixièmes de la population; que ce pays est celui de leurs pèrs; qu'ils ont le droit d'y vivre; et que la politique destinée à leur assurer la jouissance de ce droit ne peut froisser, en réalité, que ceux-là que froissent notre existence ou notre simple volonté d'exister? Je leur dirai encore: En définitive, que demandons-nous autre chose que la liberté de faire, chez nous, ce qui se pratique dans toutes les provinces du Canada? Il existe des minorités ailleurs que dans le Québec. Les Canadiens français comptent pour 400,000 peut-être dans l'Ontario; les Acadiens forment le tiers de la population du Nouveau-Brunswick. Voudrait-on soutenir, par hasard, en ces provinces, que la chimère est démontrée, au Canada, d'espérer pour les minorités, un traitement équitable, ou que, nous du Québec aurions besoin d'aller apprendre, en dehors de nos frontières, l'art de rendre justice à tout le monde?

A nos compatriotes de l'autre origine et de l'autre culture, je tiendrais d,autre part, ce langage que je n'estime ni impertinent, ni audacieux, encore moins injuste: "Nous sommes ici deux races, deux cultures destinées à vivre l'une à côté de l'autre, à collaborer au bien commun de notre province et de notre pays. Vous, anglophones, êtes fiers de votre sang, de votre histoire, de votre civilisation; et pour servir le plus efficacement possible ce pays, votre ambition est de vous développer dans le sens de vos innéités culturelles, d'être Anglais jusqu'aux moëlles; c'est votre droit; et, ce droit vous avez assez de fierté pour le prendre sans le mendier. Et certes, vous avez infiniment raison. Mais, aussi fiers de notre sang, de notre passé, de notre culture, que vous l'êtes des vôtres, nous prétendons que notre droit est égal au vôtre. Nous voulons, nous aussi, nous développer dans le sens de nos innéités culturelles, être Français jusqu'aux moëlles; nous le voulons, non pour de seules fins égoïstes ni par orgueil raciste; mais pour apporter comme vous à notre pays la modeste contribution de nos forces spirituelles. Enfin, comme vous, toujours, nous estimons que pareil idéal de vie et pareille volonté ne constituent envers quiconque ni une provocation ni un défi. Et honni soit qui mal y pense.

Nous remettre en route vers ce grand avenir, nous ressouder à nos traditions, est-ce un vain rêve? Vous entendez d'ici la réponse des défaitistes: "Trop tard.... Dessein trop élevé, gageure trop audacieuse; tenir tête à un continent. Etre l'ilot que la mer ne submergera point quand déjà l'érosion fait tout branler.... Certes, que l'heure soit poignante et qu'il n'y ait pas un jour à perdre, je le sais trop. Quand le peuple voit les arbres montrer l'envers de leurs feuilles, il y voit l'annonce de la tempête prochaine. Nous sommes l'arbre aux feuilles à l'envers. Tout est bâti à l'envers chez nous: vie politique, vie nationale, vie sociale, vie intellectuelle, vie économique. Pour les peuples, comme les arbres, je le sais aussi, il n'y a qu'un temps, où, mal poussés, il y ait chance de les redresser. Cependant nous sommes catholiques: le catholicisme est resté notre suprême ligne de force. Dieu, sa Providence, je les ai trouvés partout en notre passé; ils ont posé les prémisses de notre histoire; et je me souviens qu'ils ont coutume de mettre en leurs ouvrages de la logique et de l'esprit de suite. Le destin est élevé, dites-vous? Je vous réponds que les peuples catholiques, même les plus petits, ne sont point dispensés d'être grands. Les obstacles sont redoutables? Pour nous, je le sais encore, le seul état de sécurité, c'est l'état d'héroïsme. Notre foi nous maintiendra. Sera-t-il dit que notre catholicisme ne nous aura pas empêchés de mourir dans l'insignifiance, dans la honte de la démission?

La crise est effroyable, insistez-vous? Cependant nombre d'exemples éclatants, dans le monde actuel, nous l'enseignent: la crise a été, pour bien des peuples, le départ d'une réaction vitale, puis d'une renaissance, puis d'une marche à la gloire. Et le cycle s'est déroulé avec une extraordinaire rapidité. A ces peuples, quel bonheur, quelle grâce est donc venue? Des hommes, des chefs, ont commencé par faire passer sur leur pays un souffle de grandeur: souffle qui a d'abord arraché ces pays à la hantise morbide de la mort pour leur donner ensuite le sens de leur destinée, la passion de vivre et de se refaire. Et ce souffle de grandeur, où ûsont-ils allés le chercher? Au creux du passé, dans la tradition vivante. Gonzague de Reynold a écrit de l'un de ces peuples fortunés, le Portugal: "Toute nation, lorsqu'elle veut se relever d'une longue décadence, regarde nécessairement en arrière, au-delà de cette décadence, vers l'époque la plus grande, la plus féconde et la plus glorieuse de son histoire.

Elle y puise des exemples, surtout des raisons d'espérer: "Ce que je fus, je puis l'être encore". Ce qui veut dire que, pour relever un peuple déprimé, il ne suffit point de quelques réformes sporadiques, mais qu'il faut d'abord lui insuffler des raisons idéales de vie, renouer ses traditions vivantes, le rejeter dans les lignes de force de son histoire. "Gouverner," disait l'autre jour le duce italien, "ce n'est pas seulement administrer, c'est encore fixer de hauts signes au pays." Le ministre des finances de Belgique disait, pour sa part: "Il suffit aux hommes de gouvernement d'être de bons intendants...." Par où l'on voit aux chefs, aux gouvernants de notre peuple, nous ne demandons rien d'utopique, rien de surhumain, quand nous leur disons: "Soyez, vous aussi, des exaltants. Faites passer au-dessus de ce pays, un souffle électrique, le puissant courant d'une électricité qu'on ne vous reproche pas encore d'étatiser: l'électricité morale."

Et de grâce, que l'on ne dise point, avec les défaitistes: "Trop tard. Le peuple ne veut plus". J'aurai le courage de prendre ici la défense de notre petit peuple. Sans doute, il est parfois bien inerte, bien décevant. Mais l'histoire m'a appris que d'ordinaire il vaut autant que ses chefs. D'ailleurs, quand tout un peuple est endormi, c'est qu'il y a eu quelque part des endormeurs. Je dénie le droit à ceux qui ne sont pas éveillés, de reprocher au peuple son sommeil. Trop tard? Passons, Messieurs, autant de temps à faire quelque chose que nous en avons passé à ne rien faire; dépensés, pour le réveil national, pour le redressement de la conscience collective, autant d'activité, autant de millions, autant d'esprit d'organisation et de propagande, propagande de husting, propagande de radio, propagande de journaux, qu'il s'en est dépensé, en cette province, depuis soixante ans, pour nous insuffler les passions insanes de la politique; dépensez autant d'effort pour nous éclairer et nous unir, que vous en avez dépensé pour nous aveugler et nous diviser; et alors vous pourrez parler de l'apathie populaire.

Trop tard? Mais vous ne voyez donc pas, vous n'entendez pas ce qui s'en vient? Le souffle de grandeur, le voici qui commence à soulever une génération. Notre avenir nouveau, la jeunesse la plus intelligente, la plus allante, la plus décidée, le porte déjà dans ses yeux. Voilà pourquoi je suis de ceux qui espèrent. Parce qu'il y a Dieu, parce qu'il y a notre histoire, parce qu'il y a la jeunesse, j'espère. J'espère avec tous les ancêtres qui ont espéré; j'espère avec tous les espérants d'aujourd'hui; j'espère par-dessus mon temps, par-dessus tous les découragés. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, notre Etat français, nous l'aurons; nous l'aurons jeune, fort, rayonnant et beau, foyer spirituel, pôle dynamique pour toute l'Amérique française. Nous aurons aussi un pays français, un pays qui portera son âme dans son visage. Les snobs, les bon-ententistes, les défaitistes, peuvent nous crier, tant qu'ils voudront: "Vous êtes la dernière génération de Canadiens français. . ." Je leur réponds avec toute la jeunesse: "Nous sommes la génération des vivants. Vous êtes la dernière génération des morts"!

DISCOURS DE M. L. BERTRAND

re actuelle, où les vérités perdurables, dont a vécu jusqu'ici l'humanité, subissent une éclipse angoissante, cette tendance sera peut-être, pour nous et pour les hommes de bonne volonté, le salut.

Sans doute, on peut nous reprocher de sacrifier trop, dans cette recherche du substantiel et du permanent, à notre besoin de simplification et de clarté. Cela est bien possible. Mais le fait est que nous avons un goût très vif de la clarté et qu'elle est en quelque sorte nécessaire à notre hygiène mentale. La clarté est par excellence la vertu intellectuelle française. Et pourtant, nous aussi, nous avons eu nos obscuristes à toutes les époques de notre littérature, depuis les Maurice Scève et les Louise Labbé de notre école lyonnaise, jusqu'aux Mallarmé et jusqu'aux Raimbaud de notre école symboliste, pour ne parler que des morts.

N'hésitons point à le dire: l'obscurité est une infirmité mentale. Il y a des esprits qui n'arriveront jamais à voir clair dans leurs propres idées, qui ne trouveront jamais les mots ni les phrases idoines à les exprimer et qui trahiront perpétuellement la fonction essentielle du langage, qui est de mettre en commun les idées, de sorte que le langage est le premier des liens sociaux et que la langue la plus claire est aussi la langue la plus sociable du monde. Ces esprits-là finissent par tourner cette infirmité congénitale en originalité. Ils la cultivent- astucieusement, ils raffinent dans le charabia, sachant parfaitement que l'incompréhensible inspire le plus grand respect aux philistins et que le galimatias prétentieux est toujours sûr d'être acclamé par les snobs. Je me rappelle toujours un de mes vieux confrères sortant de l'audition d'un poème hermétique et abracadabrant et s'exclamant, en toute candeur et en levant les bras au ciel: "Je n'y comprends rien. Mais il faut avouer que c'est génial!. . ."

Les mêmes obscuristes nous parlent de "poésie pure", — qui est la leur, bien entendue, — comme sil y avait de la poésie impure. Pour ma part, je ne connais que la poésie tout court. Et je constate que, si ces messieurs ont raison, les Hugo, les Lamartine, les Baudelaire même comparés à eux, ne sont plus que des gribouilleurs. Si Baudelaire est un grand poète, je ne vois pas la possibilité de ranger sous le même vocable tels obscuristes d'aujourd'hui, démesurément gonflés par le snobisme et par la réclame mercantile ou sectaire. Certains s'efforcent d'imposer je ne sais quel moyen d'expression intermédiaire entre la musique et le langage écrit ou parlé. Mais ils se servent de mots et non de sons, et les mots veulent dire quelque chose étant faits pour cela. Les mots les obligent donc à dire quelque chose, à faire passer ce quelque chose par la filière logique, et, comme ce qu'ils prétendent exprimer échappe à l'emprise verbale et répugne à la filière, leur prétention produit une cacophonie mentale intolérable.

Je sais bien qu'il y a des idées et des sentiments difficiles à exprimer. C'est l'épreuve du bon écrivain et surtout du grand écrivain que d'y réussir. Du moment que vous vous servez du mot, instrument logique et lien social, vous êtes forcé de vous faire comprendre, ou vous tombez dans un gâchis verbal qui n'est ni de la musique ni de la poésie et qu'après un moment d'illusion, vous ne comprenez plus vous-même. Il faut arriver à traduire en langage clair les idées les plus subtiles et les sentiments les plus insaisissables, ou, si l'on désespère d'y parvenir, s'arrêter franchement devant l'ineffable. Je ne connais pas d'écrivain plus clair que sainte Thérèse. Et pourtant elle ne s'est guère occupée qu'à traduire des états mystiques qu'elle a été seule ou presque seule à éprouver, et dont, nous profanes, nous n'avons aucune idée. Elle réussit souvent à nous les suggérer. Mais, quand cela dépasse ses moyens d'expression, elle l'avoue en toute humilité. Barrès a intitulé un de ses livres: **Le mystère en pleine lumière**, c'est-à-dire que jusqu'à la dernière limite, il a essayé d'environner l'incompréhensible d'une zone lumineuse. Il nous laisse en pleine clarté sur la frontière impénétrable des ténèbres.

Cette clarté de notre esprit se reflète dans notre langue, qui, pourtant, n'a pas toujours été claire, mais qui l'est devenue grâce à un travail persévérant en ce sens. Montaigne lui-même n'est pas toujours clair, ni Descartes, ni, en général, les écrivains de la première moitié du XVIIe siècle. Ce n'est guère qu'avec Pascal que notre prose s'allège et s'illumine. A partir de ce moment, le français est promu à la dignité de langue universelle. Comparées à lui, la plupart des langues étrangères sont comme un voile opaque sur la pensée. Seule, la pratique de la nôtre peut atténuer en elles ce grand défaut. Quand je lis un auteur allemand, voire même un italien ou un espagnol, je reconnais tout de suite s'il a reçu une éducation française. En ce cas, sa phrase se débarrasse de ses incidents, devient plus concise, plus rapide, plus claire surtout. Goethe et Nietzsche nous fourniraient un bel exemple de cette clarification par l'influence de l'esprit français.

Besoin de clarté, précision des mots, liaison des idées

Ce besoin de clarté commande la propriété et la précision des mots, en même temps que la liaison des idées et la composition des parties.

(Suite à la page 16)

"Nous sommes la génération des vivants"

"Vous êtes la dernière génération des morts"

Le discours de M. l'abbé Groulx est un de ceux qu'il faut lire, relire et méditer.

UNE FIERE REPONSE DE M. L'ABBE LIONEL GROULX AUX BON-ENTENTISTES ET AUX DEFAITISTES

L'Histoire, gardienne de traditions vivantes. . . Beau titre de discours que j'entends prendre comme un hommage à mon métier, à la grande discipline historique et aussi à ces artisans importants qui, non contents de déranger les morts, dérangent aussi les vivants: les historiens. "Histoire, produit le plus dangereux que la chimie de l'intelligence ait élaboré", stupéfiant, paradis artificiel, qui enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, entretient leurs vieilles plaies!" ont dit des esprits décadents, en veine de boutade et de paradoxe et dont la moindre fantaisie est de se moquer d'une discipline, sans même s'aviser de la définir. Assurément cette histoire-là ne serait qu'une vaine et sotte discipline qui ne saurait reconstituer à un peuple que son image exsangue ou irréelle. Le passé n'est rien s'il n'est vérité et si on ne peut lui demander, comme au grain mort en terre, un élan vital, une propulsion vers l'avenir. Mais précisément, l'Histoire n'est-elle que mensonge? Et n'est-elle que le passé mort, une nécropole fréquentée par des ombres impuissantes et trompeuses? N'a-t-elle nul prolongement dans le présent, sur la vie nulle prise? Ceux-là seuls ont le privilège de le penser qui se font, de la succession et du dynamisme des époques, la plus enfantine des conceptions. L'Histoire, oserais-je dire, et sans aucune intention de paradoxe c'est ce qu'il y a de plus vivant; le passé c'est ce qu'il y a de plus présent. Et nul besoin pour leur donner force propulsive, de les écrire ou de les raconter. Nous les portons dans nos esprits, dans nos yeux, dans nos veines. Les doctrines qu'ont prêchées nos pères, les monuments qu'ils ont élevés, le visage humain qu'ils ont donné à la patrie, l'ensemble des hérédités que nous tenons d'eux, tout cela agit en nous, sur notre intelligence, notre sensibilité, nos sens, commande, souvent à notre insu, le plus grand nombre de nos réflexes et de nos gestes. Un peuple ne se sépare pas de son passé, pas plus qu'un fleuve ne se sépare de sa Source, la branche d'un arbre, de son terroir. Nulle génération n'a puissance de se commencer absolument à soi-même. Il peut arriver qu'une génération oublie son histoire ou y tourne le dos; elle le fait alors sous la poussée d'une histoire qui a trahi l'histoire. Et si aujourd'hui nous sommes ici, le coeur étreint d'une poignante inquiétude, et en quête d'une foi, c'est parce que derrière nous, une génération a manqué de foi et a oublié d'être inquiète.

L'Histoire, reconstitution, condensation du passé, porte donc en soi-même un redoutable dynamisme. Quand son magistère n'est pas faussé ou déficient, on ne lui rend qu'à demi justice, quand on lui assigne, dans la vie d'un peuple, le rôle de boussole ou de gouvernement; elle fait mieux que guider vers le but; elle y achemine; elle y pousse par une force intérieure souvent irrésistible. C'est que l'Histoire garde à un peuple cette chose essentielle; sa tradition vivante. Encore un grand mot, une grande réalité qu'il convient de dégager de notions confuses. Pour quelques-uns, tradition est synonyme de menues coutumes: coutumes familiales, paroissiales, nationales, telles que, chez nous, par exemple la bénédiction paternelle du jour de l'an, la distribution des étrennes par l'Enfant Jésus. Traditions, si l'on veut, mais fleurs ou fruits d'une tradition plus vraie, plus profonde et qui est l'esprit chrétien de la famille, l'autorité chrétienne, patriarcale du père, elles-mêmes rattachées à la grande tradition catholique de notre race. Pour d'autres, et c'est le grand nombre, qui dit traditions, dit routine, à tout le moins quelque chose de statique, de figé, une sorte de résidu psychologique et archéologique cristallisé, il y a des siècles, au fond de l'âme d'une nation.

La simple étymologie proteste déjà contre pareilles définitions, tradition veut dire livraison, transmission. Mais comme il s'agit de la transmission d'un legs moral et de la transmission par un organisme vivant, en évolution constante, forcément la réalité s'impose d'un legs moral qu'on peut supposer identique à soi-même en son fond, mais qui, de génération en génération, ne peut manquer non plus de se modifier, de s'enrichir d'éléments nouveaux. Aussi bien qui dit tradition, dit continuité, avance constante, enrichissement perpétuel; et il n'y a, en réalité de tradition, que la tradition vivante. A tout prendre, qu'est-ce autre chose que les caractères, les lignes maîtresses d'une histoire? On l'a dit justement: ce sont les "constantes" d'un peuple, ses lignes de force. Et le mot évoque la pensée intérieure le plan architectural selon lequel un peuple bâtit son histoire, alors que, fidèle aux impulsions spécifiques de son âme, il vit, crée, évolue, mais jamais brisé ses lignes de front, restant constamment consubstantiel à son passé, à ses ancêtres, au génie de sa race.

Comment surfaire, après cela, le rôle de la tradition? Bâtir la vie, l'avenir d'un peuple, sans regarder ni au fondement ni aux pierres d'attente, sans tenir, sous ses yeux, le dessin général de son destin, cela peut arriver aux chefs d'Etat, qui tiennent le savoir ou le bon sens pour encombrant; et cela peut arriver aussi aux collectivités prises de la folie de l'aventure ou du suicide; cela n'arrive point aux vrais chefs du peuple, non plus qu'aux collectivités d'esprit français qui prétendent toujours garder raison. Et définir le rôle de la tradition, n'est-ce pas définir, du même coup, l'Histoire? Les "constantes", les lignes de forces, qui les découvre dans l'amas et le déroulement emmêlés des faits? Qui les peut dégager, dans le paysage du passé, aussi nettement que, sur une carte routière. Les voies maîtresses? A quoi sert l'Histoire? Préserver un peuple des faux aiguillages, l'empêcher de construire sa vie de travers, de se forger des moeurs de travers, un enseignement public, une éducation de travers, le sauver des solutions économiques, sociales ou politiques improvisées; l'empêcher de jouer, entre les mains de ses chefs politiques, le rôle de cobaye de laboratoire; rendre ces chefs politiques capables de suite dans les idées, capables même de directives nationales, à l'Histoire de son pays, voilà les services que l'on peut demander, sans compter quelques autres, de pareille insignifiance.

— II —

Mais ces constantes, me demanderez-vous, quelles sont-elles pour nous Canadiens français? Nos lignes de force les pouvez-vous indiquer en notre passé? Besogne facile: notre première constante crève les yeux. Notre tradition religieuse, notre foi catholique, répondez-vous. Oui et non. Le catholicisme a tout créé, tout animé chez nous; souvent même il a tout redressé, tout guéri. Il n'est pas seulement notre grande tradition. Il transcende toute notre vie. C'est pourquoi je n'aime guère inscrire, parmi nos traditions, ce qui en est plutôt l'âme même. J'entends, du reste, me placer sur le terrain strictement humain et national. Et je dis que notre première constante, c'est notre vocation paysanne. Nous sommes nés et nous avons grandi en paysannerie. Tous nos fondateurs, depuis Champlain, tous nos gouverneurs, nos intendants, les rois, Richelieu, Colbert, ont conçu la Nouvelle-France sous l'aspect agricole, paysan d'abord. Ils ont voulu autre chose, je le sais. Mais ce qu'ils ont voulu avant toute chose, ce fut un solide pied-à-terre, un enracinement au sol dans la vallée laurentienne. Et quand Richelieu, écho de Champlain et des missionnaires, fixait à l'entreprise des Cent-Associés des fins apostoliques, le grand ministre imposait du même coup à l'évangélisation indienne le point d'appui d'une colonie de peuplement, d'une paysannerie catholique et française.

Impossible d'ailleurs de se représenter l'établissement de ce pays, sinon sous l'aspect d'une marche, d'une avance de défricheurs à travers la forêt; un cheminement de fermes par boutures, un provignement de clochers, un champ qui largit? En même temps, dans l'âme de ces paysans ou de ces fils de paysans de la Normandie, du Perche, de l'Anjou, du Poitou, de la Saintonge, de la Picardie, de la Champagne, je vous prie de noter l'étonnant dédoublement: faiseurs de terre, créateurs de pastorales, ils entendent mener de front l'élaboration d'un grand poème héroïque. De leurs fils, ils donneront une moitié à la culture du sol et l'autre moitié à l'aventure. Fondée pour l'évangélisation, la colonie, de par sa vocation apostolique, se sentait poussée en dehors de la vallée laurentienne, vers les disséminements indiens de l'Ouest, du Sud, du Sud-Ouest et du Nord. La géographie du pays, le commerce des fourrures, vont aussi conjuguer leurs puissantes impulsions. Commencée avec Champlain, les missionnaires, les engagés, les interprètes des compagnies, lancée de l'avant, régularisée officiellement par Talon, Frontenac, l'expansion française à travers le continent va prendre l'ampleur que vous savez. Elle s'arrêterait au Golfe du Mexique, à la mer d'Hudson, aux contreforts des Rocheuses, au versant occidental des Alléghannys. Quand s'est achevée l'épopée Française, jamais, peut-être plus infime poignée d'hommes n'avait mis sous ses pieds autant d'espace. Jamais, en tout cas, en pareille espace, si petit peuple n'avait semé autant d'énergie, autant de civilisation, autant de foi. Si en ce temps-là, la métropole eût compris cet effort et l'eût voulu seconder, les Français eussent facilement conquis, civilisé les deux tiers de l'Amérique du Nord, fait une réussite comme peut-être il n'en existe point dans toute l'histoire coloniale.

La constante, le dessin de notre première histoire, vous apparaît donc en pleine lumière: une forte position paysanne, dans un domaine limité, mais, tout à l'entour de ce domaine, et pour satisfaire un extraordinaire besoin d'action, de conquête d'apostolat, une aire sans borne où jouer l'aventure, créer de l'héroïsme, de la grandeur. Tout à l'entour de la pastorale, une marge immense d'épopée. "Qu'on le veuille ou non, nous sommes racés", ai-je lu dans un ouvrage récent d'une jeune Canadienne française. Racés, oui fortement racés par toute cette histoire, par les hérédités que nous tenons d'elle. Et quand je vois qu'avec ces Français, entraînés hier à la conquête d'un empire, l'on voudrait faire aujourd'hui un peuple de domestiques et de manoeuvres, pas même maître de sa réserve québécoise, je comprends que la jeunesse s'insurge contre ce destin et qu'elle jure, sur la tête de nos pères, de ne jamais l'accepter.

Il y eût 1760. Nous perdons l'empire. Mais nous gardons nos positions paysannes. Repliés sur la terre laurentienne, nous allons nous cambrer les reins pour une oeuvre aussi audacieuse, aussi émouvante que la conquête de l'Amérique: Notre survivance française. Au lendemain du traité de Paris, nos pères s'étant comptés n'eurent pas de peine à se reconnaître pour le peuple le plus intime de la terre et apparamment le plus inorganique. Mais leur foi catholique les avait vertébrés; elle les avait habitués à ne pas attribuer aux choses matérielles une valeur absolue, à vivre pour un idéal de dépassement. Leur culture, celle de la France dix-septième siècle, leur avait fait une âme de force et d'équilibre. Leur propre histoire sur leur propre terre, leur avait laissé dans l'esprit, une image grandiose, s'exaltant de fierté. Hier, appuyés sur leur paysannerie, ils étaient partis de là pour la conquête d'un continent; retranchés aujourd'hui derrière les mêmes positions, quelle ambition ne pas concevoir ce peuple minuscule? Dans un empire étranger à sa foi, à ses lois, à sa langue, devenue par surcroît à la faveur de la guerre de sept ans, la première puissance de l'Europe, un groupe de 65,000 gueux va former ce propos: Rester soi-même, vivre sa vie, porter son flambeau à soi. Ce sera une lutte de paysan: lutte de l'athlète trapu, patient, qui ne connaît ni l'usure physique, ni l'usure morale, et qui sait que: les pieds bien plantés sur sa terre, il aura raison de l'adversaire. Suivez-le bien: la ligne maîtresse de son histoire est encore facile à découvrir. Pour formule inspiratrice de sa vie, de sa politique, il n'en veut qu'une: se dégager de l'étreinte du conquérant, se dégager un peu plus chaque jour, accroître d'étape en étape son autonomie, tendre de toute la tension de son âme vers la fierté d'un destin français. Cette formule je vous prie encore de le noter, embrasse assurément la défense des lois, la défense des moeurs, la défense de l'école, surtout la défense de la langue. Mais elle embrasse bien davantage; elle vise encore plus haut. Elle vise proprement au gouvernement, presqu'à la plénitude de puissance politique par quoi un peuple peut sauvegarder ses attributs ou ses caractères nationaux, mais avant toute chose s'assurer une vie organique, un plein épanouissement matériel et spirituel.

D'admirables arrangements providentiels vont aider l'effort du petit groupe audacieux. 1774, lui valait la liberté civile et religieuse; 1791 lui apportait un commencement de liberté politique et théoriquement, l'érection de sa province en Etat français; pour l'amélioration de la liberté politique; puis, en ce drame, deux péripéties tragiques; l'insurrection de 1837, l'annexion de notre province au Canada en 1841. Un an à peine nous suffit à parer le dernier coup; nous transportons l'Etat unitaire en Etat Fédératif; en 1848, nous partageons, dans un cabinet de coalition, l'exercice de la puissance politique, suite de l'autonomie coloniale; enfin en 1867, nous faisons sauter les dernières lisières de 1841; le Bas-Canada ressaisit son individualité politique et nationale. Cette année - là, notre programme de 1760; nous dégager pour nous réaliser, pour le profit et pour la joie d'un destin à nous, eût donc pu connaître un nouveau et solennel triomphe. A cette étape de notre vie, que nous a-t-il manqué? Plus que jamais nous avions besoin de ne pas perdre de vue nos lignes de force. Pourquoi le magistère de l'Histoire s'est-il tû chez nous? A cette croisée des chemins, pourquoi n'avons-nous pas mérité de la Providence des guides au lieu de borgnes, des chefs au lieu de sous-ordre, de simples réalistes, à tout le moins, qui eussent aperçu que le seul sens de notre avenir, le seul autorisé par notre passé et ses constantes? Depuis soixante-dix ans, il y aurait, en cette province que nous avions à lors demandé et obtenu: un Etat français, avec une politique française. Et aujourd'hui, en cette fin de juin 1937, vous le savez bien, nous ne serions pas ici pour nous interroger avec angoisse sur notre sort, enregistrer surtout des reculs et des défaites mais, tout au plus, pour consolider nos positions, et repartir vers l'étape d'une autre victoire.

— III —

Apprenons maintenant ce qu'il en peut coûter à un peuple de quitter les lignes directives de sa vie. Mais ayez pitié du pauvre historien, obligé de brosser le tableau peu réjouissant.

Nous y avons d'abord perdu notre position paysanne. Je le sais; nous avons gardé notre ancien domaine agricole. Nous l'avons même agrandi sur plusieurs points. Mais nous ne sommes plus un peuple en majorité agricole ou paysan. Et nous subissons vers le prolétariat un glissement que nous ne savons comment freiner. Désordre d'indicible imprévoyance! Car le mal n'est pas léger; dans l'ordre économique et social, c'est, pour un peuple, l'un des plus graves qui se puissent produire. C'est l'avilissement de notre classe moyenne, celle-là même que tous les peuples regardent comme leur plus solide armature. Le mal ne s'est pas fait non plus en un jour, à la suite d'événements catastrophiques. Il a cheminé, dans notre organisme, à la façon d'un cancer. Préparation lente et sourde; éclosion voyante, hideuse, qui nous ronge depuis près d'un siècle. L'émigration des nôtres aux Etats-Unis fut-elle autre chose, en effet, qu'une hémorragie, provoquée par le même mal? Avant 1848 quand l'administration de nos terres dépendait d'un petit comité de Londres; avant 1867, quand nous ne possédions sur notre politique qu'un demi pouvoir, nous pouvions rejeter sur d'autres la responsabilité de nos malheurs. Maîtres de notre gouvernement, non seulement nous n'avons pas réussi, à enrayer le mal, nous avons même réussi à l'aggraver. Jadis nos gens se déracinaient par nécessité; aujourd'hui, souvent, ils se déracinent par fantaisie. Cependant ces campagnards peuvent voir, dans les villes et les forêts, le régime de parias fait souvent aux leurs; à la solde d'employeurs et d'une finance sans entrailles; ils sentent, comme tout le monde, la dure servitude économique qui s'appesantit sur cette province. Ces spectacles, leur passé, leur secret instinct les devraient avertir qu'une puissance leur reste qui les pourrait encore garder libres ou les refaire libres: la terre, hélas, voilà bien où apparaît la responsabilité d'en haut, les terriens n'ont plus que le goût de déserter.

La position stratégique de la terre perdue en compromise, avons-nous gardé les autres? Qu'est devenue la mystique de notre destin français: nous dégager pour nous réaliser? Je l'ai dit tantôt: 1867 aurait pu et aurait dû nous servir de tremplin pour un nouvel élan vers l'autonomie, vers un épanouissement toujours plus complet de notre réalité française. Pour étrange et défectueuse que soit la constitution fédérative, et si confuse qu'ait été l'idéologie nationale des "Pères de la Confédération, il reste que 1867 consacrait de nouveau, en notre faveur, deux principes vitaux: celui du provincialisme et celui de la nationalité. Ici, dans le Québec, des institutions politiques incomplètes mal définies, je le veux bien, étaient mises entre nos mains. Mais je persiste à croire qu'une race d'hommes virils, douée d'adresse et surtout d'énergie, eût pu tirer de ces institutions à peu près ce qu'elle eût voulu. J'en connais, en cette province même, que les textes constitutionnels n'eussent pas embarrassés. Sans doute, fallait-il ne pas négliger une condition essentielle: garder bien en vue nos constantes d'histoire, garder un programme de vie nationale. Cette élémentaire clairvoyance et ce minimum de sens politique, sont-ils entrés en notre jeu? Des institutions de 1867. Quel parti avons-nous tiré? J'accorde qu'il fallait harmoniser, coordonner fédéralisme et provincialisme. Mais harmoniser n'est pas, que je sache, toujours courber l'un devant l'autre, sacrifier l'un à l'autre. Au lieu de nous solidement établir dans un provincialisme loyalement ouvert, prêt à toutes les collaborations, si l'on veut, mais intransigeant sur ses positions constitutionnelles, notre tendance la plus habituelle n'a-t-elle pas été plutôt de traiter le provincialisme comme quelque chose d'étroit et de mesquin; de regarder vers Ottawa plus que vers Québec, comme si, là-bas plutôt qu'ici, nous avions à jouer notre partie maîtresse? Et notre réalité française? Nous nous plaignons de compter pour peu dans notre pays, d'être souvent même profondément méprisés comme race? Mais quel cas nous-mêmes avons-nous fait de notre qualité de Canadiens français? Il n'y a pas qu'en certains salons de bourgeois anglomanes que le titre est assez mal porté. Pour la plupart de nos doctrinaires politiques, le type de Canadien français le plus chic, le plus orthodoxe, n'est-le point le Canadien français passé à la lime, le Canadien français passe-partout ou encore le Canadien français raccourci au lit du Procuste, ce qui nous permet de dire si élégamment: le "Canadien tout court? Avouez-le, en toute franchise: notre trop ordinaire souci, n'a pas été de nous affirmer plus que jamais, d'apporter à notre pays surtout une collaboration française, mais d'estomper, d'atténuer les reliefs de notre être original.

Notre nouvelle formule de vie nationale n'a plus été de nous dégager le plus possible, mais de nous engager chaque jour plus avant, sans issue, sans retour en arrière possible. En résumé, notre suprême tremblement, depuis 1867, n'a pas été de n'être pas assez Canadien français, mais de l'être trop, quand nous ne sommes pas allés jusqu'à demander pardon de l'être. Aujourd'hui, après quatre-vingt ans de cette application à nous effacer, à nous faire oublier, nous constatons notre éviction progressive dans tous les services fédéraux; nous nous alarmons, et non sans raison, des prétentions envahissantes de l'Etat central; nous proclamons le provincialisme, surtout le nôtre en péril. Mais l'histoire dira que nous, Canadiens français, avons été plus que personne les fourrières de l'union législative.

Notre erreur a-t-elle été moindre sur le terrain proprement provincial? Sur la route de notre émancipation française, 1867 a-t-il vraiment marqué une nouvelle et glorieuse étape? Qui oserait prétendre, sans cruauté, que nous sommes maîtres en cette province? Qui oserait même dire que nous prenons tous les moyens de l'être? Le refoulement de notre petit peuple hors de la plupart de ses positions stratégiques, et plus que tout le reste, peut-être, le désarroi de son esprit, son anarchie intérieure sur la question nationale, témoignent où nous en sommes. Je plains quiconque voudrait tenter de définir notre doctrine nationale. Patrie, patriotisme, nation, autant de mots dont nous cherchons encore le sens dans le dictionnaire. S'il nous arrive de croire à l'existence d'une patrie, nous ne savons où la localiser sur la carte. Et quant à savoir si nous sommes ou ne sommes pas une nation, il ne serait pas prudent de plébisciter la question. De l'inconsistance ou de l'incohérence de notre patriotisme, voulez-vous un signe entre quelques autres? Voyez le bariolage d'oriflamme ou de bannières prétendues nationales que nous arborons en des jours comme ceux-ci. Il n'y a point de peuple au monde qui ait plus de drapeaux que les Canadiens français et qui, pour cela même, il n'y a pas de peuple qui en ait moins. Que dis-je? Un peuple, nous? Une nation? Allons donc... Un assemblage de confréries.

Avons-nous au moins gardé quelques-uns des stimulants qui, autrefois, ont soutenu nos pères, qui, dans leurs épreuves et leur pauvreté, leur ont permis de rester fiers? Et, par exemple, de notre grand passé, de la chanson de geste des conquérants de l'Amérique, quel souvenir, quelle image subsiste en nos mémoires? La vérité crue, c'est que notre petit peuple qui aurait tant besoin d'être stimulé par le prestige de ses grandeurs historiques n'en sait à peu près rien Lui, héritier de cette histoire, demandez-lui de nommer un seul des conquérants fameux du continent américain. En vain cherchez-vous, dans toutes les écoles du Canada français, dans tous les couvents, dans tous les collèges, une carte de l'ancienne Amérique française. Et si vous étiez tentés de demander au Canadien français moyen la définition des constantes de notre histoire, des lois directrices de notre vie depuis 1760; si vous osiez demander la même chose à la plupart de nos professionnels, à bon nombre de nos politiques, je vous supplierais par pitié de n'en rien faire. Cependant les mentors dédaigneux ne manquent point qui nous reprochent de trop agiter le passé; à les entendre, il faudrait laisser les morts ensevelir les morts, ne pas imiter ce personnage de la fable qui stupidement épris de sa figure, se laissa mourir à la contempler dans le miroir d'une fontaine. Hélas, si j'écoute les échos et les doléances de ce Congrès, c'est d'une autre forme de suicide que nous sommes menacés.

J'ai peine, vous l'entendez bien, à me rendre jusqu'au bout de cette analyse. Ayant perdu jusqu'au souvenir de notre passé; perdu aussi la ligne de nos aspirations nationales, l'âme vidée de tout stimulant, de toute image de grandeur, nous devions subir comme une fatalité, le prestige qui s'étalait à côté de nous: l'éblouissante fortune anglo-saxonne. Nous l'avons subie, non comme un peuple adulte et robuste, à la façon d'un enrichissement spirituel, mais comme un sortilège, un envoûtement servile. Et, non seulement dans nos classes ouvrières ou moyennes; mais depuis le bas jusqu'au haut, elle nous a fait une âme de vaincus résignés et de mornes plagiaires. Confirmation de ce dilemme tragique où, selon Gonzague de Reynold, sont enfermés les petites nations et les petits pays: "Il n'y a que deux solutions pour eux", a écrit le grand écrivain suisse: "ou vivre selon l'originalité que leur ont conférée la nature et l'histoire, ou devenir forcément la réduction servile et terne, les satellites d'Etats plus grands "Réduction servile et terne" que de symptômes dénoncent cette funèbre métamorphose...... Un esprit avert et courageux comme M. Victor Barbeau a pu nous monter, avec preuves à l'appui, la langue française déjà descendue chez nous au rang de langue inférieure. Cette capitulation, notre pays nous la jette d'ailleurs à la figure. Ainsi que des enfants dénaturés s'amuseraient à barbouiller le portrait de leur mère, nous avons maculé le visage auguste de la Nouvelle-France. Le Québec fait de son mieux pour effacer son caractère de terre française. Cependant nous courtisons le tourisme, surtout le tourisme américain. A défaut de fierté ou de sens national, l'intérêt nous commanderait d'accuser le plus possible le caractère original de cette province. Nous n'avons plus même cette intelligence. Notre déficience psychologique se révèle à cet autre symptôme, qu'à l'inverse de tous les peuples doués d'un minimum de personnalité nationale, nous sommes impuissants à faire la synthèse des cultures comme nous entourent; nous avons perdu l'instinct du choix, l'aptitude au discernement, à l'assimilation. Nous ne savons plus choisir dans les moeurs, les modes qui passent à notre portée. Avec une passive réceptivité, nous prenons tout, nous copions tout, arts, moeurs, engouements et de préférence, ce qui répugne le plus à notre fond catholique et au bon sens français.

Vous faut-il un autre signe pour mesurer notre dénuement? Qu'est devenu le passionné besoin des ancêtres, d'agir, de rayonner au loin, la volonté d'expansion qui est le propre des peuples forts moralement, surabondants de vie? Cette sorte de grandeur, ce besoin de rayonnement ne sont pas totalement éteints, il en subsiste encore quelque chose. Je les retrouve dans l'extraordinaire poussée de notre jeunesse vers les missions lointaines: acte de foi, sans doute que cet élan apostolique; mais, ce me semble, aussi, protestation contre la médiocrité trop générale de notre vie. Preuve, en tout cas, qu'il eut été possible d'utiliser, même sur le terrain national, le vieil instinct des ancêtres. Le malheur une fois consommé de l'émigration des nôtres aux Etats-Unis et par tout le Canada, un champ magnifique s'offrait à notre activité. Ces frères que nous n'avions pas su garder, nous pouvions les suivre au loin, leur porter, dans leur exil, le réconfort du souvenir et de la fraternité. Un Etat fort ou simplement conscient se fut acquitté de cette mission spontanément. Soyons justes: notre clergé, nos communautés religieuses, quelques patriotes et quelques sociétés nationales ont noblement compris leur devoir. En dehors de là, avouons-le, notre conduite envers nos frères dispersés a été simplement lamentable. Impuissants à pratiquer la solidarité, même entre nous, dans cette province, comment l'aurions-nous pratiquée envers ceux qui étaient partis? En leurs grandes heures de péril, quand ils avaient crié au secours vingt fois, il est arrivé que nous avons fini par les entendre.

En dehors de ces heures, nous leur avons surtout offert des mauvais exemples. Eviter ici-même au foyer de la race, ce qui aurait pu les scandaliser, cacher aux exilés nos mollesses, nos divisions, nos abdications; garder ici la foi pour qu'au loin on la garde; créer, au coeur de la Nouvelle-France, un foyer de vie intense, un foyer de civilisation pour rayonner au milieu d'eux; d'un mot garder le souci d'un haut devoir à l'égard de la famille française d'Amérique, la franchise nous oblige de confesser que tout cela a été, pour la masse de notre peuple et pour la plupart de ses dirigeants, du moins jusqu'à ces derniers temps, le cadet de nos soucis. Et qu'à l'heure où je vous parle, de grands garçons et de grandes filles de la Saskatchewan et de l'Alberta, enfants de race française, puissent demander à leurs parents: "Qu'est-ce que la province de Québec?" de l'air d'enfants qui demanderaient: "Qu'est-ce que le Groenland, ou qu'est-ce que la Cochinchine?",

Cela seul en dit long sur la nullité de notre rayonnement. Partout ce que récolte le peuple qui oublie son passé, qui s'écarte de ses lignes de force; l'incohérence, la désintégration, l'impuissance à vivre collectivement, la servitude, l'abandon à la médiocrité; le désordre et le triomphe de tous les individualismes. Bref, tous les signes des nations qui s'en vont au vertige final. Pourtant non. Dans cette misère, un sens collectif, une solidarité demeure: la solidarité du parti politique, le plus destructeur de tous les individualismes, car en un temps où l'on dénonce, avec véhémence, et non sans raison, le fléau marxiste des luttes de classes, j'aurai le courage de dire que les luttes de parti avec ce qu'elles fomentent, au Canada français, de divisions, de haines stupides, de déformation des consciences, de folie collective, sont aussi funestes à un peuple que les luttes de classes. En tout cas, pour un petit peuple comme le nôtre, acculé de toutes parts aux solutions tragiques, le parti au lieu de la nation, la mystique du parti au lieu de la mystique nationale ce n'est pas assez pour vivre.

* * *

On me posera ici deux questions: toute notre histoire nous inclinait vers la fierté et vers la fidélité. D'où vient le rebroussement? Qui sont les responsables? Les responsables? A quoi bon les nommer, quand chacun les montre du doigt. J'aime mieux répondre à la deuxième question. Car, je suis de ceux qui croient à la guérison de notre petit peuple. Et nous ne sommes pas ici réunis pour chanter un "libera," mais pour préparer un "Alleluia."

Les remèdes sont simples à trouver. Nous avons perdu notre base économique et sociale, et notre base historique. L'effort urgent est de les retrouver toutes deux. Retrouver la première sera reconstituer et maintenir notre paysannerie. La vocation

(Suite à la page 14)

EN SASKATCHEWAN

(Suite de la page 11)

de la Mission quelques groupements de colons blancs que les missionnaires ne pouvaient négliger complètement.

"Un des postes que je dessers, écrit le P. Decorby, appelé la montagne aux Cyprès, est devenu de rendez-vous de toutes les tribus indiennes, non seulement des territoires soumis à la domination anglaise, mais aussi des Etats-Unis".

"L'hiver dernier, une tribu de l'autre bord du Missouri comptait, en ce lieu, près de quinze cents loges; les Nez-Percés en comptaient trente-six; ajoutez deux ou trois cents loges de Sauteux, de Cris, d'Assiniboines, de Sioux, etc.... L'espoir de trouver des vivres par la chasse au buffalo avait attiré tout ce monde, mélange inimaginable et plus que bizarre de diverses races et de diverses croances".

Cette union de races jadis animées d'une haine féroce les unes contre les autres n'indiquait-elle pas que la Providence avait des vues miséricordieuses sur elles? N'était-ce pas Dieu, qui veut le salut des âmes, qui avait permis que, pressés par le besoin, ces hommes fussent assemblés de tant de régions diverses et lointaines pour être plus à la portée du zèle des missionnaires?

Mais, lorsque le travail d'évangélisation des Indiens fut commencé, il fallut le maintenir et le développer. La Mission de Qu'Appelle devenant un foyer au rayonnement intense, il fallait qu'elle eût un personnel suffisant pour faire face à la tâche.

C'est pourquoi, en 1874, on adjoignit aux Pères Decorby et Lestanc le Père Hugonard, O.-M.I., celui peut-être qui a fait le plus de travail apostolique dans la vallée de Qu'Appelle.

Pour comprendre son oeuvre, il faut faire le tour des réserves indiennes qu'il a successivement visitées, entrer dans chacun des foyers indiens, et, infailliblement, nous retrouvons, à la place d'honneur, la photographie de ce vaillant missionnaire. C'est un hommage qui lui serait peut-être plus sensible encore que la vue de son monument, s'il revenait visiter ces endroits où il a dépensé sans compter le meilleur de lui-même.

Il fut missionnaire des Indiens pendant dix ans, de 1874-1884, date à laquelle il fut nommé Principal de la première école industrielle indienne de Qu'Appelle. Nous l'y retrouverons dans les articles subséquents, et nous aurons occasion de revenir sur ses mérites, aussi bien que sur ses travaux apostoliques.

Contentons-nous donc, pour terminer le présent article, de donner une vue d'ensemble de l'oeuvre apostolique des missionnaires de Qu'Appelle.

Autour de la Mission de Qu'Appelle, dans un rayon de 150 milles en toutes directions, au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, vivait une population de quatre mille Indiens, disséminés en une trentaine de centres, très éloignés les uns des autres. Chacun de ces centres, point minuscule dans cet espace immense, n'avait que de 150 à 200 habitants, ou quelquefois, mais rarement, 300.

Dans le voisinage plus immédiat de Qu'Appelle, quoique à des distances variant de 15 à 75 milles, se trouvaient: Paskwa, Standing Buffalo, Piapot, Blackwood, Indian Head, Broadview, Whitewood, etc....

Cinq autres postes se rencontraient dans ce qu'on appelait la montagne de la Lime (File Hill), située au nord-est; six autres encore, à une distance de 100 milles, au nord-ouest, dans ce qu'on appelait la montagne de Tondre (Touchwood Hill).

Plus loin, mais toujours dans la direction nord-ouest, Yellow Quill, Quill Lake, à 150 milles; et White Cap, à Moose Woods, à 325 milles.

Un peu moins éloigné, vers l'ouest, à 125 milles, Moose Jaw, ou Mâchoire d'Orignal.

Mais bien plus loin, dans la direction sud-ouest, à 200 milles la montagne des Bois (Wood Mountain), et Willow Bunch (bouquet de Saules). Plus loin encore, toujours vers le sud-ouest, Foremost Man, à Maple Creek, près de la montagne des Cyprès (Cypress Hill).

Notons, à cent milles à l'est de Qu'Appelle, un poste pour les Hongrois, Kaposvar; puis, plus loin encore, la Mission Saint-Lazare, au confluent de la rivière Qu'Appelle et de l'Assiniboine; et, un peu au nord de celle-ci, Russell, sur la frontière du Manitoba; le fort Pelly, au nord de l'Assiniboine, etc.

Enfin, au sud-est, à une distance d'une centaine de milles, dans le Moose Mountain (montagne de l'Orignal), Ocean Man, Pheasant Rump, et White Bear.

Qu'Appelle était donc un centre très important d'évangélisation chrétienne et de civilisation. Mais il fallait y faire usage de sept langues différentes: le français, l'anglais, le sauteux, le cris, le sioux, l'assiniboine, et même le hongrois....

La Mission de Qu'Appelle allait aussi devenir un centre important pour l'éducation des Indiens, par l'érection de la première école indienne, dont nous parlerons dans le prochain article.

LA PRESSE AU JAPON

(Suite de la page 11)

journaux et de revues en mission, c'est certainement la pénurie des livres et des revues. L'on reçoit bien de temps en temps quelques revues pieuses ou quelques volumes plus ou moins étoffés; mais comment se servir de cela pour aborder les grands problèmes de l'heure pour diriger l'opinion d'un peuple cultivé et aussi renseigné que le peuple japonais, pour combattre les erreurs d'une presse souvent hostile à la religion, pour rectifier les renseignements plus ou moins erronés que l'on donne sur tel mouvement religieux ou politique, sur telle guerre civile, etc? Il nous faudrait absolument recevoir les principales revues et les principaux livres publiés en Europe et en Amérique. Cela nous permettrait de nous tenir "à la page" et de donner à nos lecteurs une nourriture substantielle et solide pour leur esprit aussi bien que pour leur âme. Si nous avions des fonds, nous pourrions évidemment nous abonner à ces revues et acheter au fur et à mesure les ouvrages publiés en Europe et en Amérique; mais c'est précisément cela qui nous manque; nous n'avons pas d'argent.

C'est pourquoi, nous osons faire aujourd'hui cet appel quasi désespéré. Déjà l'année dernière, nous avons fait une pareille demande à notre dévoué confrère de Paris, le R. P. Guerin, directeur des "Missions Dominicaines." Il a été non seulement assez bon pour publier notre lettre dans sa jolie revue mensuelle, mais depuis il nous a lui-même fait le service gratuit de sa revue et il nous a fait parvenir plusieurs ouvrages dont nous avons pu nous servir avec beaucoup de bonheur. Notre appel a été aussi entendu par "L'Ami du Clergé," que nous avons régulièrement reçu depuis janvier 1936; puis, par une dame de Belgique qui nous a fait parvenir plusieurs revues et journaux auxquels elle est elle-même abonnée. Nous devons mentionner aussi le Monastère des Dominicaines de Dinant, d'où nous recevons une revue fort intéressante "Orientations Religieuses et Intellectuelles," puis le Couvent de Sainte-Sabine, qui par l'entremise de son zélé prieur, nous a fait parvenir de précieux ouvrages philosophiques et théologiques, et, enfin, les Dominicains d'Allemagne et d'Angleterre qui nous envoient leurs revues missionnaires.

C'est à peu près tout ce que nous avons reçu! Vraiment, ce n'est pas très encourageant. Est-il possible que nous ne puissions trouver en Europe et en Amérique qu'une dizaine de personnes qui veuillent réellement collaborer à notre oeuvre de Presse! Non, certes, elles sont beaucoup plus nombreuses les âmes qui veulent vraiment nous aider; aussi, sommes-nous assurés de recevoir en réponse à cette lettre des témoignages sincères et tangibles de la sympathie dont nos frères et amis d'Europe et d'Amérique entoureront notre oeuvre de Presse. Nous les supplions donc de nous envoyer en grand nombre des revues, des journaux et des livres de toutes sortes; qu'ils nous envoient aussi des illustrations, des images d'art, des albums, des photos récentes de personnages illustres dans le monde religieux et politiques des photos de monuments célèbres, d'églises anciennes et récentes, d'événements catholiques, etc........ tout cela nous est indispensable pour l'illustration de notre revue; nous voulons faire de 'Taimatsu' une revue artistique qui non seulement soit intéressante pour les catholiques, mais qui s'impose à l'attention des païens eux-mêmes. Si nous pouvions en arriver là, ce serait un grand pas de fait pour la propagande religieuse. Notre influence catholique y gagnerait prodigieusement. A tous ceux qui nous enverront quelque chose, nous promettons une réponse immédiate avec l'envoi gratuit d'un numéro de notre revue illustrée ou même de toute une année si le cadeau est de quelqu'importance.

C'est donc en toute confiance que nous recommandons notre Bureau de Presse de Sendai à la bienveillance et à la générosité de nos bienfaiteurs et amis d'Europe et d'Amérique, assurés que notre appel trouvera un écho dans leur coeur. Qu'ils daignent agréer à l'avance l'expression de notre plus profonde gratitude.

Fr. Vincent-Marie Pouliot, O.P.
Directeur du Bureau de Presse de Sendai.

On peut adresser les envois directement au R. P. Vincent-Marie Pouliot, O.P., Directeur du Bureau de Presse, Tenshudo Moto-Tera-Koji, Sendi-Shi (Miyagi-ken) Japon ou au R. P. Directeur des Missions Dominicaines, St-Hyacinthe, P.Q.

LETTRE DE S.E. MGR. BREYNAT

A ses missionnaires

LETTRE CIRCULAIRE AUX MISSIONNAIRES DU VICARIAT DU MACKENZIE

xxx

(Suite de la page 11)

re Pie XI pour sa messe de ce matin, Fête du Corpus Christi.

(signé): C. Confalonieri,
C. S. P. de S. S.

Je me rappelle la parole que le St-Père me disait, il y a peu de temps: "Je tiens à vous dire que, si chaque jour, comme je le dois, je prie à ma messe pour toutes les missions et pour tous les missionnaires, chaque jour, au saint autel, j'ai un souvenir spécial pour vous et pour les missionnaires du Mackenzie".

Est-il téméraire de penser, mes bien chers Frères, que, en cette fête du Corpus Christi, le souvenir du St-Père pour nous a été plus intime, que sa prière a été plus pressante et qu'il a demandé au Christ - Roi de nous bénir tout spécialement, nous, ses Oblats du Mackenzie, lorsqu'il a élevé ce calice plein du sang du Sauveur qu'il venait d'y appeler, avec l'intention que nos missionnaires continuent et prolongent son sacrifice en l'offrant après lui, dans le même calice, et en son nom "usque ad extremum terrae", pour l'extension du Règne du Christ-Roi aux âmes les plus déshéritées de la terre?

xxx

A nous de nous rendre dignes de de Jésus-Christ; de redoubler de zèle et de renoncement pour faire honneur à une si grande confiance; de redoubler aussi de ferveur dans nos prières de chaque jour pour le grand Pape des Missions qui nous aime tout spécialement et que nous devons entourer de l'affection filiale la plus tendre, la plus soumise et la plus dévouée en N. S. et M. I.

Gabriel BREYNAT, O.M.I.,
Evêque d'Adramyte.
Vic. Ap. du Mackenzie.

DISCOURS DU REV. PERE JOSEPH HEBERT, O.M.I.

(Suite de la page 9)

est-il fait? Comment se distingue-t-il des autres esprits: de l'esprit anglais, germanique, slave ou oriental? Qu'ajoute-t-il à l'esprit humain tout court? L'esprit particulier d'un groupe racial ou national — puisque le terme français indique une relation d'origine ou d'appartenance raciale et nationale — se distingue d'abord par un corps de doctrines, de principes, de goûts et de coutumes reçus dans un peuple plus communément qu'ailleurs. Un peuple protestant n'accepte pas les mêmes principes qu'une nation catholique; un groupement oriental n'a pas les mêmes conceptions économiques, sociales et politiques qu'une nation européenne ou américaine; les Japonais n'ont pas les mêmes goûts artistiques que les Germains ou les Latins.

Trouve-t-on chez les groupes épars de race française un corps de principes et de doctrines qui les marque d'un sceau original et personnel, qui les distingue des autres familles d'hommes sur la carte de l'univers? Avec toutes les nations occidentales, la race française hérita de l'Eglise un immense trésor doctrinal d'ordre dogmatique, moral et social, qu'elle conserve mieux que d'autres — même si elle s'en éloigne d'une façon alarmante depuis un siècle et demi, — et qu'on retrouve dans tous les coins du monde où ses fils ont dressé leurs tentes. D'autres, je l'ai dit, ont reçu le même dépôt, mais ils ont rejeté les valeurs dont il est la source et sacrifié sans réflexion les richesses qu'il révèle depuis plus de quatre cents ans.

Formée à l'école de l'Eglise et de la scolastique, la race française a continué de croire, malgré des défections répétées, à la fécondité et à la puissance des doctrines, à la valeur des principes.

Tout cela cependant, ce patrimoine doctrinal partagé en commun par tous les rejetons de la race française, trouve son explication dans une vertu sous-jacente, dans une cause plus profonde que j'ai indiquée tout à l'heure: une éducation fondamentalement identique donnant naissance aux mêmes habitudes de pensée et aux mêmes plis volontaires. Ce qui, en cet ordre, caractérise l'esprit français, c'est la rigueur logique de la raison cultivée depuis des siècles dans les écoles, c'est un sens pénétrant de l'art et du beau inculqué par les maîtres aux disciples, c'est une rectitude de l'estimative puisée chez les grands penseurs des âges chrétiens, c'est un sentiment instinctif de la noblesse, de la fierté et de la dignité humaine hérité du catholicisme. L'esprit français, est cet héritage inappréciable qui a été entretenu avec amour, conservé et défendu avec une passion ardente et réfléchie, un avoir qu'il faut protéger contre la maladministration, la dissipation et le brigandage.

La survivance de cet esprit n'impose pas la rupture des contacts légitimes et nécessaires avec les éléments voisins ou étrangers; elle exige plutôt un culte fervent mais positif et constructeur, à l'égard des immenses richesses spirituelles que nous a léguées la vieille et noble France à l'époque de sa splendeur et de ses gloires les plus pures.

Comment cet esprit français fidèlement gardé, constitue-t-il un préservatif pour la langue française, une digue contre les défections, une garantie de survie pour notre idiome? Je ne veux pas d'autre explication que celle fournie par la vieille scolastique qui a formé nos maîtres.

Qu'est-ce qu'une langue et quelles relations peut-elle avoir avec l'esprit que je considère ici, non seulement comme un corps de principes, mais aussi comme une faculté de concevoir et d'intelliger?

La langue n'est que l'ensemble ou la combinaison variée et nuancée des termes qui servent à extérioriser la pensée; elle est un faisceau de signes par lesquels on communique avec ses interlocuteurs transmettant les concepts de son intellect, insaisissables dans la demeure secrète d'une âme spirituelle par une autre intelligence? Ces signes, comme tous les signes d'ailleurs, sont des instruments. Ils produisent un effet supérieur à leur virtualité propre et se dépassent en quelque sorte eux-mêmes sous une impulsion venue de plus haut, mais ils doivent néanmoins être adaptés et proportionnés à l'action qu'on entend leur faire exercer et à l'Oeuvre qu'on veut effectuer. On ne prend pas une faucille pour écrire, ni un stylet pour peindre, ni un verre optique pour mesurer: on se procure une plume, un pinceau ou une règle. Les instruments auxquel on a recours doivent être d'autant plus perfectionnés et mieux ajustés qu'il s'agit d'exécuter un travail plus délicat et plus achevé. Le statuaire ne se contente pas du rude ciseau du maçon, ni le peintre du grossier instrument du badigeonneur: il faut au premier tout un outillage de lames et de burins pour détacher sur le marbre les traits de l'exemplaire, il faut à l'autre toute une trousse de pinceaux pour brosser un paysage ou dessiner un portrait.

Le principe de la proportion ou de l'adaptabilité de l'instrument à l'effet s'applique rigoureusement à cet outil subtil, infiniment varié et nuancé qu'est le langage. Les métiers, les arts et les sciences ont le leur. Le physicien ou le chimiste se voit souvent obligé de créer des mots pour exprimer avec la clarté et la précision qui s'imposent, ses théorèmes ou ses découvertes. Le philosophe a besoin d'un vocabulaire technique pour traduire les subtilités raffinées et souvent presque imperceptibles des systèmes qu'il préconise ou qu'il enseigne. Le missionnaire, qui s'aventure chez les peuplades incultes, inhabitué à parler la langue abstraite des mystères surnaturels, doit fournir un travail long et ardu pour arriver à créer des termes neufs et des locutions appropriées capables de faire pénétrer dans l'intelligence de ses néophytes les vérités sublimes dont il est porteur.

Il faut également pour traduire une psychologie spéciale un instrument convenable fabriqué à cet effet par les artisans ou les héritiers de cette mentalité elle-même, il faut pour communiquer un esprit national ou racial une langue particulière née avec les grands ancêtres et développée, au cours des siècles, par le labeur ininterrompu des générations successives. Et, avec le progrès des ans, cet instrument finit par se synchroniser si parfaitement à la fin qu'il fait naître, cette langue devient si exactement ajustée aux habitudes de pensée et au son intellectuel du peuple où elle s'est épanouie, qu'on ne pourra presque plus s'en départir quand on voudra exprimer tout le contenu du verbe spirituel avec les infinies nuances qu'il comporte, avec toute l'originalité et toute la vigueur qu'il contient.

Qu'on ne se méprenne pas toutefois; je ne veux point exagérer une théorie qui n'a rien de l'absolu métaphysique ou mathématique. Je sais que l'intelligence n'a pas de patrie et que la pensée, comme la foi d'ailleurs, n'a pas de langue. Elles sont toutes deux de tous les pays, de tous les climats spirituels, de toutes les familles humaines, et elles peuvent formuler leurs secrets dans tous les idiomes. Mais, à un moment donné de l'histoire, tel tour de pensée, telle façon originale et particularisée d'exposer le vrai peuvent s'accommoder si bien d'un verbe déterminé, que celui-ci devient d'une utilité souveraine, j'allais dire moralement nécessaire, car il faudrait de trop longs efforts pour en créer un autre.

Voilà comment, mesdames, messieurs, le maintien et la conservation d'un esprit peut devenir un moyen puissant pour la conservation d'une langue, cet esprit postulant en quelque sorte le langage qu'il s'est fabriqué et se voyant obligé d'y recourir comme à un instrument quasi indispensable pour communiquer les concepts et les grands desseins qui jaillissent d'une intelligence toujours en fermentation.

Voilà comment la survivance de l'esprit français, de son trésor, le principe et la doctrine, de la lucidité et de la logique dont il est pétri, des plis qu'il s'est donnés depuis des siècles, appelle et garantit la survivance de la langue française à nulle autre pareille pour la sobriété, la clarté, la précision et la lumière.

Voilà comment l'attachement à l'esprit français et à la tradition qu'il représente, la culture et le développement des valeurs qu'il renferme demeureront pour nous le gage le plus sûr de la survivance de notre langue, la digue la plus puissante contre le flot envahisseur, le motif incoercible de l'aimer et de la servir.

•

Mesdames, messieurs, ces considérations éveillent spontanément des sentiments de gratitude envers la Providence qui répand gratuitement ses dons les meilleurs là où elle veut, et qui a daigné pétrir nos âmes de l'esprit français, mettre sur nos lèvres le verbe de France, deux trésors inappréciables de grandeur et de spiritualisme. Notre esprit français, notre langue française, sont-ils assez beaux, assez nobles, assez porteurs de culture et de civilisation, de virtualités surnaturelles et immortelles? Sont-ils assez sacrés pour qu'en des assises comme celles de ce Deuxième Congrès de la Langue française, nous renouvelions le serment de les garder, l'un et l'autre, purs et intacts, "sans rouille et sans souillure"?

L'esprit d'une nation s'incarne dans les énergies spirituelles de ses fils et tient plus fermement à l'âme que nos vocables vénérés ne tiennent au coeur de nos mères; il porte en lui-même une vertu immanente de survie pour la langue qui lui sert de truchement, cet outil modeste qui renferme la vigueur intellectuelle de cinquante générations d'hommes.

Afin de continuer notre mission civilisatrice sur ce continent neuf, conservons notre esprit français, l'un des plus riches qu'ait produit l'humanité, et nous assurerons ainsi la survivance et la pérennité à notre langue française, que des étrangers à notre race ont bien voulu proclamer "le plus bel organe pour l'expression des idées que le monde moderne ait connu" (Bodley) "la plus précieuse des possessions humaines". (Butler)

DISCOURS DE M. L. BERTRAND

(Suite de la page 14)

Tout a été dit sur la propriété et la précision de notre langue, qui, en raison de ces qualités, est devenue la langue des contrats et de la diplomatie. Peut-être faut-il insister davantage sur cette tendance congénitale de notre esprit qui nous porte à mettre de l'ordre et de l'harmonie dans nos idées, en d'autres termes, à composer. La composition est une qualité éminemment française. En général, nos livres sont bien composés. Evidemment, cette tendance peut être facilement criticable et cette qualité se tourner en défaut. Il y a une composition factice, et il y a un ordre qui ne recouvre que le vide. Mais loyalement appliquée, la composition n'est qu'un effort pour accorder, sur un point donné, tous les éléments de notre connaissance et, par conséquent, pour augmenter, avec nos clartés, la somme de nos certitudes. La composition nous sort du maquis et de la ténèbre des contradictions et elle fait de nos connaissances un système bien lié. Cela suppose, avec de l'expérience et du jugement, une réelle vigueur d'esprit, une application et un labeur dont beaucoup ne sont point capables.

Il existe chez nous même, des esprits distingués ou originaux, qui ne sauront ou ne voudront jamais composer, qui se bornent à de brèves et rapides intuitions condensées dans une formule, ou dans une simple phrase, souvent sibyllines. Leurs pensées sont des scintillations qu'on a pu comparer à des éclairs dans la nuit. Ils leur arrive souvent de toucher juste. Mais cette brève illumination de tout un aspect de l'inconnu, pour nous rejeter ensuite dans les ténèbres, nous laisse une impression décevante. Et cette affirmation sommaire nous laisse aussi plus perplexes devant le pullulement des contradictions. D'autre part, les systématiques, qui se piquent de tout accorder et de tout éclairer, risquent fort de mutiler le réel sous prétexte de le rendre explicable et d'en réduire presque absolument les régions d'ombre. Il n'en est pas moins vrai que leur effort, même en partie manqué, dénote plus de vigueur et d'étendue d'esprit et qu'il est plus utile que le dilettantisme des intuitifs. Quoi qu'il en soit, cet effort de composition et de liaison, pour plus de clarté, de vérité, d'utilité, est une des caractéristiques essentielles de notre esprit national, et personne n'y a réussi jusqu'ici comme nos écrivains et nos penseurs.

Ce don d'exposer les idées s'accompagne enfin chez nous d'un sens inné de la mesure, lequel ne se rencontre pas toujours chez nos voisins. D'ordinaire, nous n'aimons pas l'outrance ni la violence, parce qu'elles nous paraissent à côté de la vérité. Cela n'empêche pas que nous avons nos outranciers, même chez nos classiques. Nos romantiques ont fait de l'outrance la marque même du grand écrivain. Flaubert, dans sa jeunesse, allait jusqu'à soutenir que le génie, c'est l'exagération. Et les étrangers ont pu nous reprocher d'avoir peur de la force, de la libre expansion du sentiment et de l'imagination. D'autre part, les classiques de chez nous considèrent ces mouvements désordonnés de l'esprit comme tout ce qu'il y a de plus contraire à l'art et ces effusions imaginatives ou sentimentales comme de vaines floritures ou de creuses déclamations. Il est certain qu'on peut être fort avec mesure et que même la contrainte augmente la force. L'outrance et la démesure sont des accrocs donnés au réel. L'essentiel est d'être vrai et probe. Et, s'il en est ainsi, le vieux débat entre classiques et romantiques pourrait s'apaiser et se régler d'un commun accord sur ces deux principes de vérité et de probité. Pour ma part, je me rallie entièrement à l'heureuse définition que mon illustre prédécesseur à l'Académie, Maurice Barrès, donnait du classicisme, à quoi il finissait par ramener le romantisme lui-même dans ce qu'il a de plus sain: "Devenir classique, messieurs, disait Barrès devant la tombe de Jean Moréas, c'est décidément détester toute surcharge. c'est atteindre à une délicatesse d'âme, qui, rejetant les mensonges, si aimables qu'ils soient, ne peut goûter que le vrai. C'est, en un mot, devenir plus honnête".

J'ajouterai que c'est aussi devenir plus français, parce que ce souci de ne fausser ni la vérité, ni les sentiments par l'exagération, rejoint ce souci de la mesure qui est peut-être la qualité française par excellence.

La clarté de la pensée et de l'esprit français

Comme je vous le rappelais en commençant, ces qualités d'esprit tiennent profondément à des qualités d'âme. Il est impossible de séparer les unes des autres. Et, dussé-je encourir le reproche de nous louer nous-mêmes indiscrètement, il faut bien que j'insiste sur ce qu'il y a de meilleur en nous, sur ce qui explique nos supériorités intellectuelles et notre oeuvre civilisatrice. L'Etranger insiste trop souvent sur nos défauts pour que je manque cette occasion de leur opposer les avantages ou les vertus qui les rachètent.

La clarté réclamée par notre raison n'est que le reflet de la clarté de nos âmes. Victor Hugo, dans un de ses plus beaux poèmes, disait du vieillard Booz:

Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin,
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge....

Nous autres, nous n'avons pas de ténèbres dans nos âmes: il y fait clair comme dans notre pensée. Le nom même de notre nation est devenu synonyme de franchise. Nous avons horreur de la ruse, du mensonge, de la perfidie. Nous croyons à la parole donnée. En un monde qui retourne à toutes les traîtrises, à toutes les violences, à toutes les cruautés de la barbarie, nous entendons respecter la foi des traités. Nous sommes les Francs, c'est-à-dire des hommes de vérité, de sincérité, de fidélité. Et nous sommes aussi des hommes de liberté. A travers les pires tyrannies, le Français a toujours été un homme libre. Il le restera, malgré les doctrines rétrogrades et antihumaines qui le menacent comme elles menacent le monde entier, ces doctrines d'asservissement et d'a-

(Suite à la page 12)

RESSAISIE DE NOTRE RACE

(Suite de la page 9)

des légendes canadiennes, dans l'après-midi, sur le vaste terrain de l'Exposition. Le mercredi soir c'était le tour des organisations catholiques de jeunesse, dans le calme d'une belle belle soirée d'été.

Les jeunes Albertains pas pour leur part la faveur insigne que leur a obtenu Mgr. Guy, d'être reçus privement par Son Eminence dans le grand salon rouge du palais cardinalice quelques instants avant la réception des nombreux écoliers franco-américains dans la cour du palais, auxquels ils se joignirent.

La paternelle allocution que leur adressa alors Son Eminence — allocution que l'on trouvera reproduite ailleurs — était bien l'une des choses les plus émouvantes de ce Congrès.

Par la main de Son Eminence le Cardinal Villeneuve dont les ancêtres depuis plus de deux siècles reposent à l'ombre du clocher de Charlesbourg, c'était Mgr. de Laval qui nous bénissait, c'était tout le passé relié au présent, et c'était l'âme de toute la race française du Canada et de l'Amérique tendue vers l'avenir pour la conservation de l'héritage catholique et français.

A. F. AUCLAIR, O.M.I.